174

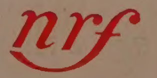
e ANNÉE No 280 1er JANVIER 1937

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— CHRONIQUES —

— NOTES —

— L'AIR DU MOIS —



RANCE : 7 FR. ÉTRANGER : 7.50

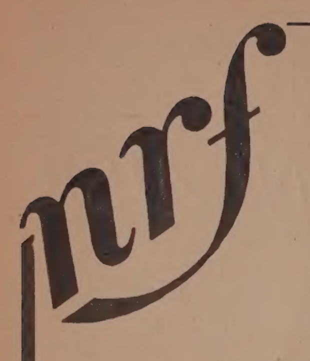


Table analytique des Annonces

(Les chiffres indiqués sont ceux des pages)

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

TOME XLVIII

PARIS

43, RUE DE BEAUNE, 43

1937

MICROCOSME

> La famille comprend le père, la mère, les ascendants et leurs conjoints, les descendants et leurs conjoints, les serviteurs...
>
> *Indicateur Chaix.*

à Henri Laugier.

Un train passe, puis un autre, puis un autre encore. L'ombre s'est recroquevillée en chien de fusil au-dessus des crânes bouillants de rails. Tout parcouru d'artères noires et de rognons de sang charbonneux, le tuyau de poêle se déroule, pareil à un intestin, dans la salle-d'attente-buffet d'une gare entraînante comme une rengaine, et quand les rapides nous passent au travers du corps, il secoue doucement son poil squameux de basset de tôle.

Ma vie est assise au beau milieu, le passé appuyé contre la fonte rougie, l'avenir tourné vers l'avenir, dans le sens de la marche des trains qui filent vers la mort sans s'arrêter. Pour nous autres qui sommes là, tapis, les vertèbres flirtant avec les flammes, ces trains éblouissants et dédaigneux sont des femmes sans mémoire. Des êtres affreux ou séduisants qui nous entament, qui nous arrachent au passage quelque bribe de nous-même. Les femmes sont patientes et cruelles comme des Sioux, et notre vie, à nous autres hommes, partie

de l'ardeur et de la confiance, sert depuis cent et cent années à leur piétinement et à leurs puzzles. Des marchandes de modes, des filles d'inspecteurs d'eaux et forêts arrivent à Paris, le doigt dans le nez, le durillon apparent sous le premier vernis, parfois un juif au derrière qui les pousse dans l'existence depuis un siècle. Elles s'organisent, entr'ouvrent avec soin les embrasses des rideaux, distinguent le premier venu de l'homme de fond, ravagent les destinées, imposent leurs académiciens, leurs chiens, leurs amants, grimpent à l'assaut des mondanités comme sur un tas de feuilles sèches, étouffant sous leurs talons pressés les pauvres bougres tout fumants d'espérance et de bravoure. Puis, les langues se tendent vers ces monstres d'innocence, vers ces horribles virginités. Des fleurs accourent par tous les chemins, les sexes font la haie sur leur passage, des batteries arrosent un infini de jouissances autoritaires. Et l'on arrive, aidé de quelque mari aussi cocu que bûcheur, aussi lourd de l'estomac que dur de la feuille, on arrive à imposer le banal, le frelaté, le marron glacé, la petite pièce de théâtre, le parler sans images, sorte d'infusion de snobisme dans laquelle des cœurs vigoureux ont été brûlés vifs.

Et voilà qu'un beau jour ces femmes deviennent biches, skis, piscines volantes, gazouillis d'étourneaux de course et trains rapides. Le progrès les transporte devant les hommes effarés des gares de banlieue. Elles glissent d'une patte agile sur les fils du télégraphe, injurient du genou la terre sans rêve des campagnes atroces, crèvent le plafond,

et descendent au fond de toi, ô jeune amoureux, comme un mercure infect, inverti et gelé.

Je suis venu ici sans mes dossiers, perdu, usé, les jambes dans la bouche, l'âme plantée comme un épieu au milieu d'un fleuve solide et pâle, cherchant dans quel pli de meuble j'ai bien pu oublier les pièces de mon cœur. Et comment remonter maintenant cette douloureuse bicyclette que je vois mourir à mes pieds, rose sous les lances roses du feu rose ? Le sous-chef de cette gare porte son esprit sur la poitrine, comme un calendrier, avec les mensonges en rouge. Il ouvre la bouche pour annoncer que des meutes vont s'allonger sur les rails de son service, et c'est le haut-parleur qui empoigne les mots qu'il dit.

Comme je voudrais lui parler de mon bonheur, à cet homme sans aigles et sans soifs. Oui, l'arracher à son destin qui est de commenter les trains comme on met les légendes sous les dessins, et lui murmurer de considérables détresses. Sa magnifique lanterne du rayon des jouets gifle comme un bras de phare les murs chargés d'images et de phrases de la petite salle où nos corps se serrent et s'usent l'un contre l'autre comme des œufs de coke, comme de grosses pastilles de pâté de tunnel...

Je vois qu'il faut maigrir et recommencer la conquête du globe, des brochures Cook à la main, car nous ne savions rien avant les explorations des commis-voyageurs. Je vois qu'il faut se vêtir et se blanchir : il y a des savons, des baquets pour mains de fées et linge de nymphes. Rien pour les pauvres. L'homme qui vend suppose toujours

que les femmes pleurent de l'argent, que tout est ravissant jusqu'aux nids de souris des arrière-cuisines. Je lis que la beauté a une histoire, et l'histoire une beauté. On naît horrible et l'on devient beau. On naît sans goudron, sans suie et sans abcès, et l'on meurt avec le cadavre d'une femme entre les gencives, le corps noueux comme un chêne bas sur pattes. Des gondoles industrielles et soucieuses titubent sur des lacs de pus. Quoi, déjà la mort ? Alors que tant d'affiches vont durer sur ce crépi ! Et les dix rapides par jour qui mettent le rêve à vingt francs la livre, la volupté à la portée de tous... Que deviendrons-nous, de l'autre côté de la projection cylindrique de Mercator ? Dans quel état atteindrons-nous la zone d'effondrement au delà de laquelle aucun espoir de résurrection n'est permis ? Et quand il sera toujours quatre heures au milieu du grand lac de l'Ours, huit heures à Formose, quand les tapissières d'Angers continueront de faire à Paris des lois de tenue, d'adultère et de dignité, tandis que le bonheur de vivre dégoulinera de tous les volcans en lave comestible, que deviendrons-nous, pauvres amants, au fond de l'œuf sans bouche ?

Gares de cendres et de sable, que d'affronts sont venus frapper à ma carcasse attentive, cependant que le torrent des trains perdus se déversait entre les cloisons de France. Que d'heures grisonnantes se sont éparpillées sur mes genoux, tandis que j'implorais celle qui aurait dû s'arrêter ici et vivre, et recoller notre pauvre vie, et tâcher quand même d'arriver au sommet. Que de crampes ont poussé leur lierre autour de mes jambes im-

passibles, toujours prêtes à servir comme de vieux chevaux leur maître tordu de confidences et de regrets.

Tout à coup, l'homme-araignée se faufile entre les banquettes et clame des Brétigny ligne de Vendôme, des Vierzon, des Argenton-sur-Creuse, des Ostende, des Menton, des Culmont-Chalindrey, des changements à Dijon, à Cologne, à Sperme, à Tournebride. Un univers de chevilles et de paniers aussitôt remue. Les taches de publicité se délayent dans un bataillon de permissionnaires soudés comme des bonbons gluants de sardines. Le mugissement des bœufs promet des Villette à leurs quarante–huit heures furtives. Je me lève pour prendre machinalement la suite de ceux qui partent. Mais je ne sais où je vais, je ne comprends pas qu'il me faille aller au nord plutôt qu'au sud, et pourquoi je n'attendrais pas ici, entre ces armoires d'impatience, un autre convoi.

Je suis des milliers de moi-même à m'enfuir et je me vois errant, les mains lourdes de valises, au milieu d'un carrefour d'exil où recuit un peuple interchangeable. Les groupes extraits de leur sommeil de marbre se mettent lentement à bourlinguer leur politique, à goulafagner du social, remâchant des querelles, s'emplissant l'âme d'équations. Un pisse-vinaigre me demande mon billet, penché sur moi comme une ombre de poteau, et j'extrais pour lui de ma poche un papier tout brouillé de cauchemars. Je lève les yeux sur ce serviteur féodal. Il a le front plein encore de caravanes d'éléphants, les cils en faisceau, la piste des lèvres parcourue de trains. Je peux rarement

considérer quelqu'un sans le plaindre. Et je plains cet œil en loupe qui se fixe sur mon droit d'attente.

Nous ne sommes pas encore arrivés au petit jour, et cependant le coffre de la nuit se précipite en avant, nous brassant pêle-mêle, gens de banquettes et de consommations que rien ne dérange au fond de leur caverne. Que suis-je venu faire ici dans cette gare, puisque ce n'est pas encore ici que je trouverai tout à coup, au bord de l'exil, tout ce qui m'a manqué. Le passé, les amis, les rendez-vous oubliés, le mol cheminement du café à la fosse et de la fosse au café, les sourires et les mensonges, les cris d'enfants, et les gestes éperdus de tous ceux qui sont morts, de tous ceux qui m'ont abandonné au milieu de l'escalier, privé de leur ombre réconfortante, les promesses et les remords, les pages froissées et les lettres jamais écrites, les assurances et les poignées de mains, toute une mer de vie vécue, un océan d'instants serrés comme les cartes d'un jeu, les soupirs et les colères, les angoisses immanentes, tant de bruits de tramways et de pantoufles, toute une vie de pension, d'appartement et d'hôtel, les étonnements et les confiances, les bras autour du cou et les jambes nouées dans l'épaisseur des lits glacés, les lampes, les serrures, et le repos et la fatigue, tout cela pèse sur ma sieste de voyageur.

Mais elle viendra. A nous deux, nous filerons des jours et des semaines, même ici, entourés de corbeilles et de parapluies. Même ici, sommés de sursauter par la moindre locomotive, nous ima-

ginerons les Buttes-Chaumont, le Canal Saint-Martin, les sauts de mouton du métro et le sucre du Sacré-Cœur. Même ici, nous saurons nous étreindre et repousser vers d'autres gares l'horrible terminus.

C'est elle, peut-être, ma délivrance triste, qui pousse en ce moment la porte vitrée et fragile comme une fontaine. C'est elle qui cherche des yeux le nageur de nuit tout frileux d'appréhensions et de ferveur ? Non, pas encore. C'est un fantôme sans billet qui s'est glissé vers nous, un fantôme de femme dont l'amour n'était pas fini, qui a encore des larmes et des bras implorants, et dont on n'a pas voulu dans l'autre monde. Il faut qu'elle termine son voyage avant de retourner dans le ventre des humains sans yeux ni mouvements.

Attendre, il faut attendre encore, sans regarder passer les heures, en fermant les paupières pour tromper l'âme toujours aux aguets. Il faut bleuir sous une couche d'hommes, se réchauffer à leur grand frisson d'inconscience, se laisser asperger de haine et de médiocrité, promener son attention affamée sur les affiches du monde enfermé. Les bas, les cimes, les tisanes, les girafes, la bibliothèque roulante qui dort comme une cuisine de troupe en digérant sa marchandise imprimée. Des années passeront, et des années nouvelles se présenteront, et parfois je sentirai en moi, au milieu du désert des minutes, un grand chahut de fraîcheur et d'espoir, et parfois, j'entendrai encore, comme ce soir, le pas ininterrompu des défilés de spectres et la musique des cirques de crapauds.

Puis, je verrai se dissoudre les joies et les pleurs, et je traverserai sans bruit de longs espaces sans hommes et sans trottoirs, dans des villes fermées et glacées où m'aura conduit mon cœur planant et nageant.

Je ne suis pas heureux. Toutes ces mains tendues de la salle d'attente qui vont à des mains inconnues, le sourire aux ongles, me dédaignent. Elles vont à ceux qui n'ont besoin ni de chair ni de chaleur. Elles oublient le déraciné qui veille, le dos au poêle, les jambes abruties, déchiré et maudit. Je n'étais pas fait pour la détresse. La nostalgie n'était pas mon métier. Mais on a voulu me mettre tout jeune dans un atelier de tristesse, et j'ai pris la filière. On m'a montré les outils du malheur, les limes du cafard, les rabots de l'ennui, les courroies de transmission de l'agitation et du souvenir. On m'appris à relier mon cœur aux autres cœurs, à beaucoup attendre des hommes. On m'a enseigné à ne présenter aux femmes que le plus faible de moi-même. Et je suis devenu peu à peu un gaillard de métier qui connaît bien son affaire. Mon Dieu ! Que ne m'a-t-on appris le bonheur ! C'eût été si simple, pendant qu'on y était. Et je n'attendrais pas aujourd'hui, crucifié sur des pancartes, voué aux horaires, que les filles du passé et de l'impossible accourent auprès de moi, en rond, et remuantes et stupides, mais heureuses.

Je n'étais pas fait non plus pour l'attente. Je croyais autrefois dans mon lit de gamin que les choses se succédaient comme les heures sur le cadran des horloges, qu'un événement en annon-

çait un autre, que la pluie était un chapitre comme le beau temps, et que le tout formait un livre sans pièges. Mais on m'a placé tout jeune entre les mains de ceux qui font voir les abîmes et les lacunes. Depuis ce jour, dans mes rêves, que de portes sont restées ouvertes, que de lettres sans réponse, que de télégrammes envoyés qui sont tombés morts en route comme des perdreaux. J'ai vu des encoignures alors que j'attendais des clairières, j'ai aperçu des noyés sur les canaux à la place des reflets, j'ai bu des larmes dans les verres où je croyais trouver du miel. Rien ne fut plus ivoire, arc-en-ciel, rosée ou serment, mais boues des sentiers, dos tournés, mauvais œil et crocs-en-jambe. Et voici que tout finit entre deux trains, dans une de ces failles où s'engouffre le peu de courage qu'on avait encore en poche. Voici que croulent les parois de vie entre lesquelles on tâtonnait. Tous ces voyageurs qui se lèvent m'enterrent sous les joies que je n'ai pas eues, tandis que brandissent le chapeau de l'amitié tous les faux amis, tous les faux poètes, les faux consommateurs, les faux mortels, les faux passants de ma pellicule déroulée. Je ne vis plus que des suintements de ma propre nonchalance, raclant un peu de satisfaction au fond de la casserole, riant comme on tousse, et souhaitant encore la bonne année aux ombres d'ombres qui m'accompagnent le long de la tranchée sans herbe.

Il monte de cette gare tordue comme une bouche des bruissements de tôle et des soupirs d'artérioles. Une vie de fer et d'essieux remplace les

émotions, les prudences, les desseins. Rien ne saurait naître de ce paradis de fer devant lequel ébaucher de suprêmes génuflexions. L'homme est perdu quoi qu'il fasse. Il est trop tard pour revenir en arrière. Des machines sans freins nous précipitent en tas noirs vers un devenir accéléré, sans ciel, sans courbes, fermé comme une boîte, sorte de cercueil vaste comme un goetheanum où s'enfermer par millions avec tous les habitants de la terre et tous les habitants de son âme.

Voici le jour. Une peinture fraîche et cadencée glisse des toitures vers les cerveaux, nettoyant les conduits auditifs, la margelle des paupières où le sommeil a collé son timbre, les entournures et les charnières. Les trains qui passent ressemblent à des trains. J'ai beau me mettre la tête à l'envers, je ne puis retrouver ma troupe de rêves que je promène comme un pion. Si ma solitude me fuit à son tour, je suis perdu. Les lampes de la gare tombent l'une après l'autre comme des poires mûres dans un verger de ferraille. Des femmes et des hommes parlent étrangement autour de moi. Je suis chez moi, au bord de rails qui sortent brillants et commodes de ma propre poitrine. Je suis chez moi, entouré de campagnards et de bagages, assiégé de cafés noirs, seul et dernier vestige de la nuit. Jus de nuit que des mains d'esclaves ont recueilli goutte à goutte dans le verre des désespérés.

LÉON-PAUL FARGUE.

LA MAISON

(Chroniques maritales)

Ma grandeur était si vraie, si pure, si haute, si inexpugnable, j'étais une forteresse et je ne suis plus qu'une ville ouverte occupée par l'ennemi.

J'étais grand, parce que je tenais si peu de place dans le monde et je suis maintenant réduit à l'état de ma propre ombre, parce que j'ai voulu être un autre que moi.

Je pensais ce soir : le vaincu se reconnaît à ce signe qu'il porte des chaînes et qu'il paie le tribut : or, ma liberté et ma joie m'ont été ravies et, quoi que je fasse, je ne dispose plus d'un sou vaillant.

On va aux Halles acheter une poule 100 sous de moins et sur le chemin on fait une commande de trois mille francs au bottier. Ainsi ma vie se passe à régler nos dettes et j'espère tous les jours pouvoir m'offrir un livre de 12 fr. 50, mais comme il me manque toujours 6 francs, j'y renonce tous les jours.

Je n'ai trouvé en Élise ni un secours matériel ni un appui moral, ni une amitié, ni une alliance, ni une collaboration, pas l'ombre de la reconnaissance, pas même la pitié, mais charges, soucis, rivalités, hostilités, dureté de cœur.

J'avais cru durant des années de patience et de travail avoir assuré minutieusement mon indépendance vis-

à-vis de tout et de tous, et du jour au lendemain je me suis trouvé le plus dépendant des hommes.

J'avais rêvé dominations et bonheur et me voici dans les fers.

Mais c'est peu encore d'être asservi pour un moment ou à jamais. L'irréparable, c'est de soupçonner qu'on a été dupé par ce qu'on aime.

La peur de l'être est une faiblesse ; la certitude serait une grande force. On accepte ou on refuse ce rôle. Il est cependant beaucoup moins cruel d'être trompé que de consentir à le paraître, à moins qu'on ait plus à faire en soi avec l'orgueil qu'avec la vanité ; ce qui est rare.

Battu par un ennemi égal et sur un terrain de combat qu'on a choisi, politique par un homme politique, banquier par un homme d'affaires, sur le plan de l'intérêt par qui n'a que des intérêts opposés, voire même communs aux vôtres, on se console de ce désastre dans l'espoir d'un nouveau triomphe ; mais se réveiller la victime de l'être dont on vient de faire de gaîté de cœur la moitié de soi-même pour l'éternité ! S'apercevoir que, main droite, on a été berné par la mâin gauche, qu'on est obligé de rencontrer, de voir, d'entendre bouger et de toucher sans cesse, jour et nuit, dont on va partager désormais la réputation, les responsabilités et les œuvres, que l'on fait profession à la face du monde d'aimer : c'est pire que haïr.

Ainsi, la moitié de ma vie apparemment sourit à l'autre et au fond la maudit, empoisonnée à mesure par le reproche qui affleure malgré moi ; mais non, c'est plutôt le mouvement contraire qui est le vrai : la moitié de ma vie maudit l'autre d'abord et aussitôt lui sourit. Je ne puis l'apercevoir sans frémir et je n'ai qu'elle pour compagne du matin au soir et du soir au matin. Je ne parle pas seulement de son âme en habituelle contradic-

tion avec la mienne, de son corps aussi, devenu de ma part l'objet d'une sorte d'aversion particulière, invincible, malgré sa beauté et parfois en raison de sa beauté même. Vêtue encore, je la souffre ; nue, son insolence m'irrite, m'exaspère et elle est toujours nue avec affectation, comme exprès, pour me persécuter, pour me déplaire.

Comment mon premier mouvement ne serait-il pas de désirer la fin de cette union, la seule fin possible entre nous, définitive ? A chaque aspiration, j'appelle la mort, la mienne ou la sienne et pour être en règle avec elle, avec moi et avec Dieu, comment l'expiration qui suit ne serait-elle pas une prière pour qu'elle vive, pour qu'elle demeure et que je ne meure pas, pour que notre supplice continue et voilà bien l'acrobatie la plus périlleuse, le martyre le plus lancinant et le plus douloureux : cette absence d'équilibre, ce désaccord sans cesse et sur toute la ligne constaté du désir originel et de la réalité même, cette incompatibilité absolue entre ce qu'on veut et ce qu'on doit vouloir nécessairement jusqu'à la fin et il n'y aura jamais de fin, ce passage obligatoire continuel du désordre à l'ordre, ce rétablissement du cœur qui entrevoit son rêve et accepte sa destinée à chaque battement.

Élise. — La délicatesse, affaire de gens qui n'ont rien à faire.

Elle a la manie de noter ses dépenses à un sou près :
— Je te dois quarante-huit francs vingt-cinq centimes, dit-elle à sa mère qui revient du marché et une heure elle fouillera la maison jusqu'à ce qu'elle ait réuni huit francs de monnaie et encore cinq sous, pour ne pas avoir à donner un franc soixante-quinze de trop, avant

de jeter mille francs dans la rue qu'elle oubliera d'inscrire.

Ma mère avait coutume de proclamer qu'elle ne se méfiait de rien tant que des femmes qui tiennent un livre de comptes et de ceux qui pratiquent journellement l'examen de conscience : « Ils oublient toujours l'essentiel » disait-elle.

Comme on brave quelqu'un, elle me dit : « Tu es obligé de répondre de toutes les dettes que je ferai et si tu veux vendre ce qui est à moi, tu ne peux pas le vendre et moi, je n'aurai à répondre d'aucune des dettes que tu pourras faire. »

Guêpier.

Il n'y a rien de sacré pour certaines femmes que l'argent. Celle-ci me ferait vendre mon âme et ensuite l'âme de mon âme.

Je m'étais fait une vie plus simple que mes moyens ne me l'auraient permis, pour être sûr de pouvoir toujours plus que je ne voulais : c'était la sagesse. L'étendue de mon domaine excédait je ne dis pas mes besoins, mais mes désirs mêmes : je m'imposais cette économie, la seule que me semblât comporter ma part de responsabilité dans mon bonheur personnel. Cette mesure dûment calculée, cette proportion gardée avec religion, je régnais vraiment sur moi, fier devant tout le monde, parce que libre. Je n'avais partie liée avec personne ni avec moi-même : aucun intérêt. Celui qui m'approchait approchait l'indépendance et le désintéressement en personne et je n'abordais mon semblable que pour partager avec lui mon superflu : je n'avais pas de nécessaire.

Or, un jour, il m'est arrivé de compromettre cette juste disposition, ma sécurité. J'avais rencontré un être que je croyais pareil à moi et j'ai soudé ma vie à la sienne, mais sans autre faiblesse que ma loyauté et ma

confiance, alors que je n'apportais sans doute qu'un avoir modeste mais intact, dès que nous fûmes liés, je compris que les charges dont on venait de m'accabler, sans crier gare, avaient détruit à jamais ma paix. Élise fut d'ailleurs assez forte pour n'en pas convenir avec moi ni peut-être avec elle. Les femmes sont capables de ces aveuglements, de ces entêtements, de ces complicités ou de ces duplicités, de ces subtilités ou de ces intelligences, si loyales soient-elles, si bien que, ruiné et anéanti, mon avenir pour toujours hypothéqué par elle, Élise ne me considère pas moins comme son obligé, quand je ne suis plus que l'esclave de ses caprices passés, présents, futurs, sans aucun espoir de pouvoir exister une seconde pour moi, sans aucun espoir de pouvoir exister une seconde que pour suffire à ce qu'elle a voulu, à ce qu'elle veut, à ce qu'elle voudra. Et défense de reculer, même de se plaindre : ce serait manquer de grandeur, contraire à mes devoirs, indigne de mon caractère.

Lever cordial et tout d'un coup je sens qu'elle va devenir méchante gratuitement. Elle décrit les malheurs de l'époque par exemple et conclut : « Pendant ce temps L. P. s'essuie le derrière avec une scie et tu fais le portrait des monstres de Ch. qui n'intéressent plus personne. »

Midi : le repos des terrassiers, quelle noblesse ! Le plus vieux qui ne peut pas dormir appuie sa tête à ses mains jointes et regarde la Terre, comme s'il lui parlait.

Parmi les tombereaux de paille de fer comme de chevelures, un moment sur le quai de l'Hôtel de Ville, pauvre qui ressemblerait au Roi de Pique, j'ai pensé :

— Dieu en moi n'est pas pour les autres, mais pour moi. Dieu est mon luxe personnel. En moi il n'a affaire

qu'à moi. Ce n'est que pour moi Lui seul, ce n'est que pour Lui moi seul : quelque chose de Lui qui n'est qu'à moi ; quelque chose de moi qui n'est qu'à Lui.

— « S'entend. » Je connais un homme qui est bien sorti cent fois de sa maison avec l'intention de n'y plus revenir, mais tout à coup le soir, oh ! rien que parce que son chat l'attendait, est revenu.

Plus je suis triste, plus j'ai de propension à sourire, parce que je suis plus détaché de ma propre vie.

De la gêne à la mauvaise foi il n'y a qu'un pas : je le vois franchir tous les jours. Élise a tant de difficultés et ses domestiques en ont si peu qu'elle est tentée de rogner sur leurs gages.

Quel malentendu ! les malheureux lui reprochent sa sécurité et elle reproche aux malheureux d'avoir plus d'aise qu'elle. Les deux sont vrais ! Chacun a sa part de bonheur qu'il méconnaît.

Même si on ne les a pas voulus, surtout si on ne les a pas voulus, même si on en souffre, justement parce qu'on en souffre et parce qu'on les a soufferts jusqu'à un certain point, on ne peut pas couvrir de son nom et de son intégrité tant de calculs, si infimes soient-ils, sans complicité.

Et qu'y a-t-il de commun entre cette femme et moi seulement à la fin que cela ?

Élise prétend que j'ai un faible pour ce qui brille.

Qu'elle le pense me blesse, qu'elle le dise devant un cercle d'amis et d'ennemis me montre à quel point elle me méconnaît et me diminue en elle et autour d'elle par système.

— Une seule fois j'ai aimé ce qui brille et c'était toi-même. Dieu sait si j'expie.

Elle se lève et se met, sans mot dire, à suivre une ligne que personne ne voit qu'elle.

Un plumeau, un balai, une aiguille ne sont pas dans sa main ce qu'ils sont dans la main d'une autre. Elle en fait les accessoires d'un mythe ou d'une danse.

Elle les pare, elle les transpose, elle les transfigure tellement qu'on les voit autres.

Depuis neuf heures après dîner elle lave. Il est minuit. J'avais sommeil, mais son courage, comme s'il insultait mon repos, en lui donnant l'air de la paresse, m'offense.

Élise. — « Pour faire la propreté, n'avoir pas peur de se salir d'abord les mains. »

Et la maison bientôt sera si propre qu'on n'osera plus l'habiter. Il y a des lits de repos, mais pour qu'on se repose à côté sur le parquet. Les coussins sont trop frais. On aurait peur de les ternir ou de les froisser en y appuyant sa tête ou ses pieds et chaque fois que je foule un tapis, une main me suit, armée d'une mécanique ou d'un linge qui efface ma trace.

Le soir :

— C'est fait. »

De quoi s'agit-il pour elle, dès qu'elle se lève jusqu'à ce qu'elle dorme ? de déplacer chaque objet et chaque meuble et de toucher dans toutes leurs dimensions les parquets, les murs et les plafonds de sa maison.

Pour le moment, c'est la femme de ménage en elle qui triomphe.

Quand elle a épousseté l'intérieur des placards, elle époussette les géraniums des fenêtres.

Sa mère : « Élise est toujours si affairée qu'elle ne s'aperçoit pas qu'elle existe. »

Rien de moins délicat d'ailleurs que les maniaques de la propreté. Toute la journée nettoyage, mais tout se passe comme si l'on ne faisait que rabattre la poussière de la maison sur les confitures, exposées au milieu de la table et, le ménage terminé, quand la boulangère apporte le pain, on le dépose sur le balai.

Beaucoup de maisons ne sont faites que pour les visiteurs, comme beaucoup de mariages pour les autres. Ceci commande cela.

Impossible d'y être seul tout-à-fait. Tout y est fait pour la galerie, pour la représentation, pour la vanité, pour le mensonge. Rien pour la vérité, pour l'intimité, pour soi-même.

Très grande solitude quand même : oublié parfaitement tout le jour et toute la nuit de tout et de tous, d'elle la première, au cœur de ma propre demeure.

Il y a un instant une odeur de brûlé se répandait. Je me dis : il va y avoir un incendie ici, mais je ne fis rien pour aller l'éteindre. Je pensais : Élise va être punie. C'est sa maison qui va être enfin détruite. J'étais bien assis au-dessus du foyer supposé et je n'attendais que d'apercevoir d'une minute à l'autre les flammes qui à travers le plancher viendraient me lécher les pieds.

Quelqu'un a détruit le bonheur que vous pouviez goûter seulement dans votre maison et c'est bien plus grave que s'il avait détruit votre maison. Vous ne pouvez plus y être heureux. Ce qui lui était l'essentiel lui a été enlevé. C'est bien plus grave que si on l'avait brûlée. Tout en effet vous y est désormais plus qu'étranger, hostile. Votre maison représente le lieu de votre malheur, mieux, votre malheur même. Vous n'y êtes plus chez vous. On n'est chez soi qu'heureux. Vous n'y êtes plus qu'en exil et c'est dehors seulement que vous pouvez être chez vous. Alors, sans cesse on vous voit errer.

MARCEL JOUHANDEAU.

CELUI QUI

Celui qui chante dans ses vers,
Celui qui cherche dans ses mots,
Celui qui dit ombres sur blanc
Et blancheurs comme sur la mer
Noirceurs sur tout le continent,
Celui qui murmure et se tait
Pour mieux entendre la confuse
Dont la voix peu à peu s'éclaire
De ce que seule elle a connu,
Celui qui sombre sans regret,
Toujours trompé par son secret
Qui s'approche un peu et s'éloigne
Bien plus qu'il ne s'est approché,
Celui qui sait et ne dit pas
Ce qui pèse au bout de ses lèvres
Et, se taisant, ne le dira
Qu'au fond d'une blafarde fièvre
Au pays des murs sans oreilles,
Celui qui n'a rien dans les bras
Sinon une grande tendresse,
O maîtresse sans précédent,
Sans regard, sans cœur, sans caresses,
Celui-là vous savez qui c'est
Ce n'est pas lui qui le dira.

MUSEAUX

Visages des animaux,
Si bien modelés du dedans à cause de tout ce que vous n'avez pu dire,
Tant de propositions, tant d'exclamations, de surprise bien contenue,
Et tant de secrets gardés et tant d'aveux sans formule,
Tout cela devenu poil ou plumes et naseaux bien à leur place,
Et humidité de l'œil,
Visages toujours sans précédent tant ils occupent l'air hardiment.
Qui dira les mots non sortis des vaches, des limaçons et des serpents
Et les pronoms relatifs des petits et grands éléphants.
Mais avez-vous besoin de mots, visages non bourdonnants,
Et n'est-ce pas le silence qui vous donne votre sereine profondeur,
Et ces espaces intérieurs qui font qu'il y a des vaches sacrées et des tigres sacrés.
Oh ! Je sais que vous aboyez, vous beuglez et vous mugissez
Mais vous gardez pour vous vos nuances et la source de votre espérance
Sans laquelle vous ne sauriez faire un seul pas, ni respirer.
Oreilles des chevaux, mes compagnons, oreilles en cornets
Qui paraissez si bien faites pour recevoir nos confidences

Et les mener en lieu sûr
Par votre chaud entonnoir qui bouge à droite et à gauche.
Ah ! pourquoi ne peut-on dire des vers à l'oreille de son cheval
Sans voir s'ouvrir devant soi les portes de l'hôpital.
Chevaux, quand donc ferez-vous un clin d'œil de connivence
Ou un geste de la patte ?
Mais quelle gêne, quelle envie de courir à toutes jambes cela produirait dans le monde
On ne serait plus jamais seul dans la campagne ni en forêt
Et dès qu'on sortirait de sa chambre
Il faudrait se cacher la tête sous une étoffe foncée.

ARBRES

Arbres malgré les événements,
Et toi, cèdre, plus cèdre que jamais malgré les les menaces de guerre,
Toi dont la tête émerge largement au-dessus des soucis de l'homme
Et toi, herbe qui pousses si drue tant est grande ton indifférence,
Sans parler des oiseaux et des insectes qui sont aussi loin de nous
Dans la paume de nos mains qu'au fond inhumain du ciel,
Sans parler de la Terre à nos pieds qui ne fait jamais attention,
Sûre de se retrouver tout entière après toutes les catastrophes,

La Terre, dont la terre bouleversée et lancée en l'air
finit par boucher tous les trous.
Et ne parlons pas de nos organes qui ne com-
prennent rien à ce qui se passe
Recevant les messages indéchiffrables de nos nerfs
Laissant au cerveau le soin de secouer son angoisse
Comme un chien tout mouillé, l'eau coulant de ses
poils.
(Mais le cerveau vit caché et retiré en lui-même
Seul exposé à tous les coups dans la petite boîte du
crâne bien close
Et condamné nuit et jour à fabriquer un silence absolu
Même avec les idées furieuses et vociférantes
Qu'on n'entend jamais du dehors où vont et
viennent les hommes.)

LES CHIENS DE L'AME

Quand le sombre et le trouble et tous les chiens de
l'âme
Se bousculent au bout de nos longs corridors
Quand le dis-qui-tu-es et le te-tairas-tu
S'insultent à travers des volets sans rainures,
Un homme grand, barbu et plus noir que lui-même
Les fait taire un à un d'un revers de la main
Et je reste interdit sur des jambes faussées
Comme si j'étais lui sans espoir de retour.
Allons, te tairas-tu en moi, sombre raison,
Faite de chair, de cris, de poils et de rancune.
Debout sur le plus bas degré des nuits sans lune
Je veux voir affleurer ma sereine saison.

JULES SUPERVIELLE.

DISPONIBILITÉ DE LA JEUNESSE FRANÇAISE ACTUELLE

Entendue de façon politique, la disponibilité envahit la vie moderne de la France. Et disponibilité en un sens nouveau, abstrait, qui ne met plus telle chose, tel être à la disposition de tel autre, cet autre fût-il le Gouvernement : tel Croix de Feu, « Dispo », répondra aux sollicitations beaucoup moins du Colonel de la Rocque que de l'événement.

D'ailleurs, l'on n'entend point par là le luxe ni la gratuité des anciens loisirs. Pas davantage la vacance gidienne, cette nonchalance nerveuse et pleine de réceptivité, assez proche encore du spleen baudelairien. Un chômeur ne serait pas disponible : il n'est pire occupation que celle par le vide. Un bourreau de travail, un pays en mobilisation générale non plus : pas de fixation plus terrible. Les états de neutralité, d'équilibre pleins de sens ou même de gestation, ne donnent de celui-ci que des approximations grossières. La transition le permet, et toutes les différences de potentiel politique.

Serrons. La disponibilité suppose une moindre occupation susceptible d'une nouvelle orientation. Par exemple, elle résultera d'un afflux de conscience qui n'a pas encore trouvé son emploi. Ou encore on se sera préoccupé d'avenir, sans se laisser arracher au présent : on aura posé les questions préjudicielles, tout en continuant à vivre. Chez les disponibles, les prétentions importent moins que les arrière-pensées, les idées que les forces,

les condensateurs d'énergie politique — état social, métier, professions de foi, idéologie de classe même — que cette énergie : et leur façon de se laisser emporter par l'événement plus que celle de le juger. C'est même par un certain rapport entre l'homme et l'événement que je les définis : alors que l'événement brut, contraire, la « catastrophe » inhumaine qui peut d'ailleurs résulter de la négligence ou de la mauvaise volonté des hommes les écrase, offusque, ou laisse indifférents — un autre, humain, voulu par les hommes ou tel homme les prend pour ainsi dire dans le sens de leur plus grande dimension politique, les nettoie des crasses quotidiennes, des multiples formes de l'instinct de conservation, des calculs d'avare, de l'intérêt mal compris et, en exprimant leur suc historique, les transporte au delà. Les disponibles, à mon sens, supposent les « révolutionnaires » qui, plus conscients qu'eux-mêmes, agissent dans leur sens. Bref, ce sont les hommes de bonne volonté, de plasticité à l'histoire.

De là l'intérêt d'une enquête sur la disponibilité d'un pays comme la France qui, saturé de contraintes pendant la guerre, est fort en retard d'histoire, d'événements consentis ou suscités depuis et où, par ailleurs, les traditions révolutionnaires sont à ce point vivaces. Particulièrement il importe de la rapporter à l'élément disponible par excellence : la jeunesse.

Et d'abord, quelle est la situation faite en France à cette jeunesse ? Dans ce pays âgé, où l'âge importe plus qu'ailleurs, il devient, à force de vieilles coquettes de l'histoire qui rajeunissent et de petits maîtres de la politique qui se vieillissent, matière à spéculation, et même force politique [1].

D'ailleurs, l'âge moyen y est remarquablement élevé, comme aussi celui où l'homme y trouve, en tant qu'être

1. Péguy lui-même songeait à un parti des hommes de quarante ans.

social, le plein usage de ses forces, et leur emploi pratique. La jeunesse elle-même, peu nombreuse, n'atteint souvent à la majorité effective, et parfois à l'indépendance économique (quelle que soit sa précocité), que bien après la majorité légale, aux environs des vingt-cinq ans des Romains. De fait, elle occupe une position singulière et complexe.

Dans son ensemble, et en période normale, elle est tenue à l'écart, elle-même se retire, se comporte volontiers de façon excentrique : nulle part les débuts ne sont longs et pénibles comme en France. Cependant, en tant que rare, elle est précieuse [1], les grand-pères voudraient la confesser, les pères la dresser, les jeunes oncles, les vieux cousins se l'associer : et — ce n'est là qu'en apparence un paradoxe, en vérité, le nerf même de l'individualisme français — autant la masse en est laissée à elle-même, autant les « brillants sujets » en sont attendus, couvés, exploités, en fin de compte, claqués : lauréats du Concours Général, amants, tennismen et jeunes premiers acteurs ou avocats. Ainsi comprend-on qu'elle ne soit pas parvenue à se constituer en puissance autonome, puisqu'elle est privée de ses têtes et de tous les tenseurs nécessaires à la formation d'une collectivité, et que, si l'on s'y intéresse, c'est en tant que somme d'individus, non en tant que masse.

Isolée de la sorte, quel est son destin ? Certes, son isolement ne prend pas de formes assez brutales, ni générales, pour développer en elle un quelconque esprit de ressentiment, de méfiance, ou même de revendication organisée. Mais voudrait-on l'exploiter, comme on l'a fait ailleurs, à des fins qui la dépassent, ne la concernent pas, ou la grèvent, que l'on irait à l'échec : voyez l'histoire des rapports entre Croix de Feu et Volontaires Nationaux. De plus, et depuis les premiers romantiques, elle est

1. Un Polonais s'indignait que les agents parisiens arrêtassent la circulation des rues pour livrer passage aux enfants.

affectée d'une extraordinaire incapacité de s'exprimer, que les facilités d'expression de ses littérateurs et de ses avocats, et l'audience trop prompte, coupable, qu'on leur accorde, ne font qu'aggraver. Aucun des jeunes que font parler les journaux, les congrès, sans compter les romans, ne saurait dire qu'il parle au nom de la Jeunesse : il faut, à la représenter, plus de maturité qu'à qui que ce soit d'autre. Et tous ceux des « anciens » qui l'ont approchée savent combien il est difficile de l'entraîner, de la convaincre, de l'enseigner, et même de la comprendre. Aucun métier n'est plus difficile en France que celui de pédagogue. En France plus qu'ailleurs, la jeunesse a ses mystères, constellés de Prodiges, de Prodigues et d'Enfants Terribles : on y parle encore de suicides représentatifs, ailleurs périmés.

Dès lors, cette jeunesse française, commencée tôt, tard finie, surannée et prématurée, parfois mort-née, présente un mélange étrange de l'impubère, de l'adulte, de l'homme et même du vieux garçon. Elle se forme elle-même, d'elle-même se déforme, se contentant souvent de consolider des positions acquises dès la vingtième année [1]. Retenue de l'action, incapable d'éprouver ses forces, de reconnaître ses limites, de distinguer le possible et l'impossible, elle mène une vie excessivement mentale, ne possède de l'expérience que ce qui est transmissible, non point ce qu'il faut éprouver, et parmi les rêves d'une vie aventureuse, les revendications d'une liberté complaisante, regrette une tranquillité impossible et confortable. Parfois même elle croit qu'elle peut se dispenser d'être jeune. Bref, il n'est guère plus de deux cent mille Français pour fréquenter les stades, il s'en trouve plus d'un million pour lire l'*Auto*. Et tel petit employé qui participe aux mélodrames du cinéma fait au bordel une visite hebdomadaire.

1. Le cas du jeune Normalien, par exemple, qui joue sa vie, une fois pour toutes, au Concours d'entrée à l'École, est, je crois bien, unique au monde.

D'ailleurs ses forces, qu'elle préserve, dont elle est ménagère, sont intactes, et en crise, lorsque les événements tendent les hommes et violents demandent violence, logique et passion — non de l'expérience, ou de la formation — elle fait des sorties imprévisibles, sanglantes et splendides. On l'a bien vu au cours de la grande Révolution, où le drame demandait chaque jour des exécutants plus jeunes, et les trouva. Depuis, elle n'a vieilli qu'à peine.

Telle, la jeunesse en France, depuis cent cinquante ans. Mais la nouvelle — la mienne — tranche. D'abord, la guerre ayant fauché celle d'il y a vingt ans, on compte de nos jours, malgré les « classes creuses », une *proportion* anormalement forte de jeunes gens, comme d'ailleurs de vieillards, dont on montrerait aisément qu'ils se retrouvent, sur le dos des hommes de quarante ou de cinquante ans [1]. Surtout, elle est la première depuis la Guerre à prendre et à avoir le temps de se former en tant que génération.

Or, la France est encore frappée, stupéfaite de 1914. Autant des révolutions intérieures, voulues, qui ont eu le temps de l'éclosion et de l'appel au sang frais l'éveillent et renouvellent, autant des événements plus ou moins extérieurs à elle-même, comme ceux qui aboutissent à la mobilisation générale, l'abrutissent. Le personnel politique responsable lors de la déclaration de guerre était, il y a encore quelques mois, au gouvernement. La génération des hommes de cinquante ans, formée, sclérosée par la guerre et à jamais saturée d'événement, espérait encore il y a un ou deux ans faire sa révolution, d'une violence étrangement artificielle, au nom des principes mêmes qui régissaient la guerre, de l'esprit qui animait ses combattants. Elle confondait la guerre militaire et la guerre

1. Les statistiques donnent près de sept millions de jeunes gens de 18 à 25 ans — chiffre considérable, si on le rapporte à celui de la masse électorale, ou même de l'ensemble de la population.

civile. Et — les générations de nos jours se précipitent comme les événements —, celle des hommes de quarante ans, qui n'eurent pas de jeunesse, déformés autant par les rigueurs de la guerre que par les facilités de la paix conclue, témoigne de la plus déplorable instabilité mentale, morale même, et n'use de son intelligence, certaine, que pour voler au secours de la victoire, de l'aventure ou de l'événement, non pour faire de l'histoire.

Au contraire, la génération actuelle est en retard d'événement. Il se peut qu'elle soit orientée, façonnée même par l'obsession d'une guerre future : elle est franche en tous cas de la guerre passée, et, si dramatique soit-il, si déterminé par la concurrence des frénésies étrangères, c'est du moins un avenir qu'elle porte devant soi. J'examine à présent si elle est à sa hauteur.

Son allure est étrange : l'image même de la disponibilité. Solidement installée et comme stabilisée dans l'instable depuis sa naissance, elle paraît entachée de pittoresque et d'enfantillage, d'une extrême hétérogénéité énergique, politique et idéologique. Mais ce qu'elle dit, ce qu'elle fait d'elle-même n'est rien, auprès de ce qu'elle est : ses idées, livres, discussions, congrès, États généraux, groupes, factions, attaques, contre attaques, hérésies et trahisons, ses plaisirs mêmes, gratuits et comme contraints, ses sports dilettantes, sont plus insignifiants que jamais, dans la mesure même dirais-je où elle s'y accroche, marquant par là leur artifice. Bref, ses *condensateurs d'énergie ne sont rien auprès de son énergie.*

Et l'on a vite décelé sous ce premier abord, sous sa bigarrure politique, une croissante, foncière homogénéité sociale et une formation commune, c'est là un élément capital qui s'introduit dans l'histoire de France.

En effet, moins que jamais les jeunes se laissent capter par leurs pères, dont la maladresse pédagogique est déconcertante. Certes, ils sont loin d'affecter vis-à-vis de leurs aînés les gestes d'une indépendance qui se sent mal assu-

rée ou vaguement coupable, dont ceux-ci mêmes avaient usé vis-à-vis des leurs. Peut-être même les écoutent-ils plus volontiers — cette expérience de la guerre n'est pas sans fasciner — et le nombre, en particulier, des petits bourgeois qui par delà leur majorité persistent à vivre dans le cercle de famille, pour des raisons qui n'ont rien d'économique, frappe [1]. Mais le Père a cessé d'être exemplaire ou terrible, et de signifier concrètement au Fils l'autorité de la société [2], depuis qu'il lui présente la figure, non plus du succès, mais, plus émouvante, du vieux lutteur, ou, moins engageante, de l'homme de ressentiment, énervé, fatigué ou battu.

Or, que dit le Père au Fils dans tous les milieux du monde actuel — car les qualités individuelles, les différences de classes même s'effacent devant des catastrophes universelles, absolues comme la Grande Guerre ? « Ce monde est absurde ». Et de s'extasier sur celui de sa jeunesse, difficile certes, mais viable, vivable, où l'effort était récompensé. En sorte que c'est l'ancienne génération qui se charge de révéler à la nouvelle, ne l'eût-elle pas aperçue, l'absurdité d'un système qui se retourne autant contre les exploiteurs que contre les exploités (comme la guerre n'a laissé ni vainqueurs, ni vaincus, mais partout des victimes), et de lui démonter le mécanisme de ses propres fautes, de sa négligence ou de son impuissance !

D'ailleurs, brassée dans sa masse profonde par les grandes idées de la guerre, du chômage (et si le chômage est bien cette occupation absolue par le vide que je disais, traque et détraque son homme, la peur du chômage est une source non pareille de disponibilité), soumise aux expériences collectives de la ville, du suffrage

1. Notamment chez les instituteurs.
2. Comme le suggérait la psychanalyse, qui avait une connaissance parfaite de la génération des hommes de quarante ans et des deux ou trois précédentes, mais dont je doute qu'elle ait pareille prise sur la jeunesse actuelle.

universel, de l'école gratuite, du service militaire, qui commence seulement à entrer dans les mœurs, et dont l'on aperçoit seulement de nos jours l'invraisemblable audace sociale[1], aux mêmes représentations vulgaires du savoir, du plaisir ou de la femme, ne connaissant plus guère d'aventure que sous les espèces de la Loterie Nationale, elle commence à prendre quelque notion de la collectivité et ne comporte plus même, pour les individualités fortes, les issues que connaissaient les brillants sujets d'autrefois.

Issues individuelles et privées d'abord, car l'esprit d'entreprise, au sens saint-simonien, et même américain, n'est plus de ce monde, soit que de lui-même il renonce, soit qu'il risque d'être pourchassé, et comme oblitéré. Et l'ambition maxima du Polytechnicien est d'entrer dans l'Administration des Tabacs, minima de l'ingénieur de Centrale, de ne pas crever de faim : de vrai, tant de sagesse dans le renoncement, et cette « fonctionnarisation » des fils de grands bourgeois, que l'on craindrait pour un peu la pusillanimité. Mais aussi, c'était une des vertus de la démocratie française, et qui explique sa pérennité, sur des bases aussi chancelantes que les lois organiques de 1875, de pouvoir dire qu'elle offrait à chacun sa chance, si dérisoire fût-elle et de filtrer en effet les énergies les plus tendues, les plus conscientes, et les moins scrupuleuses des classes sociales élémentaires : l'officiel, de nos jours, signifie peu de chose, et cette chance a peu d'attraits. Elle consomme des énergies, ne les utilise pas, accorde un diplôme, une place — mais non pas un poste.

L'individualisme ne se soutient plus guère que comme réaction plus ou moins romantique aux excès, à l'irresponsabilité du collectivisme installé, encroûté sur le capi-

1. Si l'on réfléchit qu'il semblait aventureux au gouvernement de Louis-Philippe de faire voter les hommes des campagnes au chef-lieu d'arrondissement.

talisme : on ne critiquera jamais assez ce régime bâtard, qui risque de compromettre le véritable collectivisme. En effet celui-ci, s'il veut avoir du nerf, doit faire appel non seulement aux instincts sociaux, mais aux facultés les plus individuelles de l'individu, et confisquer à son profit l'esprit d'entreprise, lui ouvrant un champ d'action qu'il n'eût osé rêver, non point le dilapider. On l'aperçoit déjà dans l'autonomie de certaines communes, et dans certains services publics où le risque est dans la nature des choses, plus encore que des hommes : dans l'aviation par exemple.

Cependant, l'ambition est déçue, l'amour unique occupe trop, coûte trop cher, sonne vraiment par trop faux et l'occupation totale par le travail ne se rencontre plus que chez tels ou tels intellectuels, le président du Conseil et certains grands chefs d'industrie. L'argent lui-même est tour à tour trop facile et trop difficile pour rester estimable, et tend à devenir simple monnaie d'échange, à mesure que se capitalise le travail humain : les renversements de fortune se dépouillent de leur caractère dramatique et aristotélicien.

Ainsi donc la masse de la jeunesse conserve en soi-même à la fois son élite, ses ferments, ses principes : elle ne conçoit plus aucune source sérieuse de divertissement.

Si d'autre part l'on examine ses possibilités d'action : touchant la disponibilité, l'énergie politique, c'est beaucoup moins la condition matérielle, la situation et même l'idéologie actuelles qui comptent, que l'orientation et les pôles d'attraction sociale, et moins les vicissitudes présentes que les attentats à l'avenir : de tous temps il est vrai, mais pour les jeunes de nos jours surtout, où les conditions de vie sont essentiellement instables, où les menaces sont directes, non seulement contre eux-mêmes, mais contre leurs espoirs ; absolus, engagés dans la moindre de leurs revendications, s'ils sont ouvriers ; contre leurs patrons, leurs clients, et leurs sources de

prospérité, s'ils sont petits employés, contre leurs causes, leur talent, leur liberté ou même leur idéal, de profession libérale. L'équilibre politique, à quoi le tonus social est essentiel, n'y résiste pas.

Deux pôles à la vie politique, comme à toute vie, sous tous les cieux, à tous les âges, selon que l'homme méprise l'homme ou l'estime, s'en remet à sa contrainte ou à sa liberté, voit en lui l'instrument de la domination du monde ou dans cette domination le moyen de son affranchissement, attend tout de la restauration du passé ou de l'instauration de l'avenir : avec cette réserve que les révolutionnaires français trouvent dans leur passé un futur magnifique, et que les traditions réactionnaires étant mal établies en France, ou plutôt hors d'usage, il convient aux « fascistes » français d'innover [1]. D'où confusion et, pour les uns et les autres, possibilité d'exploiter le Marais (qui fut la première expression politique du Français moyen).

Allant à chacun des pôles, des lignes de force qui ne diffèrent que par l'intensité, selon qu'elles en sont plus ou moins éloignées : ces pôles concentrant eux-mêmes des énergies égales, sinon en qualité, du moins en quantité, mais différents de signe. De part et d'autre, l'on ne veut plus de ce monde absurde, reconnu tel par ses auteurs qui ont bien eu la force de le faire, de le supporter, mais non de le défaire ; qui, traumatisés vraiment, en viennent à faire de malheur nécessité, ou même vocation, et qui pour vivre ont besoin de s'exciter à la mort. L'on considère que dans un pays comme la France, mieux défendu, plus riche que jamais, non pas en capitaux peut-être, mais en investissements de travail humain, l'on *doit* pouvoir vivre sans que la défense de la paix entraîne peur et menace de guerre, sans que les loisirs prennent

1. D'ailleurs, aussi longtemps que leurs innovations seront des importations, ils ne parviendront à rien, sinon à faire figure d'émigrés.

des airs de chômage, sans que l'on crève de faim parce que l'on a trop à manger.

L'on est frais à l'histoire, plus volontaire et confiant, donc plus humain au fond, plus strictement éthique. Déjà l'on parle de risque et de service social. Déjà l'on compte ses forces, et, sous les anciennes formes de la politique, les accumule au plus près de leur point d'explosion. Les chefs eux-mêmes paraissent, en dernier parce qu'ils sont les plus épiés, avec une expérience moderne du commandement, qui n'est pas celle de la caserne, non plus que de l'usine ; chez les Volontaires Nationaux, que je ne connais pas assez, et surtout chez les jeunes maires des municipalités ouvrières, qui font l'apprentissage du gouvernement dans un cadre limité, conséquent, chaleureux, avec une autonomie administrative certaine, et, donc, une certaine liberté politique à l'intérieur de leurs partis. Je m'assure que c'est de la Commune à nouveau que partira la Nouvelle Révolution Française...

A ceux qui sous-estiment les ressources d'action de la jeunesse actuelle, je rappelle la faiblesse du régime qui ne représente pas même un équilibre, mais une somme de compromis : au reste, on a pu juger récemment de sa lâcheté, ou de son ironie, cédant aux premiers coups.

Je rappelle aussi — pour mémoire — que la France est le pays des révolutions. Certes, plus mûre, elle les prévoit davantage et de ce fait les rend plus improbables ; mais leur cours en sera d'autant plus imprévisible. Plus mûre, elle est faite davantage pour la vie politique normale, et pour défendre des droits acquis, que pour en conquérir ; si, dégageant la même mystique que dans la Défense Nationale, elle passe à l'Offensive Sociale, elle réserve autant que possible les forces vives, explosives de la nation et de l'individu ; mais la part de l'événement, pour être réduite, n'en est que plus violente. L'organisation même des partis qui forment actuellement le Rassemblement Populaire, trop flottante, c'est évident, pour

la tension qui l'attend, n'est peut-être point si défavorable, puisque tous, radicaux aussi bien que communistes, ont leur aile révolutionnaire, au sens absolu du terme, et non point simplement plus ou moins avancée.

Puissent mes camarades savoir distribuer les rôles entre les disponibles et les révolutionnaires, entre l'esprit de revendication et celui de sacrifice, entre la préparation matérielle, matérialiste au besoin, de la Révolution, et le caractère nécessairement éthique — je ne dis pas idéaliste — qu'elle prendra dès qu'elle aura « accroché l'événement » et que les hommes se sentiront pressés par l'Histoire !

Puissent-ils surtout faire une révolution française : c'est-à-dire dans un pays civilisé, accompli, équipé, où il s'agit moins de réalisations matérielles que d'impitoyable justice sociale, de concurrence, fût-elle internationale, que de vivre en homme, de créer le travail, que de le distribuer : au fait, où il faut dégager une mystique du travail pour le Loisir !

A.-M. PETITJEAN.

Hôpital militaire de Haguenau
juillet 1936.

RÊVEUSE BOURGEOISIE [1]

Le lendemain matin, j'allai au lycée, et, même sur de telles entrefaites, j'oubliai tout aussitôt que je fus parmi mes amies. Je me baignai avec joie dans les propos et les plaisanteries de ce jour-là pareil aux autres jours ; et chacun de mes professeurs me parut un dieu plein de bienveillance.

A la sortie à onze heures, je trouvai Emmy. Quelle silhouette hardie, que l'élan irrésistible et pourtant gracieux de toutes les lignes, de tous les gestes. Quelle ouverture, quelle clarté dans le visage. Je sentis en moi une affreuse honte. Etions-nous si faibles, les Le Pesnel, que nous ne puissions répondre à ce superbe appel de la vie ? Yves n'allait-il pas ramasser ses forces ? Elle tourna la tête, me vit. Tandis que nous nous serrions la main, elle me regarda avec beaucoup de tristesse et de dignité : elle savait. Un camarade de son frère était venu tout raconter.

Nous reprîmes la rue de la Bienfaisance. Je jouissais de sa robe, de son exquise odeur naturelle : à la différence d'Yves, je n'avais jamais eu d'amies riches.

— Je l'attendrai dans le Parc Monceau après le déjeuner. Il doit être dans un désespoir affreux. Et que je ne sois pas là pour le consoler, c'est abominable. J'ai envie de tout envoyer promener.

— Non, je vous en prie... Toutes ces choses réunies, c'est un coup terrible, murmurai-je bêtement.

— Il y a une bonne part de ma faute. S'il ne m'avait

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er décembre 1936.

pas rencontrée, il aurait été reçu. Il a trop pensé à moi. J'ai été folle ; mais c'est si bon...

Soudain, je la regardai avec une nouvelle curiosité. Une expression que je connaissais à peine, que j'avais à peine entrevue une ou deux fois sur la figure de mon frère — à peine, car il respectait jalousement ma pudeur — une expression sensuelle avait paru sur sa peau de pêche ; elle était intense. Je compris l'ivresse d'Yves. Il ne m'avait pas donné la vraie raison de son désordre.

Je tremblai d'envie, de timidité. Je dus pâlir, car elle rougit.

— Ce qui est épouvantable, reprit-elle dans un autre ton, c'est de me sentir si loin de mes parents. Ils ont ricané quand ils ont appris l'échec d'Yves. D'ailleurs, ils ne voient rien, ils ne pensent qu'à Antoine pour qui ils craignent l'influence d'Yves. S'ils savaient comme il me tient.

Il y avait chez cette fille un emportement, une autorité, une fermeté dans la passion qui me stupéfiaient. Je lui plaisais. Tandis que nous marchions bras-dessus bras-dessous dans le Parc, il y avait pour elle un plaisir d'orgueil à me parler de lui et à m'en parler à moi. Elle l'aimait parce qu'elle le trouvait beau, que ses baisers la faisaient mourir et qu'il était quelque chose de plus que tout cela dans un domaine qui lui était indifférent mais d'où lui arrivait, d'Yves comme de moi, un rayonnement mystérieux qui ajoutait à son trouble et à sa volupté. Une sorte de fatuité voluptueuse, qui devait être grande chez Yves, se glissait en moi.

Nous parlâmes longuement. Elle attendrait Yves trois ans, cinq ans ; elle ne souhaitait rien de son milieu où tout lui paraissait insipide. Elle méprisait les garçons qu'elle connaissait. Seulement, elle insistait sur un point : si Yves faisait son service tout de suite, il fallait qu'il restât à Paris.

— Au besoin, je dirai tout à Antoine. Il sera jaloux,

mais il nous défendra. Il obtiendra de mon oncle le général, qui nous adore, qu'Yves reste à Paris.

— Ça, il le faut, acheva-t-elle avec une passion qui se resserrait tout naturellement en volonté. De nouveau une intense sensualité passait sur son visage.

Je la quittai en lui promettant d'aller tout de suite prévenir Yves qui devait déjeuner rue de Bapaume. Quand elle fut partie, je m'aperçus que je n'avais pas un sou pour prendre le tramway. Il était midi, je renonçai à déjeuner et j'allai à pied rue de Bapaume où j'arrivai à une heure moins le quart. Là, une surprise angoissante m'attendait. Yves n'était pas là, il n'avait pas couché là. J'eus tellement peur que je fus sur le point de me laisser aller ; mais la vue des pauvres yeux de Bonne Maman me retint.

— J'avais une commission pour lui de la part d'un de ses camarades ; je croyais qu'il viendrait déjeuner ici. En tout cas, gardez-moi, je n'ai que deux minutes : je vais être en retard au lycée.

Je faisais un effort désespéré pour paraître calme. Mes pauvres vieux avaient tant vieilli. Ils se serraient contre moi, plaintifs, blessés, à bout. Où était Yves ? Je pensai au suicide. En tout cas, je sentais encore mieux son chagrin terrible. Pour la première fois, le lycée ne me tira pas hors de moi-même. A quatre heures, je rentrai en hâte rue Cernuschi. Rien.

A sept heures, enfin, la concierge me monta un mot. Elle avait l'air surpris et anxieux :

— Je ne comprends pas, grommela-t-elle. M. Yves est venu apporter ce mot et n'a pas voulu monter.

Je bafouillai des mots idiots et, vite, je lus.

« Fais-leur croire que je suis rue de Bapaume. J'ai besoin de changer d'air. Encore besoin de deux ou trois jours. Ne t'inquiète pas. Je t'expliquerai. Frère. »

Pas un mot pour Emmy.

Une demi-heure plus tard, je reçus un pneu d'Emmy :

« Ma chère Geneviève, il n'est pas venu. C'est affreux. Je ne puis vivre comme cela. Je ne pourrai pas cacher ici comme je souffre. Quel malentendu y a-t-il eu ? Je serai demain matin à l'entrée de la rue de la Bienfaisance. Qu'il vienne. »

Je me rongeai jusqu'au lendemain matin. Yves était donc comme Papa ; il allait gâcher ce beau corps, ce grand cœur. Je me rappelai une photo de maman jeune. Elle était charmante. Quelle vivacité dans le sourire. Tout cela éteint. Et moi, ma vie, ma vie.

Emmy arriva et eut un geste de défaite intense qui me surprit chez cette forte fille quand elle me vit arriver seule.

Je lui dis que je n'avais pu joindre Yves chez mes grands-parents, ni à déjeuner, ni le soir et que je croyais qu'il avait honte, qu'il ne pouvait supporter sa vue après son échec.

— C'est bien, j'irai chez vos grands-parents.

— Oh non, Emmy, je vous en supplie. Ma grand'mère est si mal, en ce moment. Elle devinerait quelque chose et serait bouleversée. L'idée d'une jeune fille seule l'épouvanterait.

— Allons-y ensemble, prenons un taxi, je vous attendrai.

— Ecoutez Emmy.

Je me décidai à lui montrer le mot d'Yves.

Elle devint blanche.

— Il ne m'aime pas.

— Comment ? Mais, au contraire. Seulement il est fou. Il souffre atrocement loin de vous. Je sais comment il me parle de vous.

Elle secoua la tête.

— Il est sûrement avec une femme.

Je tombais des nues. J'aurais douté, si elle n'avait pas eu l'air de savoir si bien.

Brusquement, elle me tendit la main et me dit :

— Je vous demande pardon. Je m'en vais. Pardon.

Elle s'en alla à grands pas. Je regardai ces longues jambes, ce corps si bien balancé.

Le soir, j'oubliai Yves, ramenée de force sur le centre de notre malheur à tous. Maman avait parlé à Bon Papa, et il se refusait obstinément à donner ces vingt mille francs. Elle était venue rue de Bapaume plusieurs fois lui faire des scènes atroces, le traitant de père, de grand-père dénaturé. Elle aurait pu parler raison, mais pouvait-il encore être parlé de raison dans ces lieux de morne déraison ? D'ailleurs, elle n'avait nul sentiment de la raison et le meilleur argument dans sa bouche devenait une parole égarée et provocante. Blessée irrémédiablement, elle ne pouvait que froisser, meurtrir, désespérer. A chaque mot, il gémissait et s'enfermait davantage dans sa résolution peu consolante.

— Ce qui me reste, je le garderai pour mes petits-enfants.

— Mais Yves va être désespéré. Et Geneviève, qui l'adore, avec lui.

Il secouait la tête ; sur ce chapitre il n'éprouvait plus rien. Tout ce qui lui restait d'énergie s'était concentré sur un seul sentiment, un seul réflexe : transmettre, transmettre quelque chose à quelqu'un. Le travail est fait pour produire quelque chose. Ses ancêtres labouraient et récoltaient. Il fallait que si peu que ce fût à sa mort, on reconnût que son travail avait donné son fruit. J'ai su depuis qu'il s'était arrêté à un certain chiffre dans le dépouillement et la ruine parce qu'au-dessous il voyait venir le chiffre de ce qu'avait laissé son père — et qui avait été partagé entre plusieurs enfants. Il ne pouvait pas s'avouer vaincu ; il fallait qu'il laissât un peu plus qu'on ne lui avait laissé.

Les cris de Maman étaient autant de coups. Elle croyait qu'il simulait la fatigue. Mais ses coups l'écrasaient réellement et il finit par demeurer la bouche pen-

dante, perclus au milieu de sa chambre dans son grand fauteuil recouvert de perse. J'étais venue chercher Maman, et je la trouvais épuisée, hagarde en face du vieillard demi-paralysé.

Bonne Maman malade pleurait silencieusement dans son lit, dans la chambre voisine. Nous prîmes un taxi pour rentrer : Maman était abrutie. Yves et moi nous naissions à la vie, avec des âmes écrasées, d'enterrés vivants. Je me disais que je devenais laide, je faisais exprès de me voûter. En rentrant, je passai toute la soirée à étudier dans ma glace des mines de veulerie, d'abandon. Je me disais que je ne pleurerais plus jamais.

Maman ne cria pas le soir au dîner, Papa non plus.

Nous dînâmes tous les trois, comme rapprochés dans le même trou. Je pensais soudain que Maman n'avait pas remarqué l'absence d'Yves : je ricanai faiblement.

Après le dîner, on sonna. Yves ? Un malheur ? Encore un ? Tout de même lequel ? Je ne bougeai pas.

— Marie, fermez la porte, voyons.

La porte de la salle à manger ouvrait sur l'antichambre. Marie ricana. Quelle dignité pouvait-il y avoir encore dans cette maison ?

Une voix d'homme, une voix jeune.

Marie revint le visage plus animé. Elle chuchota :

— C'est M. Maindron.

— Fermez la porte.

On apercevait une silhouette qui se rencognait, gênée, dans l'antichambre. Quand Marie fut tout à fait dans la pièce, Maman demanda avec une sorte de trouble respectueux et effrayé.

— M. Maindron ? Un monsieur d'un certain âge ?

— Non, un jeune homme. M. Antoine Maindron. Il a demandé M. Yves. Je lui ai dit qu'il n'était pas là. Il a eu l'air étonné parce qu'il n'est pas rue de Bapaume non plus. Il faut qu'il lui parle tout de suite. Il demande à parler à Mademoiselle.

Maman s'était levée. Je l'arrêtai vivement.

— Maman, je t'en prie, je vais lui parler. Je t'en prie.

— Ce n'est pas convenable.

Je haussai violemment les épaules.

— Reçois-le dans le salon. Faites entrer ce monsieur dans le salon.

Avant de sortir, je me retournai sur eux, ayant cru surprendre une lueur dans leurs yeux. En effet, la lueur mercantile. Les parents sont producteurs et vendeurs de chair... toujours un peu.

Au moment où j'allais passer la porte, je pensai avec un frémissement de la peau que j'avais une blouse sale.

Quels beaux yeux. Je me trouvai devant un petit mais joli garçon — quelle chance — qui s'inclina devant moi. Il releva les yeux, très gêné et très intimidé. Je les admirai encore mieux.

— Mademoiselle, je vous demande pardon.

Tout fut décidé en une minute : je sus que je plairais aux hommes toute ma vie, que j'étais jolie, très jolie, qu'il y avait en moi un grand pouvoir, que tout toujours pourrait s'arranger.

Je n'en demeurais pas moins fort gênée apparemment. Nous nous bousculâmes pour entrer dans le salon, ce qui troubla fort le jeune homme.

Il y avait le salon avec ses housses,sa cheminée presque vide, ses horribles tableaux, et ma blouse sale ; mais tout cela n'avait plus aucune importance. Antoine n'était pas très joli garçon ; il n'était pas grand comme Yves ; un peu tassé. Mince sans être élancé. Mais il avait de belles dents, de beaux cheveux. Et ses yeux. Et surtout il était transfiguré par sa soudaine passion pour moi. Je suis née à cette minute.

Antoine jeta un regard furtif et du reste indifférent tout autour de lui. Il apercevait la misère et le deuil sur tous ces objets, mais cela ne pouvait entrer dans son cœur plein.

— Je savais bien qu'Yves ne serait pas là : Emmy m'a tout dit. Tout, vous savez. Mais j'espérais vaguement. Et Emmy m'a envoyé aux nouvelles. Je sais tout. Je comprends Emmy, vous savez. C'est horrible, mais ce doit être comme ça. Nos parents ne pourront jamais comprendre. Mais nous, nous comprenons.

Je sentais qu'il n'était pas venu avec des paroles aussi claires ; mais que devant moi, il ne pouvait plus en avoir d'autres. Il regardait mon cou, ma bouche, surtout mon cou. Et il mendiait mon approbation.

J'ai su depuis que j'avais eu l'air très froid et très dédaigneux : je m'étais installée d'un seul coup dans mon rôle. Et pourtant, j'étais faite pour d'autres rôles aussi.

— Mais Emmy est dans un état épouvantable, ce soir. Je ne sais ce qu'elle imagine. Il faut trouver Yves. Moi, je crois qu'il boude. Je comprends ça, d'ailleurs. Cette histoire de Sciences Po est idiote, vous savez. Des copains m'en ont parlé. Ces vieux idiots disent qu'ils ont voulu faire un exemple, que sa composition d'histoire était écrite dans une langue de fumiste : elle devait être épatante. Voilà la vérité : je l'ai expliquée à Emmy. D'ailleurs vous deviez bien penser que c'était quelque chose comme ça.

Je remuai la tête, je n'avais pas à répondre : il parlait, parlait. Il avait un air de plus en plus triste et ardent parce que tombant dans une espèce de torpeur heureuse, mon visage prenait cet air mélancolique qui, pour Yves comme pour moi, venait de notre longue séquestration chez les Le Pesnel.

— C'est affreux la vie que vous avez en ce moment, s'écria-t-il.

— Que j'ai toujours eue. Et Yves !

— Mais c'est un garçon. Vous... quand je pense que vous ne sortez jamais.

Il avait un sourire bon et sérieux. Il y avait en lui un sérieux, une pudeur, un secret qui m'émouvaient.

Quelque chose de délicat s'établissait entre nous. Nous nous en aperçûmes en même temps et nous nous tûmes.

Soudain, je pensais à nos vieux Ligneul. Une vague de désespoir me revint et la pensée du désespoir d'Yves quelque part dans Paris vint la doubler. J'éclatai :

— Il vaudrait mieux dire à Emmy... qu'elle l'oublie. Nous sommes perdus. C'est impossible et absurde que vous autres, qui êtes si gentils, soyez mêlés à notre malheur. C'est pour ça qu'Yves se cache. Je le comprends maintenant. Avant, je voulais qu'il lutte ; mais maintenant... Depuis aujourd'hui...

Je pleurai, et mes larmes le jetèrent dans le plus grand trouble.

— Mais quoi ? Comment ? Emmy m'a dit que vous étiez si brave, si chic... Pourquoi dites-vous : *maintenant* ?

— D'abord je sais depuis aujourd'hui que notre grand-père ne fera rien. Alors... Et puis, j'ai réfléchi... Vous êtes tous les deux trop gentils. Notre devoir... enfin le devoir d'Yves, c'est de ne plus jamais voir Emmy. Elle l'oubliera, Dieu merci, car elle est faite, elle, pour une vie magnifique. Je suis sûre qu'elle aura une vie magnifique, elle la mérite...

— Et vous ? m'interrompit-il avec un accent qui me ramena toute à la joie.

Yves est fou, reprit-il avec vivacité. Il a des devoirs vis-à-vis d'Emmy... et de vous. Il ne peut vous entraîner dans le désespoir... Vous n'êtes pas faite pour cela, ajouta-t-il en me jetant un moins furtif regard d'admiration.

Je me levai. Il avait un air indigné et désolé. Allai-je le chasser ? Mais non, j'allais vers la glace. J'avais une envie folle, depuis un moment, de me regarder dans la glace, pour voir mon nouveau visage, celui qui s'était révélé dans les yeux d'un jeune homme, d'un amoureux. J'avais un amoureux. Oui, j'avais des yeux dorés, des

cheveux dorés, une peau dorée. Un cou flexible. J'étais encore plus mince qu'Yves. J'étais plus jolie qu'il n'était joli.

Derrière moi, j'aperçus Antoine, petit, tendu, resserrant son tout jeune secret avec une volonté douloureuse.

Je me retournai. Il me regardait. Je me rassis. Comme ma blouse était sale. Quelle audace de se montrer avec une blouse sale.

Il m'interrogea avec minutie sur l'affaire, sur Papa, sur Bon Papa. Il parut enchanté d'entendre parler de Gauche chez qui je n'étais pas allée. Lui, irait et délibèrerait.

Antoine préparait l'Inspection : il avait déjà beaucoup de précision et d'autorité. Cela m'apparut soudain et j'en fus ravie.

Puis il se leva et me sourit avec timidité, de nouveau.

— Il faut que je m'en aille.

J'entendis Papa marcher dans l'antichambre. Je fronçai les sourcils, prêt à le remettre à sa place. J'entr'ouvris la porte. Au lieu de craindre cette rencontre désagréable, Antoine me regardait une dernière fois.

Il sortit et aussitôt Papa retraversa l'antichambre, me jetant un regard de timide espoir.

VI

Yves rentra le lendemain matin, avant le déjeuner. Je me jetai sur lui. Il recula, étonné : je n'étais plus la même. Mais moi aussi, je m'étonnai, il avait encore changé, gravement changé. J'eus peur, je le sentis éloigné.

Il y avait dans son regard quelque chose de fuyant, de provoquant et de sournois que je n'y avais jamais vu.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? me demanda-t-il d'une voix amère.

— Rien... je te dirai... pas maintenant, plus tard.

Cependant, mon air parlait. Il ricana :

— Sans blague, déjà ?

Je rougis violemment. Il me suivit dans ma chambre.

— Et toi, qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ? lui demandai-je pour me défendre.

— Rien, dit-il d'une voix blanche, visiblement repris par la pensée pénible qui le tenait à son entrée.

— Dis-moi.

— Fous-moi la paix.

— Emmy et Antoine te cherchent, dis-je d'un air entendu.

Il frémit.

— Ne me parle de rien.

Le nom d'Emmy avait fait son effet. Je crus qu'il n'allait pas résister à l'envie de m'interroger. Mais brusquement il entra dans sa chambre et s'y enferma.

Il n'ouvrit qu'à regret à Maman qui s'effraya un peu de son air. Mais elle était trop absorbée par l'angoisse de ce qui allait arriver pour s'y attarder ; elle ne pensait plus qu'aux huissiers qui viendraient un jour.

Papa ne rentra pas déjeuner. Le repas fut silencieux. Yves dévora, l'œil perdu.

J'appris beaucoup sur son visage. Jusque-là j'avais des choses la conception entière et pure des enfants. Maintenant je les voyais s'embrouiller. Il avait un air fier et inquiet, des regards chargés, des gestes dont chacun était une allusion.

Aussitôt après le déjeuner, Antoine arriva et nous dit qu'Emmy attendait dans un taxi. Fou d'un bonheur soudain, Yves se précipita dans la rue. Nous suivîmes, sans nous soucier de Maman qui sans doute se partageait entre le scandale et l'espoir.

Nous allâmes tenir conseil dans le Bois. Nous étions tous ivres de joie. L'amour de chacun flattait celui de tous les autres. Mais celui des Maindron dépassait celui des Le Pesnel.

Nous nous assîmes avec une solennité comique dans une clairière poussiéreuse. Antoine cependant pouvait être d'autant plus précis qu'il était plus emballé. Il demanda le silence et nous avertit Yves et moi que ce qu'il allait dire, ayant été mûrement concerté entre Emmy et lui, était irrévocable. Yves cherchant un air ombrageux, Emmy dans un mouvement irrésistible prit sa main.

Antoine avait été voir Ganche qui lui avait paru brave.

— Il a été très scandalisé de ce que je lui ai proposé. Et il a commencé par faire une longue semonce, c'est effrayant ce qu'il peut éternuer, tousser et cracher, et se moucher. Ensuite il a répété sur divers tons que par respect pour mon père (qu'il voudrait bien connaître, à cette occasion !) il n'en ferait rien. Mais enfin je l'ai flatté : il m'a montré avec coquetterie de superbes dents, et nous sommes tombés d'accord.

Ici, Antoine s'arrêta et regarda les Le Pesnel avec une soudaine timidité. Cette timidité que j'avais déjà remarquée chez Emmy, dont je ne compris pas très bien alors les motifs, mais qui me remplit d'un orgueil délicieux. En fait, nous les étonnions par le mélange de notre pauvreté, de certaines manières instinctives ou méditées, et de cet air de fantaisie que nous donnait l'attente hagarde de tous les plaisirs.

— Voilà ce que nous allons faire, reprit Antoine. Tu comprends, Yves (il n'osait pas s'adresser directement à moi, mais tout de lui allait à moi, tandis qu'Emmy regardait Yves passionnément) ton père nous embête tous. C'est un vieux farceur dont il faut bien se résigner à arranger les affaires. Eh bien, voilà, Ganche va se mettre en rapport avec ce M. Eckardt qui fait le méchant, et il va lui faire une proposition honnête. Il exagère, ce monsieur, nous allons le modérer. Il acceptera...

Yves et moi, nous ne nous regardions pas, mais nos entrailles se mêlaient dans la même joie sauvage : nous goûtions notre pouvoir et l'humiliation qui allait venir

était peu de chose en regard de cette première sensation.

Antoine reprit non sans effort, en rougissant :

— Voilà, j'ai un petit héritage de ma grand'mère.

Il s'arrêta : Yves d'un mouvement convulsif s'était pris les tempes entre les deux mains. Il réprima son geste trop tard. Ce geste nous avait tous effrayés.

— Voilà, je serai majeur dans un an. Ganche avancera l'argent et je lui signerai une reconnaissance de dette. Dans un an, je le rembourserai... Mais qui sait d'ici là, toi Yves, tu pourras...

Il avait balbutié ces derniers mots.

— Comment ? coupa Yves, avec une sécheresse qui me donna de la gêne.

Emmy baissa les yeux en rougissant.

— Je ne sais pas, balbutia Antoine qui cherchait mon regard avec inquiétude. Il me semble que tu auras du succès très vite, je ne sais pas dans quoi. Tu gagneras de l'argent et tu pourras...

— J'en prends le chemin, du succès, prononça âprement Yves.

Antoine, ayant trouvé mon regard, ne parut pas moins anxieux : pour la première fois j'offrais à un homme ce regard où à certains moments pathétiques, une curiosité soudaine, intense et immobile de l'effet que je produis me détache de moi-même et me fait passer pour indifférente.

Emmy reprit la main d'Yves dans son mouvement impulsif et s'écria :

— Yves, notre amitié à tous les quatre est merveilleuse. Elle viendra à bout de tout.

Yves aussi eut ce regard intense et immobile. Cependant des mots sortaient de lui :

J'accepte. Ce qui est merveilleux, c'est que vous existiez... tous les deux.

Antoine me regarda encore timidement. Enfin, j'eus le sentiment aigu de l'humiliation des Le Pesnel et des

larmes me vinrent aux yeux. Antoine qui n'était pas avancé comme nous dans la connaissance de la noirceur ne comprit pas et fut bouleversé. Emmy s'écria avec exubérance :

— Et maintenant, allons nous promener. Allons à Saint-Cloud.

Tout le reste de la journée, nous oubliâmes tout : nous étions quatre amoureux dans un parc. Car j'étais amoureuse. L'enchantement s'emparait de mon être. Quelqu'un était entré dans la prison Le Pesnel : les murs tombaient. Il y avait dans cet Antoine quelque chose de noble, de droit, d'exquis. Et tout cela s'exprimait dans ces yeux clairs, dans cette bouche si pure, aux dents délicieuses. Certes il ne ressemblait pas à Yves et j'avais toujours cru que mon amoureux ressemblerait à Yves. Mais il était tout imprégné d'Yves.

Dans les allées où régnait un été léger et frais, Yves et Emmy marchaient devant nous. Leur amour précédait et arrêtait le nôtre. Nous les regardions trop. Je les regardais trop. Antoine doutait violemment, désespérément de pouvoir me plaire quand il se comparait à Yves dont il ne se croyait pas l'égal alors qu'il me trouvait aussi réussie que sa sœur qui elle-même m'admirait. Il y avait un trio dont il était à demi exclu. Je m'efforçai de l'y faire entrer, mais mon effort le glaçait. Il ne me disait donc rien de direct, osait encore moins le moindre geste.

L'enchantement des deux autres nous enveloppait et nous tenait lieu de tout. La jalousie était étrangement absente. Je me les rappellerai toujours marchant devant nous dans une allée un peu montante. C'était deux beaux êtres remplis de plusieurs dons. Les dons d'Emmy opposés à ceux d'Yves allaient vers eux ; il y avait en elle une frénésie ouverte qui allait vers sa frénésie plus secrète.

Yves semblait avoir oublié tout souci et toute réticence. Il se retourna une fois et me jeta un regard de triomphe qui me combla.

Ils étaient tous deux si longs, si minces. Que de jambes et de bras effilés. Les mêmes yeux clairs. Les cheveux bruns d'Emmy étaient d'une couleur aussi franche et aussi riche que les cheveux blonds d'Yves. Le soleil les baignait de promesses : c'était l'été de 1913.

Enfin, ils s'écartèrent dans une allée plus étroite. D'un même frisson, Antoine et moi, nous nous arrêtâmes : nous étions seuls.

Eux, sûrement derrière les arbres s'embrassaient, s'enlaçaient. Je ressentais clairement la fureur d'Emmy, de ce corps si élancé et pourtant déjà si luxuriant. Antoine me regardait, bien pâle, refoulé par l'idée que nous ne pouvions que les imiter.

J'aperçus là de la faiblesse, mais aussi une délicatesse qui me plut. D'ailleurs, ses dents me plaisaient et un trouble immense régnait dans tout ce parc.

Je lui pris la main. J'adorai la générosité qui frémissait en lui, qui se blessait. Et, par exemple, il n'osait jamais regarder ma poitrine, ma poitrine plantée bas qui sous la toile remuait librement. Alors, sans quitter sa main, je m'assis dans l'herbe.

Pouvait-il donc encore devenir plus pâle. Il tomba à genoux, à côté de moi. Alors j'eus peur et voulus me relever. Mais le mouvement que je fis me rapprocha de lui. Sa bouche sanglotante tomba sur ma bouche.

J'avais dix-sept ans.

VIII

Yves et moi, nous rentrâmes fourbus d'émotion à la maison. Nous nous enfermâmes dans sa chambre. Les livres, trompeurs de la faim, n'existaient plus. Je regardai d'un air goguenard *Les Fleurs du Mal* qui avaient enivré notre ennui, certains soirs. Les meubles ne se voyaient plus. Nous tournions dans la chambre ouverte sur le puits de la cour, en nous regardant, en souriant

de la façon la plus relâchée. Nos deux enchantements se mêlaient, se flattaient, nos deux enchantements où l'orgueil et l'égoïsme s'entr'ouvraient sur la passion.

Nous dinâmes sans voir Papa ni Maman.

Après le dîner, on sonna. Était-ce Antoine qui revenait ? Je rougis avec fierté. Mais je vis qu'Yves se troublait.

La vieille Marie dit qu'une dame demandait à parler à Monsieur. L'aspect de la dame semblait l'avoir rendue fort mécontente. Maman bondit aussitôt et Papa à tout hasard eut peur. Mais Yves était beaucoup plus troublé encore, si bien que Papa et Maman s'en aperçurent.

Papa se leva et dit :

— J'y vais.

A peine fut-il entré dans le salon que Maman demanda à Yves :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Tu as l'air drôle.

— Moi, pas du tout.

Yves se leva, en plein désarroi et alla dans sa chambre où je voulus le suivre. Mais il me ferma la porte au nez.

L'entrevue dura longtemps. J étais sûre que Maman écoutait à la porte. Enfin, la porte du salon s'entr'ouvrit. Papa disait, d'une voix fort aisée :

— Vous pouvez compter sur moi. Mes hommages, Madame. Oui, Madame. Au revoir, Madame.

Une créancière. Je connaissais trop bien cette voix de papa, faussement aisée. Quelle histoire encore ? Je respirai pour Yves au sujet de qui je craignais obscurément quelque chose, m'étant rappelé son air anxieux du matin, quand il était rentré.

A peine la porte refermée, Papa vint à la porte d'Yves. De cette voix, qu'il avait prise le soir de la défaite d'Yves :

— Yves, ouvre.

Yves ouvrit. N'y tenant plus, je me mis à écouter dans le cabinet de toilette, pendant que maman, sans doute, écoutait à l'autre porte.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? commença Papa d'un ton protecteur mais tout de même assez prudent. Qu'est-ce que c'est que cette femme ?

Je reçus un coup violent. Comment ? Il pouvait y avoir dans la vie d'Yves une autre femme ? L'après-midi se déchirait. Je me rappelai alors la sensation qui m'avait traversée une minute en même temps qu'Yves quand Antoine avait fait sa proposition, sensation de joie cynique, d'abandon à la facilité. « Yves et moi, nous ne sommes plus ceux que nous étions. Nous n'étions pas des Le Pesnel, maintenant nous sommes les enfants de Camille ». Des Le Pesnel, séduits par la pente la plus faible.

L'instant d'après, je regrettai violemment de n'avoir pas vu cette femme. Pouvait-elle être plus belle qu'Emmy ?

— C'est une folle, murmura Yves.

— Oui, mais enfin... Est-ce que ce qu'elle dit est vrai ?

Un dialogue confus s'engagea que j'écoutai mal, tant j'avais été troublée par ma première pensée. D'ailleurs, quand Papa eut quitté la chambre et que j'y rentrai, Yves me fit aussitôt un récit. Plein de mensonges, sans doute, en dépit de son désarroi, mais déjà bien édifiant.

Quelques semaines auparavant, il avait été passer son brevet d'aptitude militaire pour la cavalerie à Tours où il voulait être cuirassier. Là, de la façon la plus fortuite, dans la gare, il avait fait la connaissance d'une bourgeoise de l'endroit, la femme d'un entrepreneur venue pour accompagner son mari. Cette femme l'avait regardé avec tant d'insistance qu'il l'avait suivie dans

la rue, et lui avait parlé dans un endroit écarté. D'une minute à l'autre, elle lui avait donné rendez-vous chez elle et au lieu de reprendre le train du soir, il y avait passé la nuit. Elle s'était complètement toquée de lui. Ici, on sentait le mensonge, il prétendait ne lui avoir « pas dit un mot plus haut que l'autre ». Cette expression me rappela aussitôt désagréablement le genre de Papa. En tous cas, elle avait cru qu'il était épris. Or, depuis longtemps, elle rêvait de s'enfuir et de venir à Paris.

— C'est très ridicule, soupira Yves qui se renfrogna en voyant mon mépris.

Trois jours plus tôt, cette Mme Palefroi avait débarqué juste au moment de la plus grande détresse d'Yves. Il avait été la rejoindre dans un hôtel.

— Tu comprends que je voulais rompre avec Emmy. Il me fallait un geste ignoble que je lui raconterais et qui lui permettrait de me haïr.

Cette explication me parut affreusement juste, mais aussi mensongère.

Elle n'avait que fort peu d'argent et Yves s'était aperçu qu'elle le croyait de parents fort riches — ce que sans doute à Tours il lui avait trop facilement laissé croire. Et maintenant, elle était sur le pavé, sans la moindre relation, ayant rompu avec son mari.

Ils étaient beaucoup sortis le soir et je devinai qu'il lui avait laissé dépenser de la sorte son peu d'argent. Puis soudain, il avait été excédé et avait regretté violemment Emmy.

— Je le lui dirai, dis-je soudain, à mon propre étonnement. Tu n'es pas pour elle.

J'étais envahie par un dégoût désespéré.

Yves me regarda, et je vis alors qu'il était profondément atteint, beaucoup plus que par l'histoire de ses examens.

— Oui, tu as raison, me dit-il.

— Mais Yves... m'écriai-je en me jetant sur lui.

— Non, laisse-moi. Je suis un salaud.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Il bafouilla d'obscures explications. J'en fus inquiète, je le pressai de questions.

— Elle demande de l'argent à Papa.

— Comment ? Pourquoi ?

— Elle n'en a plus...

— Qu'est-ce qu'elle va devenir ?

— Est-ce que je sais ?

Nous nous tûmes un moment. De l'autre côté du couloir, Papa et Maman parlaient dans leur chambre.

— Tu penses bien que je ne dirai rien à Emmy, lui dis-je tendrement.

— Moi, je le lui dirai.

— Tu es fou.

— Non, il faut qu'elle sache, enfin, qui je suis.

— Tu ne vas pas blesser, humilier cette fille qui est tellement au-dessus d'une pareille petite saleté. Et puis, je ne veux pas que tu sois ridicule devant elle.

— C'est justement pour ça, c'est ce que je ne me pardonnerai jamais, à moi qu'une Emmy aime.

— Mais enfin, pourquoi as-tu fait ça ?

— Tu ne peux pas comprendre.

— Pour qui me prends-tu ?

Il me regarda curieusement. Je haussai les épaules.

— Figure-toi que je ne suis pas l'amant d'Emmy...

Je rougis fort, car, en dépit de mes conversations du lycée Racine, tout était mystère pour moi en dessous des mots.

— Eh bien ? balbutiai-je tristement.

— Eh bien, j'ai besoin de faire l'amour. Tu ne peux pas comprendre.

— Non, je ne peux pas comprendre.

J'étais folle de rage, de désespoir. Toute la grandeur, la générosité d'Emmy, se faneraient, se décomposeraient sur cette révélation.

— Idiote, oie blanche. Eh bien, il faut que je t'explique. J'adore Emmy, j'adore son corps, mais je ne veux pas être son amant, parce que ce serait trop facile de la tenir de cette façon.

Une joie intense me prit : Yves était toujours Yves ; il n'était point bas.

— Si je lui faisais un enfant, les Maindron viendraient se rouler à mes pieds... Mais même sans cela, si je couchais vraiment avec elle, elle ne pourrait plus me quitter.

Il me jeta un tel regard que pour la première fois je me sentis femme devant lui, une femme pâle, inquiète de son trouble, révoltée dans son orgueil obscur.

— Je plais aux femmes et à Emmy plus qu'à aucune autre... Tu comprends, je sais cela, j'en ai déjà connu assez. Je ressemble à Papa en cela aussi. Cela me dégoûte à en crever, et cela me plaît : c'est ignoble... Tu comprends, tu sais... Tu es comme moi : tu as tombé le petit Antoine, ma chère sœur...

Il gouaillait et quelque chose en moi se salissait.

— Nous sommes comme cela, reprit-il. Jolie famille... Mais tout de même, je te jure que je ne serai pas Papa. Je me tuerai plutôt. Cette Emmy, ce serait trop facile : son premier amour, follement sensuelle (comme toi). Alors il me fallait coucher avec une autre femme. Tu comprends ?

De nouveau, il paraissait pur, droit. Mon être écartelé me faisait mal.

L'instant d'après, sa bouche s'amollissait, puis un sourire amer le retordait.

— D'ailleurs, je veux la perdre. Pour rester un Le Pesnel, il faut que je la perde. Est-ce que les belles et bonnes choses de la vie sont pour les Le Pesnel ? Ils sont bien trop bas, trop faibles.

Je ne pouvais plus rien tirer de lui. Fatiguée, je ne pus réagir ; j'allai me coucher.

Le lendemain matin, il sortit à la première heure. Maman vint dans ma chambre et me fit ses doléances qui achevèrent de m'éclairer. Elle n'était pas venue depuis longtemps causer ainsi avec moi. Autrefois, j'avais été sa confidente, j'avais passé des heures dans sa chambre ou dans le petit salon à l'entendre ressasser ses griefs contre papa, mais je m'en étais lassée et elle s'était résignée à ma fuite.

Mais ce matin-là, il lui fallait savourer l'espèce de triomphe que lui valait l'incident de la veille. Certes, elle aimait Yves ; mais d'une part elle était jalouse de ce qu'il m'absorbât tout entière, moi dont elle avait rêvé de dominer la vie mieux que celle d'Yves qui lui échappait depuis longtemps, et d'autre part elle lui en voulait du mépris où il tenait Papa, elle qui avait tant fait pour provoquer ce mépris.

— Ton père est trop gentil pour Yves. Il trouve cette histoire toute naturelle. Les hommes. Mais je trouve cela très inquiétant. Je ne croyais pas que ton frère pouvait être aussi inconscient. Ce n'est pas que je n'étais pas inquiète. Quand on ne croit pas en Dieu. Mais qu'est-ce que tout cela nous annonce pour l'avenir ?

— Mais enfin, Maman, qu'est-ce qu'il y a ?

— Figure-toi que ton frère a emprunté cent francs à cette femme. Du moins, c'est ce qu'elle dit. Lui prétend qu'elle les lui a donnés pour payer quelque chose. Elle est venue les réclamer, sur un ton très désagréable, et elle demande en plus de l'argent pour rentrer à Tours. Ton père croit qu'elle pourrait se raccommoder avec son mari, qu'il va arranger ça, il connaît quelqu'un à Tours.

Je regardai Maman avec une triste honte. Elle racontait cette sordide histoire avec une sorte de plaisir inconscient : Yves rentrait dans l'ordre de la famille.

Oui, il y rentrait. J'étais désespérée. Je voyais les Maindron très loin, très loin, séparés de nous par un affreux désert moral.

Je demandai machinalement :

— Et cet argent ?

— Ton père a dû le lui porter ce matin à son hôtel. Elle dit cela avec une parfaite candeur.

— Tu crois ça ? m'exclamais-je.

— Mais oui, me dit-elle avec hauteur.

Je haussai les épaules et allai m'enfermer dans ma chambre. Je regardai par la fenêtre dans l'étroite cour morne. Des domestiques riaient grossièrement dans l'office de l'appartement d'en face. Je restai là longtemps immobile, savourant amèrement l'idée que je vivais dans une cour et que je n'en sortirais jamais et qu'une bassesse morale me rendait digne de ce sort. N'avais-je pas rêvé d'être épousée par Antoine qui serait riche ?

Vers midi, Yves rentra l'air défait. Je lui demandai dès l'antichambre où j'étais accourue :

— D'où viens-tu ?

— Du Louvre, dit-il en souriant faiblement, j'ai été voir de belles choses.

— Ce n'est pas vrai.

— Bien sûr que non, les belles choses, ce n'est pas pour moi.

Un instant plus tard on sonna. Cette fois-ci Yves ne frémit pas. Il alla ouvrir lui-même. Avec effroi, je vis entrer une femme qui n'était ni jeune ni belle, qui avait l'air malade et qui était fagotée. Pourtant elle était bien faite. Elle entrait avec un air assez résolu, mais en me voyant elle se troubla.

— Entrez dans le salon, dit Yves d'une voix assez calme.

Maman arrivait à ce moment-là dans l'antichambre où Marie était aussi. Nous nous engouffrâmes dans le salon. Les housses, la cheminée nue.

— Eh bien, Madame, pourquoi êtes-vous revenue ? demanda Maman avec une voix sévère, le souvenir de cette voix me fait croire aujourd'hui qu'elle n'a jamais eu d'amant. Mon mari...

— Je n'ai pas vu M. Le Pesnel, je l'ai attendu deux heures. Il s'est moqué de moi.

Je regardai Maman qui changea de couleur.

Mais Yves sortait une enveloppe de sa poche.

— Voilà, Madame, ce que je vous dois.

Mme Palefroi cherchait à faire bonne contenance, mais elle était au fond fort intimidée. Elle avait une jolie peau, une jolie bouche. Je vis que c'était une personne fort simple, complètement affolée par l'événement qui s'était abattu sur elle. Cependant une sorte de rage rancunière la maintenait debout. Elle palpa l'enveloppe, esquissa le geste de l'ouvrir et dit :

— Mais, cent francs, vous savez bien qu'à mon hôtel...

— Il y a trois cents francs, dit Yves doucement.

— Ah bon.

Maman regardait Yves avec ahurissement.

— Je vous demande pardon, Madame, je... je vais partir. Croyez-bien que...

— Au revoir, Madame, dit Maman avec une sécheresse absurde.

La pauvre femme eut un léger sursaut de révolte, mais elle me regarda encore, puis Yves. Les larmes roulaient dans ses yeux. Je vis une vie de femme toute cassée. Une envie hystérique de courir me jeter sur mon lit me prit.

— Reste, me dit Yves.

Cependant, il raccompagna jusqu'à la porte Mme Palefroi qui s'arrêta et lui jeta un regard désespéré. Je crus qu'elle allait se jeter à son cou et le supplier. J'enfonçai mes ongles dans ma robe. Mais il ne bougea pas et brusquement elle s'élança dehors.

Yves rentra dans le salon, en me regardant tristement. Sa bouche tremblait. Il nous dit d'une voix mal assurée :

— Cette histoire est lamentable. Mais cela m'a fait réfléchir.

Il regarda durement Maman.

— Je commence déjà à ressembler à Papa. Je ne veux pas ressembler à Papa.

Sa voix était étranglée et moi j'étouffais.

— Eh bien voilà, je me suis engagé dans les Chasseurs d'Afrique.

— Yves.

Maman et moi nous nous mîmes à pleurer.

— Yves, dis-je enfin avec horreur.

Il prit Agnès dans ses bras, la pauvre Agnès qui sanglotait. Nous eûmes honte comme nous avions eu honte déjà bien souvent devant cette pauvre femme pour qui tout être humain se transformait en bourreau. Nous pleurions lamentablement. Chacun de nous privé de l'amour des deux autres, car Yves me quittait et je n'avais plus pour lui le pur sentiment d'auparavant.

Il le sentait et s'attristait davantage.

En dépit de mon envie de le prendre à part, je n'osais l'éloigner de Maman.

— Maman, je te demande pardon, cria Yves, je ne te vois jamais, je ne te parle jamais, mais c'est à cause de Papa. Je ne peux pas — Geneviève et moi, nous ne pouvons pas te pardonner de n'avoir pas quitté Papa.

— Mais c'est pour vous, mes enfants.

— Mais non, Maman, tu ne te rends pas compte, c'est pour toi. Nous t'en voulons. Cela a été trop dur pour nous, nous sommes devenus durs. Oui, nous sommes durs. Mais faibles aussi. C'est terrible, je me sens aussi faible que Papa. C'est pourquoi je veux partir pour l'Afrique. Je ne veux pas être comme Papa, j'ai peur. Je ferais des saletés comme lui. Je suis lâche, lâche. J'ai peur. En tout cas, aucun être propre ne s'approchera plus de moi.

Il me parlait par-dessus l'épaule de Maman. Je sentais une effroyable solitude tomber sur moi.

Enfin Maman se lassa de pleurer et nous nous en allâmes dans la chambre d'Yves.

— Emmy ? dis-je.

Il me regarda avec des yeux de plus en plus effrayés.

— J'ai été voir Antoine, ce matin, je lui ai tout raconté, c'est lui qui m'a donné ces 300 francs. Maintenant il me méprise et Emmy me méprisera aussi. Je ne les reverrai jamais.

Il s'arrêta. Il savait vaguement qu'il m'entraînait dans son malheur, mais sa fougue d'égoïsme laissait bien loin derrière lui cette pensée. Il reprit :

— J'avais peur, j'ai toujours eu peur. J'avais peur de lui ressembler. Eh bien, je lui ressemble. Tu ne sais pas ce que j'ai senti, ces jours-ci. Quand j'ai trouvé la lettre de cette femme, à la poste restante, Dieu sait que je n'avais plus aucun goût pour elle, d'ailleurs je n'en avais jamais eu — tu as vu comme elle est mal, c'est une honte — eh bien, j'ai cédé tout de suite, comme je lui avais cédé dans la gare quand elle m'avait regardé.

— Mais pourquoi ? Comment ?

— Je ne sais pas. Je pensais à Emmy et en même temps, je l'oubliais. L'envie de faire la chose la plus bête, la plus médiocre. Je suis un médiocre, tu comprends (pour dire cela, il reprit une sorte de ton hautain) je croyais... Dieu sait ce que j'ai cru. Mais maintenant je sais, de même que mon intelligence a cédé sous le poids des lectures et s'est dispersée, à la première occasion tout mon être que je croyais voué à Emmy a glissé vers la trahison la plus sotte, la plus...

— Tu n'as pas trahi, tu es fou...

— Oh évidemment, j'avais un besoin terrible de faire l'amour avec n'importe qui, et je n'osais pas le faire avec Emmy. Pour rien au monde je ne l'aurais fait avec Emmy.

Une brûlure cruelle me prit par tout le visage.

— Je te demande pardon, dit-il distraitement. D'ailleurs, cela a été lamentable. Cette pauvre femme. Elle a vu tout de suite que je ne l'aimais pas. Il n'y

avait pas une heure que j'étais seul avec elle, elle a eu une crise, j'ai eu peur.

— Une crise de quoi ?

— Je ne sais pas... d'hystérie. Elle était arquée sur le lit, elle ne tenait plus que par la nuque et les talons. Je l'ai fouettée avec une serviette mouillée. Après cela nous avons été à Montmartre. Et alors j'ai vu que l'argent... j'ai compris Papa, Geneviève, tu ne sais pas ce que c'est...

Il s'arrêta et me regarda avec une terreur d'enfant. Il était ravissant, en même temps. Ses boucles blondes étaient en désordre ; ses yeux bleus étaient agrandis par les émotions et une vanité enfantine tiraillait le coin de ses lèvres pour cette espèce de sourire où une sincérité tardive et voluptueuse venait sans cesse retoucher le mensonge. Il continuait :

— Aussitôt que je vois de l'argent, j'étends la main et dans mes doigts, il glisse, glisse. Et je n'ai absolument aucune idée d'où il vient, où il va et des conséquences. C'est pour ça que je veux partir pour l'Afrique immédiatement. Sans ça, je serai en prison dans six mois. Tu ne sais pas que je dois trois cents francs à Marie ?

— A Marie ? Marie t'a prêté de l'argent ?

— Et Léa aussi.

Je secouai la tête pour écarter tout cela.

— Mais Emmy, Yves. Elle t'adore. C'est une fille merveilleuse.

— Maintenant elle me méprise.

— Mais non.

— Je ne veux pas qu'elle m'aime encore, me méprisant ; je ne veux pas qu'elle soit humiliée.

Papa rentrait. Yves, sans bouger, l'appela : « Papa ! » Papa arriva. Il regarda Yves avec une espèce de tendresse timide. Cela acheva notre écrasement.

— Je me suis engagé.

Aussitôt papa qui était ridiculement cocardier et se

consolait souvent de ses faiblesses en criant contre le gouvernement et l'Allemagne, parut ravi.

— Pourquoi pas ? Très bien. Tu seras un bon soldat comme je l'ai été.

Yves fit la grimace.

— Dans quoi ?

— N'importe. Chasseurs d'Afrique.

Papa était tout à fait enthousiasmé.

— Je suis très content. D'ailleurs il vaut mieux que tu partes tout de suite. La guerre peut éclater, il faut que tu sois prêt. Et je te rejoindrai. Nous entrerons ensemble à Strasbourg.

— Tais-toi, dis-je.

— Non, laisse-le parler, éclata Yves. C'est encore mieux comme ça. Maintenant il souhaite ma mort : il ne se rendait pas compte qu'il avait déjà brisé notre vie à tous les deux.

Camille devint blême. Il bafouilla :

— Comment, j'ai brisé votre vie ?

— Oui, tu nous as fâchés avec les Maindron, hurla Yves.

— Je vous ai fâchés... C'est un malentendu absurde.

La voix de Camille montait aussi faible, et rageuse. Un sanglot tordait déjà celle d'Yves.

— Oui, tu croyais que les Maindron pour nos beaux yeux allaient te sauver. Mais j'ai mis ordre à ça. A l'heure actuelle, les Maindron savent vraiment qui nous sommes, que je ne vaux pas mieux que toi. Antoine, ce matin, m'a dit que je ne reverrai jamais ni lui ni sa sœur. Tu iras en prison. Moi, je m'en fous, je crèverai en Afrique.

Depuis des semaines, je glissais lentement dans la fosse commune. J'entrai dans ma chambre, et, sans fermer la porte, je me jetai sur mon lit.

(à suivre) DRIEU LA ROCHELLE

JOURNAL INTIME

(*Extraits*)

1783.

On ne devrait écrire ce qu'on sent qu'après un long repos de l'âme. Il ne faut pas s'exprimer comme on sent, mais comme on se souvient. J'en dirai la raison.

1783.

Il y a pendant la pluie une certaine obscurité qui allonge tous les objets. Elle cause d'ailleurs par la disposition où elle oblige notre corps à se mettre un certain recueillement qui rend alors l'âme infiniment plus sensible. Ce bruit même qu'elle cause et que les latins exprimaient en la nommant *densissimus imber*, en occupant continuellement l'oreille, éveille l'attention et la tient en haleine. Cette espèce de teinte brune que l'humidité donne aux murailles, aux arbres, aux rochers, ajoute encore à l'impression que font ces objets. Et la solitude et le silence qu'elle étale autour du voyageur, en obligeant les animaux et les hommes à se taire et à se tenir à l'abri, achèvent de rendre pour lui les impressions plus distinctes. Enveloppé dans son manteau, la tête recouverte, et cheminant dans des sentiers déserts, il est frappé de tout, et tout est agrandi devant son imagination ou ses yeux. Les ruisseaux sont enflés, les herbes sont plus épaisses, les minéraux sont plus apparents ; le ciel est plus près de la terre, et tous les objets, renfermés dans un horizon plus étroit, ont plus de place et d'importance.

6 octobre 1786.

Toutes les pentes sont plus douces dans les pays qui ont été formés par les eaux... Dans ceux qui ont été formés par le feu, tout, au contraire, est escarpé. On reconnaît dans les premiers l'action d'un élément dont les opérations se font à l'aise et lentement ; dans les seconds, on ne peut méconnaître les opérations d'une puissance infiniment active et brusque...

9 octobre 1786.

...Car nous ne savons pas d'où nous venons. Seulement il est certain que tous nos ancêtres ont passé le Rhin.

Nous descendons également des vainqueurs et des vaincus... le mot gentil veut dire étranger.

1er juillet 1787.

Le silence des champs. Comme tout se tait insensiblement à la descente de la nuit. Comme tout paraît alors se recueillir : les hommes et les animaux, par un effet du silence universel ; les végétaux et tout ce qui est mobile, parce que le vent tombe aux approches du soir, et que l'air n'a plus alors qu'un souffle très léger pour l'ordinaire. C'est cette immobilité de toutes choses, et parce que les restes de la lumière sont plus réfléchis à ces tranquilles heures par la terre et les rochers que par les arbres et les plantes, que les collines et les champs paraissent pour ainsi dire lever la terre et s'étonner.

26 janvier 1791.

L'oubli ! Comment ce mot est-il si doux !

16 décembre.

Car l'amour-propre satisfait est toujours tendre.

24 octobre. Montignac.

Les heures font les quatre saisons du jour.

15 mars 1793.

La musique des chants de deuil semble laisser mourir les sons.

12 novembre 1793.

L'histoire est bonne à oublier ; c'est pour cela qu'elle est bonne à savoir.

27 novembre 1794.

Ambition. Fait qu'on sert bien. Ceux-là seuls sont bons serviteurs qui aiment à gouverner leur maître, à influer sur son bonheur, sur ses plaisirs, sur son bien-être, en lui restant toujours soumis.

26 décembre 1794.

Une conversation ingénieuse avec un homme, c'est une mission. Avec une femme, c'est une harmonie, un concert. Il y a le rapport de l'octave à la basse. Vous sortez satisfait de l'une, vous sortez de l'autre enchanté.

8 janvier 1795.

Ceux qui n'ont pas été dévots n'ont jamais eu l'âme assez tendre.

5 janvier 1796.

Les vertus religieuses ne font qu'augmenter avec l'âge. Elles s'enrichissent de la ruine des passions et de la perte des plaisirs. Au contraire les vertus purement humaines en diminuent et s'en appauvrissent.

21 mars 1796.

Il y a des gens qui n'ont de la morale qu'en pièce. C'est une étoffe dont ils ne se font jamais d'habits.

25 mars 1796.

Éducation commune. N'avoir reçu que l'éducation commune à tous les autres hommes est un grand avan-

tage pour ceux qui leur sont supérieurs, parce qu'ils leur sont plus semblables.

15 mai 1796.

Ayez des opinions très décidées, étayées de trois ou quatre faits peu connus mais incontestables. Ensuite parlez hardiment et les oreilles bouchées. Vous pourrez bien avoir tort, mais on croira que vous avez raison.

21 novembre 1796.

Dieu est le lieu où je ne me souviens pas du reste.

10 mars 1797.

Répartition vicieuse des affections humaines.

Quand on accoutume son cœur à aimer les espèces qui n'existent que pour l'esprit, on n'a plus d'attache qu'aux abstractions et on leur sacrifie aisément les réalités. Ou bien, quand on aime tous les hommes en masse, on n'a plus d'affection à leur distribuer en détail. On a dépensé toute sa bienveillance pour l'universalité. Les individus se présentent trop. De plus ces affections philosophiques qu'on ne ressent point sans effort ruinent et dessèchent par cela même notre capacité d'aimer.

29 juillet 1797.

La faiblesse des mourants calomnie la vie.

Août 1797.

Avec des chandelles on peut se passer du soleil, mais on n'est pas aussi délicieusement éclairé. Avec la morale on peut se passer de religion, mais on n'est pas aussi heureux dans la vertu. D'ailleurs, de même que sans le soleil, il n'y auroit sur la terre aucun feu, aucune lumière, ainsi sans les religions nous n'aurions pas eu de morale.

1er octobre 1798.

Il est impossible d'aimer deux fois la même personne.

4 novembre.

En toutes choses les sots restent en deçà et les fols vont au delà de la vérité.

25 novembre 1798.

J.-J. Rousseau. On apprend dans ses livres à être mécontent de tout hors de soi-même.

10 décembre 1798.

L'accent et l'humeur. Il y a par l'accent inégalité dans le parler. Il y a angle dans la rondeur. Les courtisans habitués à se contraindre n'avoient point d'accent. Des âmes toujours égales, toujours calmes, toujours élevées, expriment aussi sans accent leurs sentiments et leurs pensées. Plus un peuple est humoriste, plus il est vif et brusque, plus il a de ce qu'on appelle accent. Son accent annonce ce en quoi il est peu contenu. Jamais homme éminent n'a gardé pur, c'est-à-dire entier, l'accent de ses compatriotes.

28 février 1799.

Comment il se fait que ce n'est qu'en cherchant les mots qu'on trouve les pensées.

18 juillet 1799.

Je ne veux ni d'un esprit sans lumière, ni d'un esprit sans bandeau. Il faut savoir bravement s'aveugler pour le bonheur de la vie.

26 septembre 1799.

Quand l'image masque l'objet, lorsque l'on fait de l'ombre un corps, quand le mot débauche l'esprit en le charmant, quand l'expression plaît tellement qu'on ne tend plus à passer outre pour pénétrer jusques au sens,

quand la figure absorbe en soi notre attention toute entière, on est arrêté en chemin. La route est prise pour le gîte. Un mauvais guide nous conduit.

20 janvier 1800.

Érudition. Redouble souvent nos obscurités parce que, à l'obscurité qui vient de la science, elle joint les obscurités qui viennent des savants.

23 mai 1800.

Gouvernements. C'est le hazard qui en fournit les matériaux. C'est ce qui fait que plus un gouvernement est bon, moins il est de choix et plus il est de nécessité.

25 août 1800.

Jamais les mots ne manquent aux idées. C'est les idées qui manquent aux mots. Dès que l'idée en est venue à son dernier degré de perfection, le mot éclôt ; ou, si l'on veut, elle éclôt du mot qui se présente et la revêt.

28 août 1800.

Si un aveugle me demandait : « Qu'est-ce que la lumière ? » je répondrais : « C'est ce qui nous fait voir. — Qu'est-ce que voir ? — C'est avoir une idée de ce qui est devant nos yeux, sans avoir besoin d'y penser. »

3 septembre 1800.

A les entendre, on croirait que rien n'est si aisé que de dire ce qu'on pense, et il n'est pas même aisé de le savoir au juste.

21 août 1801.

Je voudrois savoir sur quel fondement on imagine que le microscope et autres verres qui nous font voir autrement que les yeux, nous montrent réellement les objets tels qu'ils sont en effet. Les apparences produites

par ces verres ne peuvent-elles pas être aussi trompeuses que celles produites par les liqueurs qui servent à la vue dans l'œil ? Parce qu'ils grossissent, mentent-ils moins ? Exagérer, est-ce vérité ?

6 mars 1802.

Journaux. « D'un divertissement on fait une fatigue. » Se lisent vite ; ne doivent contenir que des pensées qui ne puissent pas arrêter l'esprit du lecteur. Un journaliste, pour être bon, ne doit pas être trop supérieur au public, mais un *primus inter pares*. Et de là, les jeunes gens qui ont de l'esprit et du talent sont propres à bien écrire un journal. Car toutes les pensées (même communes) étant pour eux des nouveautés, des découvertes, ils leur donnent de bonne foi du relief par l'expression ; et par le bienfait de leur âge ils écrivent bien ce qui ne mérite que peu d'être bien écrit.

21 mai 1802.

J'ai l'esprit et le caractère frileux ; la température de l'indulgence la plus douce m'est nécessaire.

26 novembre 1802.

Faire rire l'esprit. L'esprit en effet rit quelquefois avant le visage.

4 avril 1803.

... et je voudrois penser sous verre.

5 mai 1803.

Rêver le beau. J'aurai rêvé le beau, comme ils disent qu'ils rêvent le bonheur ; mais le mien fut un rêve meilleur, car la mort même et son aspect n'en troublent point la continuité et au contraire ils lui donnent plus d'étendue. Ce songe qui se mêle à toutes les veilles, et à tous les sang-froids, et qui se fortifie de toutes les réflexions, aucune absence, aucune perte ne peuvent en causer l'interruption d'une manière irréparable.

2 septembre 1803.

Les hommes ne sont jamais justes, si ce n'est quelquefois, et seulement envers ceux qu'ils aiment.

18 septembre 1803.

Il ne faut jamais pousser hors de soi toute sa pensée (excepté celles dont il est bon de se délivrer). Il faut toujours retenir en soi une portion de ce que l'esprit a produit afin qu'il s'en nourrisse. Laissez un peu de son miel à cette abeille. Exhalez la colère toute entière, mais non pas l'amitié ; l'injure et non pas la louange. En un mot, vomis la bile et garde ton sang.

9 octobre 1803.

En effet, les idées claires servent à parler ; mais c'est presque toujours pour quelque idée confuse que nous agissons. C'est elles qui mènent la vie.

14 janvier 1804.

Les Hébreux avoient seuls un dieu invisible. Il y avoit chez eux l'escabeau des pieds du Seigneur ; mais ils pensoient que ces pieds ne se voyaient pas.

15 juillet 1805.

Ce n'est guère que par le visage qu'on est soi. Et le corps nu d'une femme montre son sexe plus que sa personne. On ne pense plus au visage de la femme dont on voit le corps nu. Les vêtements font donc valoir le visage. La personne est proprement dans le visage ; l'espèce seule est dans le reste.

24 novembre 1805.

Personne ne peut aussi bien faire un journal qu'un homme d'esprit qui n'est pas capable de faire mieux.

5 janvier 1806.

Le mot d'une femme, sur Louis XVI : « Il n'avait que

des vertus. » Et en effet il n'avait que des vertus. Il n'avait point de belles qualités.

26 juin 1806.

La haine du mal même peut rendre les hommes méchants, si elle est trop forte, trop dominante, trop seule (pour ainsi parler) parmi nos autres sentiments. Et c'est ainsi que l'inspiraient nos livres en n'offrant à notre attention que les malheurs attachés à quelques abus. De là vint cette monstruosité d'événements dont nous avons été témoins. Des leçons violentes d'humanité en furent suivies de cruautés épouvantables. La pitié fut tournée en rage. On massacra Louis XVI, sa sœur et tout ce que la France avoit de plus vertueux par un féroce amour pour les nègres de l'Amérique et par une féroce horreur pour la Saint-Barthélemy. Les tableaux trop énergiques et trop répétés de l'humanité souffrante rendirent les cœurs inhumains. Le pathétique outré est pour les hommes une source funeste d'endurcissements.

« Ces tableaux de l'humanité souffrante qui avaient tant de succès (dit G.) dans le temps même où l'on était à la veille des plus grandes inhumanités qui aient jamais souillé l'histoire des hommes. »

8 juillet 1806.

C'est un ambitieux, ce qui n'est pas un mal ; mais il en a le caractère, ce qui n'est pas un bien.

5 février 1807.

Le bruit fend l'air et le son s'y soutient. Le bruit distrait, le son recueille. Le son enchante l'air, le bruit le trouble. Le son nous calme et le bruit nous agite. C'est que le bruit dérange notre situation, mais le son nous en donne une autre. Nous sommes tous des instruments que le son met d'accord, mais que le bruit désorganise. Le bruit est un son écrasé ; il est informe.

6 décembre 1811.

Ce siècle est travaillé de la plus terrible des maladies de l'esprit, le dégoût des religions.

31 décembre 1812.

De l'amitié qu'on a pour un vieillard. On l'aime comme une chose passagère. C'est un fruit mûr qu'on s'attend à voir tomber. Il en est ainsi à peu près du valétudinaire. On lui appliqueroit volontiers le mot d'Epictète : J'ai vu casser ce qui étoit fragile.

4 mai 1813.

Tous les hommes d'esprit valent mieux que leurs livres. Les hommes de génie valent moins. (Peut-être les savants aussi.) Et c'est ainsi que le rossignol vaut moins que son chant, le ver à soie moins que son industrie : l'instinct enfin plus que la bête.

22 août 1813.

Il y a un résidu de sagesse (comme il y a un résidu de folie) ; et dans la sagesse humaine ce résidu épuré par la vieillesse est peut-être ce que nous avons de meilleur.

22 septembre 1813.

Je s[ui]s b[roui]llé avec la trésorerie, parce que je regarde l'argent comme le fumier (comme un engrais) et qu'ils le regardent comme la récolte.

10-21 octobre (la nuit) 1813.

Pouvoir exécutif, etc. Ce sont là des chiffres. On a porté dans la politique (et dans la morale elle même) les procédés et presque le langage de l'algèbre. On se sert de mots abstraits au lieu de lettres. On combine ces mots obscurs ; on croit s'entendre et s'éclairer parce qu'on a remué des ombres. Et en effet toutes ces notions obscures qu'ont introduit[es] ces mots nouveaux

ne sont pour l'esprit que des ombres, sans corps, sans réalité, sans beauté.

19-25 juillet 1813.

(Mardi 19 juillet.) Chaque corps a son avant-corps, chaque sens a son avant-sens ; le tact est celui du toucher, la pudeur est celui de l'âme.

6 novembre 1814.

Sans ignorance, point d'amabilité. Quelque ignorance doit entrer nécessairement dans le système d'une excellente éducation.

28 novembre 1814.

Point lumineux. Le chercher en tout. N'est jamais qu'en un point, qu'en un mot dans une phrase, qu'en une idée dans un discours.

Décembre 1814.

Espèce d'imbécillité, favorable à un certain état de joie, qui est machinal.

16 décembre 1814.

Celle qui, lasse de parfums, disoit : « Je voudrois sentir du fumier ». Et ce dégoût de mets friands qui nous rend affamés de pain. De même, la satiété des couleurs peut nous affamer de grisaille. Il y a dans beaucoup de styles un prisme qui lasse les yeux. On est charmé par exemple, quand on a lu longtemps Bernardin de Saint-Pierre de voir la verdure et les arbres moins colorés dans la campagne qu'ils ne le sont dans ses écrits. Ses *Harmonies* nous font aimer les dissonances qu'il bannissoit du monde et qu'on y trouve à chaque pas. La nature a bien sa musique, mais elle est rare heureusement. Si la réalité offroit les mélodies que ces messieurs trouvent partout, on vivrait dans une langueur extatique, on mourrait d'assoupissement.

28 décembre 1814.

L'extrême subtilité peut se trouver dans les idées, mais ne doit pas se trouver dans le raisonnement. Les idées font l'office de la lumière et participent à sa nature. Mais le raisonnement est un bâton et présente une espèce de tâtonnement où il doit se trouver quelque chose de très palpable.

Janvier 1815.

Fénelon avait plus d'amis et, pour ainsi parler, plus d'adorateurs, précisément parce qu'il avait plus d'artifice. Il n'y a point d'ensorcellement sans art et sans habileté. Une femme qui a un amant peut n'être qu'aimable ; si elle en a mille, elle a du manège.

13 janvier 1815.

Je suis, le l'avoûrai, comme une harpe éolienne, qui rend quelques beaux sons, mais qui n'exécute aucun air.

20 mai 1815.

La raison ne raisonne pas. Elle va d'un seul bond au fait, ou à la conséquence.

20 novembre 1815.

Ne pas montrer une chaleur qui ne sera pas partagée. Rien n'est plus froid que ce qui n'est pas communiqué.

19 février 1816.

Le remords sanctifie le vice.

2 avril 1816.

Ce n'est pas le cerveau qui pense, mais la pensée met le cerveau en exercice, en mouvement, en érection pour ainsi dire. Comme ce n'est pas le cœur qui aime, le foie qui hait.

La pensée se fait sentir au cerveau, l'amour au cœur, la haine au foie.

21 avril 1816.

« Figurez-vous l'estomac (disait un médecin de Montpellier) comme un petit animal capricieux. » Nous sommes en effet composés de petits animaux intérieurs attachés à notre charpente comme l'huître ou l'éponge sont attachés à leurs rochers. L'estomac digère les aliments dont nous sommes nourris, le cerveau la matière de nos pensées.

8 mars 1817.

Presque tous les hommes aiment mieux le danger que la peur. Quelques-uns même aiment mieux la mort que le danger, et mieux leur perte que la douleur. C'est que la peur, le danger et la douleur troublent la raison. Le cheval se jette dans le précipice pour échapper à l'éperon.

17 juillet 1817.

Têtes qui n'ont point de fenêtres. Rien n'y vient du côté du ciel. Le jour n'y vient jamais d'en haut.

7 novembre 1818.

Ils prennent les progrès de je ne sais quelle industrie pour un progrès des lumières.

Sans date.

Il s'établit toujours de grandes liaisons entre les peuples qui se font des guerres longues. La guerre est une espèce de commerce qui lie en quelque manière ceux même qu'elle désunit.

L'esprit consiste à avoir beaucoup de pensées inutiles et le bon sens à être bien pourvu d'idées et de notions essentielles et nécessaires.

Dans ce renversement des âges la vie est pour vous un songe informe, un amas bizarre de folies et d'incohérences. Aussi quel tableau présentez-vous à l'œil de

l'observateur ? Chez vous l'enfance est sans gaieté, l'âge mûr sans gravité.

Quiconque vit dans des temps incertains a beau être ferme, invariable dans ses principes, il ne peut pas l'être dans toutes leurs applications ; ferme dans ses plans, dans sa marche, il ne pourra garder toujours ni les mêmes résolutions ni les mêmes chemins. Il faut qu'il abandonne aux vents (cela veut dire aux circonstances) quelques parties de lui-même, qu'il laisse flotter ses cheveux et tienne la tête hors d'atteinte. Je le compare à ces gros arbres, à ces noyers dont les rameaux viennent et vont pendant l'orage, se ployant et se laissant fléchir en haut, en bas, à droite, à gauche, agités dans toutes leurs feuilles quoique leur tronc reste immobile. Il y a dans cette comparaison une image de moi qui me plaît parce qu'elle excuse en me les expliquant des variations que je n'aime ni en moi ni dans les autres.

JOUBERT

CHRONIQUE MUSICALE

A la mémoire d'un ange.

Il y a beaucoup de musique moderne, il y a peu d'*œuvres* de la musique moderne, — comme si la musique moderne par fausse modestie et sentiment d'infériorité préférait se présenter à la façon d'une expérience. Lorsque nous rencontrons une œuvre de la musique moderne conçue comme les anciennes, c'est-à-dire en tant que somme, où coexistent la progression technique, l'architecture affective, et enfin la présence avec le secret d'un *être*, d'une personne spirituelle irréductible qui a « quelque chose à nous dire » — car la Musique, c'est le Chant, et le Chant, c'est « quelque chose de sacré à dire », — nous sommes saisis d'étonnement et plus encore emplis de gratitude. Voici le *Concerto pour violon et orchestre*, le dernier chant d'Alban Berg : une œuvre au plus haut degré.

Exécutée pour la première fois à Barcelone au Festival de la S. I. M. C., le 19 avril, où nous l'avons entendue sous la direction d'Hermann Scherchen, reprise ensuite à Londres et à Vienne, et aujourd'hui à Paris par Charles Münch conduisant l'orchestre de la Société Philharmonique, l'œuvre devient visible ainsi que certains météores, se découvrant peu à peu.

***

Je ne suis pas critique et ne tiens pas à l'être. Mon but est de manifester une chose émouvante et belle, à la lumière de l'admiration : je ne suis qu'un auditeur de concert capable de dépasser le concert.

Il est au premier abord difficile de se saisir d'un tel ouvrage

qui se présente comme invention dans le style atonal complet, comme réalisation d'une forme rigoureuse, comme développement affectif d'une pensée. Pour faire diversion, considérons donc « l'extérieur » — la genèse — qui nous conduira plus sûrement vers l'intérieur.

Alban Berg dans sa cinquantième année avait accepté d'écrire un *Concerto* pour le violoniste Louis Krasner. Jusque-là l'œuvre de Berg, aussi importante que rare, était constituée principalement par un *Concerto pour violon, piano et instruments à vent*, la *Suite Lyrique* pour quatuor, la suite des chants sur *Le Vin* de Baudelaire, l'opéra *Wozzeck*, l'opéra (inachevé) *Loulou*. Au moment où il commençait l'œuvre nouvelle, un événement tragique survint provoquant une commotion considérable : la mort subite d'une jeune femme, la rupture d'une destinée qui par ses ressorts les plus intimes était certes liée à l'être intime de l'artiste, car dans la douleur de cette commotion Berg entreprenait aussitôt, et avec une hâte qui ne lui était pas familière, l'expression, par le concerto même, de la « tragédie d'un jeune être admirable » ; en ce raptus d'inspiration, lui qui travaillait à l'ordinaire avec une lenteur extrême, il eut terminé la partition après quelques semaines (en août 1935, au bord du Wörthersee où Brahms, dit-on, termina cinquante ans plus tôt son unique Concerto pour violon). Berg écrit un Concerto qui par son énorme développement tragique est devenu un *Requiem* — et le dédie *A la mémoire d'un ange*. Quatre mois plus tard (24 décembre), Berg lui-même était mort, de manière insidieuse et à la suite d'une affection banale. On peut dire à première vue que lorsqu'il écrivait le Requiem de l'être cher « il ne se doutait pas » qu'il écrivait son propre Requiem ; on peut dire beaucoup plus véridiquement qu'il le savait, et que tous les actes du drame sont concomitants ; Alban Berg, soulevé par la hâte profonde, que conditionne toujours le travail direct de la mort, écrivait dans des pages extraordinaires et magnifiques au suprême degré de son art : sous la mort de la jeune femme, la mort d'Alban Berg.

***

Et ce Requiem, expression de la catastrophe *par l'intérieur*,

ouvrage à ce point de vue unique, est encore unique en ce que, sans nulle préoccupation d'ordre psychologique ou biographique, sans la présence d'aucune idée et d'aucune matière à programme, il est à la fois, par l'intérieur (la tragédie d'un jeune être admirable) et par l'art, il est musique pure aussi bien que poème symphonique d'un genre nouveau. On pourrait négliger l'événement qui l'a fait naître : la prévision inconsciente véridique de la mort s'y manifeste dans un mystère suffisant, surgie à la conscience comme un ordre. On peut aussi, négligeant plus encore, écouter dans le concerto d'Alban Berg le déroulement continu et infiniment complexe, horizontal et vertical, d'une polyphonie nouvelle aussi impassible et éloignée de tout objet et par conséquent aussi rapprochée des « principes » de l'être que dans Bach ou dans Mozart. Mais plutôt — comme c'est le cas pour Schumann par exemple — le « point humain » demeure le secret d'un tel ouvrage, et c'est sur ce point-là qu'il prend sa valeur considérable à nos yeux ; car étendrait-on son espace de signification jusqu'à faire qu'il embrasse des mouvements d'étoiles, il resterait que le principal efficace a été, est « la tragédie du jeune être admirable ».

Œuvre à la fois rigoureuse et *incertaine*, elle a pour nous valeur de chef-d'œuvre dans la mesure où elle *accepte* d'incarner sous une forme de beauté qui est la nôtre le passage de la catastrophe, de la destruction, telle que nous la connaissons aujourd'hui, en nos personnes et dans l'air de la société.

***

Le Concerto a deux parties, se divisant en plusieurs autres enchaînées. Il commence (Andante-Introduction) sur un mouvement ondulant des plus étranges, suite de quintes dont les quatre notes des cordes vides du violon forment la base, qui en se réengendrant de multiple façon dans toutes les régions de l'orchestre, et doué d'une densité impressionnante exprime à merveille la grâce prédestinée, nerveuse, sur laquelle pleuvent les dons, avec le cheminement mystérieux des graines du ciel. De longues mélodies dont la caractéristique serait d'occuper en montant et descendant un grand

registre sonore (poussant de nombreuses « pointes » vers les notes aiguës) se détachent puis reviennent au thème ondulant du prélude. Un Allegretto-Scherzo semble véritablement « comme une image surgie de l'inconscient » — ainsi dit le programme de Barcelone — où devient précise au milieu d'un flot d'éléments (même, déformée et intégrée au mouvement, une trace de valse viennoise) la gracieuse figure en vie — que l'inquiétude ne quitte point ; jusqu'aux deux Trios qui marient un thème séduisant et dormeur à un autre robuste et populaire, portent le mouvement au maximum, font éclater les cuivres. Il y a interruption.

La seconde partie nous jette dans le drame. Le violon entreprend une cadence libre, intensément agitée, dans laquelle tant de choses nous paraissent étranges que nous pouvons à peine les relier. Ainsi autour du thème à l'archet, ces pizzicati de cordes vides, tombant pour ainsi dire de travers, qui reproduisent à l'état d'éléments rompus les morceaux du prélude ondulant : grignotement par des insectes, ou gouttes d'eau du désespoir. L'agitation pathétique, bientôt démoniaque, se développe et se tord en tous sens ; puis elle cède. Un « intermezzo » plein de repos et de chaleur reluit encore, dernière confiance, dernière reprise de l'Eros, intense comme il arrive toujours pendant les rémissions extrêmes. Un ouragan, une trombe à l'extraordinaire *pression* se produit dans l'orchestre. Ce sont des terres, ou des eaux, qui de haut s'écroulent d'un seul coup : un travail, une opération, qui mine, écrase, tranche, ou râpe. (Vision de « certaines choses », que l'on ne dit jamais.)

Subitement — le violon fait entendre le Choral de Jean-Sébastien Bach (la mélodie de Ahle adoptée par Bach dans la Cantate *O, Ewigkeit, du Donnerwort* — *Éternité, mot redoutable*...)

Es ist genug !
Herr, wenn es dir gefällt...

(*C'est assez, Seigneur — quand il te plaira*...) et il semble que de l'angoisse élémentaire on ait fait un bond dans la lumière spirituelle.

Comme par des registres d'orgue, phrase par phrase, est exposée la Musique ineffable (les violons répondant par de

brefs cris de détresse) avec l'harmonie même de Bach. Enfin du fond de l'orchestre émerge, *misterioso*, la variation atonale sur le choral de l'acceptation, création seconde, variation prodigieuse qui fait apparaître le texte ancien à travers toute l'épaisseur de notre propre affect et selon notre propre grandeur, méconnaissable et pourtant immuable (rejoignant l'autre « en Dieu ») et grandissant dans un « rapport » de sonorité jamais entendu. Le violon solo inscrit tout autour l'arabesque du déchirement, de la folie, de l'espérance. Et des blancs degrés, de l'extase par laquelle l'œuvre finit, il n'y a pas à parler.

***

Le *Concerto* d'Alban Berg, comme l'opéra *Wozzeck*, est tout entier soumis à la règle dite « technique des douze tons » — élaborée par Arnold Schoenberg, portée ici à un degré de réussite que l'œuvre de Schoenberg a plus rarement atteint. Toute base tonale étant abolie, l'écriture est la combinaison indéfinie, sans souci de consonance ou dissonance, d'un nombre déterminé de sons choisis à l'avance, qui doivent composer, et eux seuls, tous les thèmes et accords, en écriture horizontale aussi bien qu'en verticale. Il n'existe sans doute pas de contrainte plus dure. On songe au resserrement verbal de Mallarmé par où doit passer la sensibilité la plus libre. On songe aussi au prodige numérique de l'*Art de la Fugue*. Là où paraît la qualité de Berg, dans l'immense *Wozzeck* comme dans le *Concerto*, c'est qu'il ait su donner à la sonorité complètement atonale, par nature sans stabilité, d'une part une structure satisfaisante, et d'autre part un *naturel*, une grâce mélodique chantante qui sont extrêmes, sans jamais de ces retours au ton si agréables et si propres à reprendre l'auditeur par son faible, que permettent les techniques moins rigides. La sagesse et la profondeur intime de la musique allemande sont encore ici avec une nouvelle vie et de nouvelles armes. A un autre point de vue, l'opération de la recherche des « sons » premiers, matrice de l'œuvre, confère sans doute à la musique un pouvoir agrandi de toucher les forces occultes.

Une création de musique moderne dans laquelle le spirituel est égal à l'invention sonore, sans que rien déborde (ce qui est la formule des grands maîtres), surprend peut-être notre époque « moderne » de dynamisme par des moyens épais, ou de sensualité sucrée issue de Debussy. (Quant à son dynamisme, je remarquerai que l'exécution d'Hermann Scherchen, à Barcelone, donnait de la première partie du *Concerto* une image plus tendue, plus dense, et par conséquent de l'ensemble une représentation plus bouleversante ; tandis que l'interprétation, d'ailleurs fort belle, de Charles Münch, présentait plutôt une longue méditation de caractère élégiaque.) Quelles que soient les résistances, l'ouvrage d'Alban Berg durera comme vrai ouvrage de ce temps. Aucune plus hardie expression de la mort, de « notre mort », comme l'eût écrit Rilke. Aucune plus haute et plus simple expression de l'Angoisse dans le personnage profond et légendaire. Langue jamais entendue et toujours attendue. Combien l'homme est fait pour mourir, et trouver son salut dans *sa* mort, voilà ce qu'Alban Berg dit en mourant à cinquante ans. A Barcelone, le violoniste Louis Krasner pleurait, avant les premières notes du Choral.

PIERRE JEAN JOUVE

CHRONIQUE DES ROMANS

GENEVIÈVE [1], par *André Gide*.
LES BEAUX QUARTIERS [2], par *Louis Aragon*.
ZOBAIN [3], par *Raymond Guérin*.

Geneviève, la nouvelle héroïne de M. André Gide, proteste qu'en exposant son histoire, elle veut moins plaire qu'avertir. Le lecteur n'attendra donc pas une intrigue savamment conduite ; il prendra garde à tirer de chaque événement une leçon. Aussi bien cette leçon, Geneviève ne se fait-elle pas faute de la dégager elle-même. C'est dire avec quelle netteté ce court récit se rattache à la veine des *moralités*, où Gide a puisé la plupart de ses livres.

Il faut lire *Geneviève* en songeant aux deux récits précédents d'André Gide. L'héroïne y figurait déjà, encore qu'elle restât au second plan. C'est elle qui, dans *l'Ecole des Femmes*, publiait le journal de sa mère ; c'est un peu contre elle, du moins contre cette publication, que le père exposait sa propre défense dans *Robert* (ou l'*Ecole des Maris*). Voici le troisième volet du triptyque : on pourrait l'appeler *l'Ecole des Filles*. Il ne s'agit pas ici d'un « cours » suivi ; mais de deux ou trois épisodes et de bon nombre de réflexions. Si son architecture particulière satisfait mal, mettons-le à sa place dans cette chronique d'une famille.

Non que l'ensemble apparaisse comme une des œuvres majeures de Gide. Il y manque le frémissement et les beautés de l'*Immoraliste* ou de *la Porte étroite*. Et Gide peut bien y défendre des idées qui lui sont chères (indépendance, libre développement de l'être), attaquer l'hypocrisie et la déformation du cœur ; — il ne s'y donne pas tout à fait, reste un peu

1. Gallimard. 2. Denoël. 3. Gallimard.

extérieur, prend moins au sérieux ses personnages que son sujet. Ce sont des contes moraux, souvent badins, parfois d'un comique appuyé, soudain graves, des « Avertissements d'un oncle à sa nièce ». Ce ton varié, mais toujours sans emphase, la simplicité, la banalité voulue de l'anecdote et des moyens, le dédain de ces grâces musicales où Gide était passé maître, tout concourt à faire de ces trois récits une œuvre charmante et familière, à mi-chemin de ses romans et de son journal, une œuvre à lire aux veillées, quand les veillées reprendront (et l'on sait que Gide ne dédaigne pas de donner à ses livres un air un peu vieillot, pour préserver leur jeunesse, pas plus qu'il ne craint de reprendre un thème battu et de paraître, comme dans *Geneviève*, moins audacieux que M. Marcel Prévost).

Des trois récits, *Geneviève* fut sans doute pour Gide le plus important. Il l'a, plus que les autres, chargé de remarques et de questions. Peut-être l'en a-t-il trop chargé ; certaine disproportion apparaît entre les faits et la leçon ; il semble qu'ils n'aient pas mûri ensemble, que les faits soient sollicités, imposés par la leçon ; il arrive même que le zèle de Geneviève soit si vif, qu'elle ne donne à sa leçon l'appui d'aucun fait. Tout laisse croire enfin que Gide rêvait d'une œuvre plus ample, dont il ne donne ici qu'un épisode parfait et le résumé du reste.

Or il se trouve que cet épisode, le premier, nous touche à peine par sa portée morale, mais avant tout par cet art dont Geneviève entendait faire fi. C'est l'art le plus délicat ; nulle afféterie ; une justesse de ton, une finesse de dessin, un bonheur dans le choix des scènes et des propos, une calme assurance dans leur évocation, qui valent les audaces les plus tapageuses. Gide déclarait naguère que l' « hésitation sentimentale » ne le touchait plus. Ce n'est pas à une autre matière que les cent premières pages de *Geneviève* doivent leur prix. Trois jeunes filles, leur amitié, leur éveil ; derrière ce groupe, celui des mères-confidentes ; à l'arrière-plan, les silhouettes plaisantes des pères. Ce petit monde, évoqué en cent pages, offre la même grâce et la même savante naïveté qu'une comédie de Marivaux. Non pas la même familiarité peut-être ; ce sont ses propres jeux sentimentaux que Mari-

vaux expose ; Gide, ses remarques, une anecdote qui lui fut contée, de jeunes êtres qui l'attendrissent et dont il attend une aventure exemplaire. Mais en attendant la leçon, que de traits exquis ! Celui-ci par exemple : Geneviève rejoint deux jeunes filles dont elle rêve d'être l'amie ; elle les écoute parler l'une librement, l'autre avec prudence ; et Sara, la première :

— Avec ça que tu ne penses pas comme moi ! C'est seulement à cause de Geneviève que tu protestes.

Alors, sans trop comprendre ni savoir à quoi ce que j'allais dire m'engageait, et par immense désir de ne pas être tenue à l'écart, de témoigner ma sympathie, je m'écriai :

— Mais moi aussi, je pense comme Sara. Il ne faut pas avoir peur de moi ; je sais mal m'exprimer parce que jusqu'à présent je n'ai pu causer avec personne ; mais, si vous me connaissiez, vous comprendriez que je peux être votre amie.

J'avais sorti cela tout d'un trait, dans un immense effort. Tout étonnée et confuse de ce que je venais d'oser dire, le cœur battant, je saisis à la fois une main de Gisèle et l'épaule de Sara contre laquelle je pressai mon front comme pour cacher ma honte. Je sentis l'autre main de Gisèle caresser doucement mes cheveux. Quand je relevai le front, j'étais en larmes, mais parvins pourtant à sourire.

Ce n'est rien et c'est beaucoup, sous l'apparente négligence. Des traits semblables abondent dans la première partie du livre. Ils deviennent plus rares dans la seconde, et moins spontanés, moins frais, comme écrasés par le débat qu'élève hâtivement l'auteur. Ils font regretter le livre que Gide eût pu écrire. Je sais bien qu'André Gide s'est toujours plu à donner d'autres œuvres que celles que l'on attendait de lui. Mais je ne suis pas sûr, je l'ai dit, que la forme actuelle de son livre corresponde précisément à ses premières ambitions. Y a-t-il eu lassitude, changement d'humeur, méfiance à l'égard de l'art romanesque, ou simplement de l'art ? Comme si l'art, chez un tel écrivain, n'était pas exigé par l'indépendance même de la pensée.

***

Malgré cinq cents pages d'un texte serré, le nouveau livre de M. Louis Aragon ne se propose pas comme une œuvre

complète et indépendante, mais comme le deuxième épisode d'un vaste cycle : *le Monde réel*, dont *Les Cloches de Bâle* formaient le premier. De ce deuxième épisode aux suivants, il se peut que les personnages et l'intrigue changent, comme ils ont changé des *Cloches de Bâle* aux *Beaux Quartiers*. Mais ils auront la même inspiration et le même but. Ils seront, dit l'auteur, « un long témoignage que j'apporte, des origines de ma vie à cette heure de la lutte où je ne me sens pas distinct des millions de Français qui réclament le Pain, la Paix, la Liberté ». C'est par opposition à ses premiers livres, « œuvres de nuages », qu'il donne aux nouveaux le titre général de *Monde réel*, marquant ainsi, sinon leur caractère, du moins leur ambition.

Leur ambition. Je n'ai nullement le goût de la traiter légèrement. M. Louis Aragon a été l'un des écrivains les plus brillants parmi ceux qui sont apparus immédiatement après la guerre. Il irritait et séduisait à la fois par ses caprices, son insolence et ses dons. Une œuvre piaffante et tendue, une ironie tantôt froide, soudain déchaînée jusqu'à l'insulte, des images-éclairs, une langue naturellement oratoire, mais souvent déchiquetée à plaisir, un mélange de cynisme et de sentimentalité, au fond de tout cela un sens aigu de l'érotisme : c'en était de reste pour assurer le succès de M. Aragon. Or ce succès, il refuse brusquement de l'exploiter ; il se tourne vers une autre vie, assigne, à la faveur de cette vie nouvelle, d'autres fins, d'autres bases à son art. Il y a là, en dehors de tous résultats, un appel d'air, un espoir, un cri même qui m'émeuvent.

J'entends bien que M. Aragon suit ainsi l'une de ses tendances essentielles, qui est de heurter et de chercher en tout le paroxysme. Reste qu'il n'est pas si facile à un homme, dont les plus sûrs prestiges étaient ceux de l'indépendance, de servir, de se tenir dans le rang, d'obéir. Et il va de soi que l'orgueil peut trouver son plaisir dans l'humilité ; mais ce n'est pas un plaisir commun. On pense bien aussi que M. Aragon ne s'est pas tellement transformé que son goût de la domination n'éclate dans ses nouveaux livres, combattu, surgissant de nouveau, trouvant enfin une justification dans le sentiment d'une masse à enflammer, et d'une autre à exterminer. Ce

drame personnel n'est pas l'élément le moins pathétique de son œuvre.

M. Louis Aragon doit à ses nouvelles et profondes amours un certain nombre de discours et de poèmes (c'est ici tout un) d'une bonne volonté éclatante, mais d'une valeur artistique fort douteuse. On a pu aimer, dans *Les Cloches de Bâle*, quelques beaux épisodes, les plus discrets d'ailleurs (l'idylle en Savoie, par exemple), et l'élan, et la composition, qui est large, à la manière d'une symphonie. Il faut bien dire pourtant que ce gros livre, éperdu de sincérité, paraissait faux et trop souvent vide.

La nouvelle œuvre de M. Aragon ne diffère pas essentiellement de la précédente ; elle offre une composition analogue, une multiplicité plus grande encore de personnages et d'intrigues, une conclusion identique. Comment la résumer ? C'est une satire de la société bourgeoise, une apologie des classes misérables et, joignant l'un à l'autre, une peinture à la fois sévère et fraternelle de quelques « évadés ». *Les beaux Quartiers* sont bâtis autour de la figure centrale d'un garçon en rupture de classe, comme *Les Cloches de Bâle* autour d'une femme qui s'oppose à son milieu. C'est dans les deux livres le même début, l'évocation, par mille silhouettes et anecdotes, d'une bourgeoisie corrompue, le même lent avènement de la figure centrale, la même note d'espoir et de confiance à la fin.

Pas de livres plus « orthodoxes ». Ici, les méchants ; là, les bons. Et l'on est prêt à donner raison à l'auteur et à l'applaudir de ses attaques. Il a la partie gagnée d'avance ; tout ce que l'on se demande, c'est comment il va la jouer. Or je ne dis pas qu'il la perde (ç'eût été un miracle) ; mais il ne la joue pas, il l'esquive. Les deux cents pages où M. Aragon mène l'attaque contre la bourgeoisie portent à faux. Cette multitude de traits cinglants, chacun d'eux plaisant, mais ennuyeux dans l'ensemble, sont une suite de variations gratuites sur un thème que l'auteur n'a pas su renouveler. On ne demande pas qu'il soit impartial (on le pourrait peut-être, pourtant, quand un roman entend peindre une société) ; au moins voudrait-on que, malgré sa haine, il voie dans ses adversaires autre chose que d'immuables fantoches, qu'il soit plus généreux, plus humain, qu'il ait un accent juste.

Le décor même où s'agitent ces pantins semble irréel ; pas d'atmosphère, pas de résonance. Il n'y a pas une différence essentielle entre ces pages et les exercices de pure fantaisie auxquels M. Aragon a pu jadis se plaire.

Pourtant *Les beaux Quartiers* marquent un progrès très net sur *Les Cloches de Bâle*. M. Louis Aragon s'habitue à son rôle, prend plus d'aisance et de sûreté. Les pages brillantes y sont beaucoup plus nombreuses. Surtout, les personnages centraux y sont plus nourris, d'une étude à la fois plus nuancée et plus audacieuse. Il semble que M. Aragon les ait enrichis de sa propre expérience. Adolescents ou jeunes filles, ils sont vrais ; une fatalité intérieure les entraîne, ils résistent, se battent, se déchirent, parviennent à deux doigts du crime. Ce sont sans doute d'autres héros que M. Aragon se propose de peindre dans ses prochains livres ; je ne sais s'il en peindra de plus vivants que ces mauvais garçons et ces filles folles de leur corps et de leur cœur. S'il les condamne, ce n'est pas sans complicité. Il apporte à découvrir leur visage et à les engager dans de violentes aventures, un singulier mélange de cruauté et de tendresse. Il semble jouir de leurs souffrances et les partager en même temps.

Au reste, le livre tout entier produit cette impression complexe. Au beau milieu d'un mélodrame policier, sanglant et sadique à souhait, surgit une note sentimentale, — une fleurette rouge. Il n'est pas jusqu'à la foi même de ce livre, haletante, obstinée, où l'on ne retrouve mêlés ce trouble et cette ingénuité.

Quoi qu'en pense M. Aragon, c'est encore un livre de transition. L'auteur a perdu confiance dans ses premiers moyens ; mais il n'a pu encore trouver une esthétique qui corresponde à ses nouvelles ambitions. On est frappé par le vieillissement de son matériel poétique. Ce vocabulaire souvent tarabiscoté, ces images désinvoltes, ces fausses audaces, ce clinquant, cette gesticulation, cette sentimentalité, comme tout cela paraît lointain, paraît mort ! Du moins la flamme de M. Aragon n'a-t-elle fait que grandir ; c'est le meilleur de son œuvre.

***

Aucun début ne m'a semblé plus remarquable, cette année, que celui de M. Raymond Guérin. *Zobain* n'attire pas l'attention par les traits habituels des premiers livres : spontanéité, fraîcheur, hardiesse et timidité mêlées (je ne veux pas dire qu'il en manque ; mais ils ne suffiraient pas à le caractériser). On n'y découvre pas le plus récent visage de la jeunesse ; on n'y admire pas davantage une habileté précoce ni des dons romanesques exceptionnels. A peine y peut-on voir un roman. — C'est une œuvre lente, pleine et grave. Elle n'accepte pas une loi étrangère, mais se développe selon sa propre exigence. Elle peut déconcerter d'abord par son cours sinueux, ses caprices, ses arrêts, ses retours. Il faut en considérer l'ensemble pour reconnaître que pauses et méandres lui étaient nécessaires. Ce n'est certes pas une œuvre complaisante au public : il se peut même qu'elle ne le soit pas assez. Mais elle ne cherche jamais à déconcerter. Il est peu d'œuvres où l'auteur témoigne d'une bonne volonté aussi grande, sinon envers le lecteur, du moins envers son propre travail.

Une jeune femme, quatre ans après son mariage, tombe malade. Voilà brusquement rompus, non pas seulement les habitudes d'un couple, mais ce couple lui-même. C'était, aux yeux de tous et à ses propres yeux, un couple heureux ; or la femme semble trouver dans la maladie une évasion. A peine convalescente, il lui faut s'éloigner, les nerfs malades. Zobain fait l'apprentissage de la solitude ; il ne se voyait plus : il est amené à se juger ; il reprend l'histoire de son union et cherche à l'éclairer à la faveur de la crise qu'il traverse. Parfois il revoit sa femme ; c'est à chaque entrevue un désaccord, un conflit plus violents. Elle essaie de se tuer, elle l'appelle, elle le chasse. Et lui, tantôt furieux, plus souvent tendre et humble, extraordinairement passif, s'étonne, interroge, reste désemparé. Le livre entier est fait des lettres où il rapporte à un ami, au jour le jour, — mêlé à ses rêveries, noyé dans ces rêveries, un drame qui semble le dépasser. Ce drame est émouvant en lui-même ; il l'est moins pour-

tant que cette constante investigation dans le passé, ces questions, ces réponses dont aucune ne paraît tout-à-fait exacte. Zobain, les yeux fixes, les mains tendues, tourne autour d'une vérité qu'il ne peut saisir. D'incessantes allusions ; jamais une découverte précise. Il s'étend à plaisir sur les faits les plus communs, parle à peine d'une anomalie quasi monstrueuse. Et l'on croirait parfois assister à la confession qu'un patient fait à son psychanalyste, et où il mêle indifféremment l'insignifiant à l'essentiel. Mais c'est bien l'élément le plus pathétique de ce livre que ces tâtonnements, ce couple désuni qui se cherche, et ne peut se reformer, et s'étonne de l'ancienne entente.

Ainsi, lentement, s'éclaire le drame, non peut-être pour ses acteurs, mais pour nous. Et l'on ne songe pas à lui reprocher ce qui d'abord paraissait lui être étranger : rêveries sur un passant, une saison, un paysage ; car c'est aussi dans ces propos que se découvre l'auteur. Au reste, il n'en est sans doute pas qui soient en eux-mêmes négligeables ; beaucoup sont excellents, sans pittoresque, sans recherche, assez étranges dans leur simplicité. On me permettra peut-être d'en citer quelques-uns : je les choisis à peine. Voici ce qu'écrit Zobain, aux premiers jours de sa solitude :

Je rentrais dans ma chambre, me couchais. Puis la lumière éteinte, étendu dans ce lit, trop grand désormais, dans ce lit accoutumé à supporter deux corps, deux poids confondus, je restais éveillé. Sous ces draps, je ne reconnaissais plus les zones familières de tiédeur ou de fraîcheur. A ma droite s'étendait une surface inconnue. Où était donc cet autre corps qu'autrefois ma main rencontrait ? Alors elle se plaisait à le contourner, à le caresser, à l'envelopper. Qu'était devenu ce creux au fond duquel nous nous retrouvions ? Je lançais ma jambe et le drap glacé se plaquait contre mon pied nu. Je ne sentais plus cet autre pied nu, plus petit, venant à la rencontre du mien. Je ne bougeais plus, n'osant pas m'étendre vers cette zone glaciale du lit qui n'était qu'abandon. Dans la nuit toujours si tragique d'une chambre, une voix est un écho rassurant, un recours contre la solitude. Que d'hommes, que de femmes on entend parler ainsi, la nuit, à travers les cloisons, dans un hôtel. Ils se soutiennent, dirait-on, s'allient pour écarter jusqu'au sommeil les fantômes nocturnes. On redoute le silence, l'ombre, surtout la venue des pensées contre lesquelles, peut-être parce qu'on est dévêtu, allongé, on a moins de courage. On est désarmé aussi. L'homme a quitté les lunettes qui protègent son regard, l'aident à être hardi ; il a laissé sur une chaise les vêtements où reposent les emblèmes de sa puissance :

ses clefs, sa montre, son portefeuille, son crayon. La femme est faible soudain parce que privée des bijoux qui la font dans le jour inaccessible ; et dans l'ombre, son visage défardé, son corps dénudé, libéré des gaînes et des voiles qui le défendent, ne savent plus mentir et se laissent vaincre. L'homme, la femme, parlent alors, pour mettre en fuite les mauvais rêves, comme ceux qui, ayant peur, chantent à tue-tête dans une forêt qu'ils traversent à minuit.

Et plus loin :

Je songeais à nos réveils de jadis. Après la nuit, non lucide encore, ma femme venait s'allonger sur moi, avec les gestes péremptoires et brusques de la dormeuse. Je refermais mon bras sur son torse, la pressais contre moi pour sentir sa chaleur. Sa tête sur mon épaule trouvait sa place. Le jour, par les fenêtres grandes ouvertes, jouait sur ses paupières. La fraîcheur du matin s'infiltrait insidieusement sous les couvertures. Sa peau frissonnait. Ses yeux s'ouvraient. Elle se dégageait du sommeil dans mes bras. Alors elle se serrait davantage, cherchant peut-être une meilleure posture, un plus agréable contact. Sa pensée confuse ordonnait lentement les premiers mots, formait les premières phrases de la journée. Ce n'étaient que balbutiements, que murmures. Elle commençait enfin à remuer. Elle se dressait sur le coude, posait ses regards sur mon visage, portait sa main dans ses cheveux qu'elle démêlait, bâillait, s'étirait, le buste incurvé par les muscles tendus. La vie reprenait ses postes dans ses membres. Elle se levait. Je la voyais aller et venir dans la clarté pâle du matin, puis, frileuse, elle se recouchait. Je l'attirais. Je caressais sa chevelure, relevant la mèche qui cachait sa tempe étroite, dégageant l'oreille. Je passais mon bras sous ses reins pour la soutenir et, penché vers elle étendue, de l'autre main longuement je la berçais. Mes caresses passaient des épaules aux aisselles, puis aux seins, enfin au ventre. Ma main s'engourdissait dans ces mouvements de courbes lentes. Je sentais tiédir cette taille frêle qui se prêtait volontiers. Ma femme à son tour mettait son bras autour de mon cou et, à l'oreille, elle me chantait un air de petite fille, qui, parce qu'elle avait la voix un peu voilée, semblait plus doux, plus ténu encore. Ces moments n'avaient rien de charnel, mais ils nous étaient nécessaires...

J'aurais pu choisir des pages plus émouvantes. Mais on devinera peut-être, d'après ces extraits, l'accent assourdi du livre et la pente naturelle d'un esprit, qui n'est point commun, qui hésite parfois encore, et tantôt s'impatiente, tantôt s'alentit, mais de qui l'on peut beaucoup attendre.

MARCEL ARLAND.

ROGER MARTIN DU GARD : « ÉTÉ 1914 »

Il y a des romans-problèmes et il y a des romans-bilans : les premiers ne se soucient guère que de chercher des solutions que ne risquent pas d'altérer les considérations de temps, les seconds s'occupent plutôt de dresser le tableau d'un moment révolu. Il arrive que la faculté de poser des problèmes et celle de dresser des bilans soient presque entièrement distinctes, qu'on soit le romancier d'un genre unique, Dostoievsky ou Zola, bien que la rencontre de ces deux dons en un seul artiste puisse parfois s'observer, comme en Tolstoï, qui écrit *Anna Karenine* et *La Guerre et la Paix*.

Les romans du second genre sont nécessairement historiques, parce qu'ils supposent entre l'événement et l'œuvre un écart et un établissement des perspectives qui permettent les opérations de l'art. Une époque n'accède à la dignité romanesque que lorsqu'elle a subi ces conséquences du temps. La relation du Second Empire à l'œuvre de Zola, celle du règne d'Alexandre à *La Guerre et la Paix*, *l'Education sentimentale* fournissent bien des indications sur les lois de cet écart.

L'avant-guerre est promue à la dignité d'une période historique : il n'en faut plus douter après les *Cloches de Bâle*, *les Hommes de Bonne volonté* et les derniers livres de Roger Martin du Gard. C'est une époque conclue et cette conclusion favorise beaucoup le travail de l'écrivain. Un romancier qui s'en prend aux problèmes du présent, tout l'égare, la confusion des événements, le vague des types humains, les secrets encore gardés, les idées qui ne se sont pas manifestées par leurs suites, l'ignorance de l'avenir : il est dans cette situation que Dostoievsky décrit dans la conclusion de *l'Adolescent*, disant qu'il faut, lorsqu'on veut peindre l'actuel,

« deviner et... se tromper ». « Certes, ajoute-t-il, quand l'actualité aura passé et que viendra l'avenir, l'artiste futur découvrira des formes belles même pour figurer le désordre et le chaos passés ».

Été 1914 est la figuration d'un désordre achevé, enfin réductible au traitement de l'art. Qui ne voit que l'art est connaissance ? Ces tâtonnements des héros d'*été 1914*, ces débats rêveurs où ils se perdent, leurs questions, leurs angoisses sont repris par un romancier qui peut bien feindre avec eux d'ignorer, mais qui sait, et l'issue de cette guerre menaçante et ses plus profonds ressorts : il est dans le secret d'une histoire dont ils ne voyaient que les remous et la possession de ce secret dirige tout le jeu. La connaissance des conclusions historiques est dans ce genre d'ouvrage la condition même de l'art. L'été 1914 fut le temps du chaos, mais pour Roger Martin du Gard, en 1936, ce chaos est un chaos achevé. L'achèvement fut toujours la principale ambition des beaux arts, qui s'accommodent mieux des fins que des commencements, comme on voit par les difficultés de la littérature soviétique.

Cette époque est singulière comme tous les moments de rupture : cette singularité commande chez Martin du Gard, et *les Thibault*, longtemps poursuivis comme un roman-problème se terminent par un bilan. Je ne crois guère qu'après la rupture produite par la guerre et ce qui la suivit, le roman puisse facilement revenir à son ancien style : il y a peu de chances pour que les grands ouvrages romanesques soient d'ici fort longtemps des romans de la vie privée, comme ils furent. Depuis 1914, toute vie est publique. Cette métamorphose commencée avec la Guerre n'a fait que se poursuivre et les aventures privées qui ne sont plus que des fuites paraissent d'une qualité assez basse. Les personnages des *Thibault*, Jacques comme Antoine, Jenny comme Daniel, cessent d'être des personnes privées parce que leur inventeur a saisi que le temps du privé est fini. Personne n'échappe plus au monde, la vie privée a cessé d'y être possible au même titre que la pensée privée qui mesurait le monde d'un seul homme. Il faut en prendre son parti : ces loisirs ne sont pas près de revenir. J'imagine que la mort

exemplaire de Jacques Thibault et celle de Meynestrel sont le signe de cette rupture. Ni les pensées privées, ni les amours privées ne sauveront plus une âme. Les penseurs de la vie privée qui régnèrent longtemps peuvent gémir, mais non le romancier qui retrouve dans ces bouleversements le ressort central de la tragédie, la relation de l'homme à un destin.

Été 1914 est très précisément le roman du destin : chaque vie y est soumise à l'action d'un pouvoir invincible et obscur, à une machine de secrets, de traités, de puissances, qui ne dissipe pas son énergie avec moins de rigueur inflexible que la malédiction des Atrides. L'homme qui passe croit discerner dans les États-Majors, les politiques, les diplomates, les pouvoirs responsables, parce qu'il faut bien des visages au malheur, le visage de Berchtold, de Sazonov, de Poincaré, au moment même où ces « responsables » se sentent lancés dans une partie qu'ils ne mènent pas, qui est le jeu de l'économie, des grandes ambitions territoriales, des mythologies de l'honneur. Quelques révolutionnaires perdus conçoivent seuls cette machine dont il ne suffit pas de connaître les engrenages pour arrêter le mouvement. Ils aperçoivent seuls le dessin de cette guerre qui fut sans doute la plus pure qu'on ait vue, parce que rien n'y intervint réellement que le jeu capitaliste, le conflit des impérialismes européens qui attendaient tous presque tout du conflit armé.

Marx a écrit dans l'*Idéologie Allemande* que le marché mondial est la forme moderne du destin. Comment ne pas admirer les ressources qu'une pareille vision peut apporter à l'art de Martin du Gard ? On en jugera par contraste avec les *Hommes de Bonne Volonté*, où tout paraît l'effet d'une fabrication concertée, parce que la conception de l'histoire de Jules Romains est une idée pascalienne, autant dire policière, du hasard des événements.

Le nerf de la tragédie d'*Eté 1914* est dans cette relation des héros au destin. Chacun d'eux n'intéresse personne par ses drames privés, l'amour d'Anne pour Antoine, de Jenny pour Jacques paraissent soudain des aventures frivoles. L'effet est exactement le même que dans la célèbre description de l'incendie de Moscou par Tolstoï. Le sujet romanes-

que est tout entier dans l'abandon ou la résistance au destin, dont je me persuade qu'ils sont les uniques objets dignes d'un très grand art ; pas un des personnages d'*Eté 1914* qui ne se définisse par son rapport au destin de la guerre. Presque tous s'abandonnent en se préoccupant parfois, comme Manuel Roy, d'inventer un héroïsme national qui n'est qu'une justification du destin. Quelques-uns disent non. Ce n'est pas par hasard que le livre de Martin du Gard qui comporte tant de héros négatifs insiste avec une si grande passion sur les révolutionnaires de Genève, de Bruxelles et de Paris. Dans un univers commandé par l'assaut du destin contre l'homme, les seuls héros qui comptent sont ceux qui lui disent non. Entendons qu'à travers le conflit du réformisme socialiste et de la volonté d'action qui s'achève entre le 28 juillet et le 2 août par l'incroyable faillite de la IIe Internationale s'exprime le conflit entre l'acceptation du destin et la révolte contre lui.

La seule grandeur humaine consista toujours à opposer des résistances à toute dégradation de l'énergie, à transformer ses formes les moins nobles dans des formes plus éminentes, à retarder les effets de la passion, les descentes, les abaissements. C'est pourquoi Roger Martin du Gard s'empare du dernier héroïsme authentique qui est celui de la révolution. Chez Jacques, chez Mithoerg, chez Meynestrel, il ne s'agit jamais que de se dépasser. La considération des chances de succès demeure toujours étrangère, du point de vue de l'art, à la valeur même de ces négations du destin et aux formules par lesquelles les révolutionnaires les expriment. Je vois qu'on reproche à Martin du Gard de trop faire parler ses héros : c'est peut-être que la coutume des dialogues s'est perdue dans le roman ; personne ne parlait plus que les personnages de Balzac, de Dostoievsky. Mais rien ne paraît ici plus pathétique que ces discours sans cesse repris et retournés par quoi les révolutionnaires veulent obstinément expliquer ce qui leur est essentiel, le refus même du destin, au moment où traqués par lui, ils se sentent encore assurés de le vaincre.

Les révolutionnaires apportent beaucoup au romancier qui les peint. Un roman historique comme *Eté 1914*, entiè-

rement consacré au bilan d'un âge achevé, pourrait à la rigueur avoir pour dernier mot la mort. Il serait mis au rang de ces livres que l'homme ne peut pas tolérer parce qu'ils lui donnent l'idée d'une rupture radicale du temps. Rien ne bouleverse plus que les défaites, parce qu'elles concluent. Mais le temps ne se rompt jamais pour le révolutionnaire. Au-delà de tous les échecs et de tous les succès aveugles du destin, il ne considère que l'avenir. Presque tous les héros de roman sont les prisonniers du temps qui passe ou du temps passé. Les romans de la vie privée peuvent bien se conclure par une suspension de la durée, personne n'est dupe, on sait bien que les héros mourront. Mais le révolutionnaire se définit, même vainqueur, par sa relation au futur : il est le plus libre des hommes même au moment des défaites. Il me semble que Martin du Gard a entièrement saisi ce caractère de ses héros. Jacques Thibault peut bien mourir, et de la plus basse façon, tout le monde s'en moque. Rien n'est mort des raisons qui le faisaient vivre. Il fallait plus que l'art pour jeter ce pont entre le chaos achevé de la Guerre et le chaos de notre temps. On aurait pu ne voir que la faiblesse de l'homme, parce qu'on sait, comme Martin du Gard, quelles furent les réponses de l'histoire aux questions que Thibault se posait avant d'être tué dans une civière par un gendarme affolé par la peur. Mais on ne voit que sa grandeur.

PAUL NIZAN.

NOTES

Luigi Pirandello

Méconnu au temps de son obscurité, Pirandello ne l'aura pas été beaucoup moins au temps de son éclat. Il est constant que la grande renommée soit le résultat d'un malentendu, qu'elle ne se puisse jamais construire qu'à travers une légende. Pirandello n'a pas fait exception à cette règle. Il a été vers 1920 la victime d'un exégète qui a beaucoup fait pour sa gloire en mettant en système le pirandellisme, mais l'a du même coup déshumanisé. Le plus grave, c'est que, sans pirandellisme, Pirandello n'aurait sans doute point obtenu l'audience universelle qui l'a d'abord porté au pinacle, puis l'a fait dédaigner de l'élite au moment, dans tous les sens, critique.

Il faut souhaiter à présent que s'opère le travail de décantage indispensable, ce qui ne peut être l'œuvre de quelques zélateurs, si attentifs soient-ils. Le temps seul le pourra, s'il le daigne. Le cas de Pirandello est, par plusieurs côtés, proche de celui de Proust : il en a l'abondance (et c'est par sa masse qu'il s'impose déjà à ceux qui ont pu le lire intégralement, pêle-mêle, ce qui n'est point le fait des lecteurs ou spectateurs français portés à chercher le fini et la perfection dans les quelques œuvres traduites, alors que l'œuvre de Pirandello vaut d'abord par sa richesse, sa profusion) ; il a de Proust la volonté de lier ses personnages et leurs drames à un système psychologique, à un mode de connaissance et de sensibilité. Il faut attendre que le système, la fameuse théorie de la personnalité ne fasse plus écran et laisse voir à vif le drame humain, l'acharnement de l'homme à s'aveugler, à se cramponner aux illusions, sachant que, dès qu'il jette sur lui-même et sur le monde un regard vraiment lucide, toute raison de vivre s'effondre.

Cette revision, si elle s'opère, s'appliquera également à ses récits et à son théâtre. Il n'y a aucune solution de continuité

entre les deux. Mêmes sujets, mêmes thèmes, on dirait presque même technique, si cette technique, dans la nouvelle, ne paraissait conforme à celle de Maupassant, tandis qu'au théâtre, elle crée du neuf, en ranimant le théâtre choral et en donnant une formule moderne de tragédie autre que la tragédie amoureuse, fondée sur le mystère et sur la vanité de l'existence consciente.

Des sujets aussi compliqués, aussi arbitraires que ceux que Pirandello choisissait étaient-ils nécessaires pour imposer ce théâtre tragique ? Et les jeux scéniques, les acrobaties théâtrales et dialectiques, que sa nature subtile de méridional et la tradition italienne lui inspirèrent, étaient-ils indispensables ? On a pu se poser, et récemment encore, la même question pour Corneille.

Reste le tempérament, l'*ingenium*. Ils étaient chez Pirandello égaux à ceux des plus grands. Peut-être ce qui lui a manqué le plus, c'est une expérience humaine plus étendue. Tous ses personnages en effet sortent de sa Sicile natale, soit qu'ils ne l'aient point quittée, soit qu'ils aient gagné la capitale pour s'y mêler à la vie petite-bourgeoise de l'Italie humbertienne, l'équivalent — avec le sentiment impérial en moins — de l'Angleterre victorienne.

C'est pourquoi en dehors du héros pirandellien-type, transposition visible de l'auteur, l'œuvre n'offre pas une galerie de personnages à portée humaine générale, un Rastignac, un père Goriot, mais elle offre une foule, pareille à la population d'une petite ville, où chacun a son histoire particulière, souvent extraordinaire et dont l'ensemble forme une masse en deuil perpétuel, en incessante angoisse d'où s'élève un cri collectif, mais étouffé, de douleur et de révolte qu'on ne peut plus oublier une fois qu'on l'a perçu vraiment.

BENJAMIN CRÉMIEUX.

***

LE ROMAN

SANGS, par *Louise Hervieu* (Denoël et Steele).

Sangs est à la fois la tragédie et la complainte de l'hérédité. Des gens souffrent dans leur corps et dans leur âme, se déchirent,

prennent par instants figure de monstres, à cause du sang vicié qu'ils ont reçu. C'est ce double caractère de souffrance et de fatalité qui marque le livre de Mme Louise Hervieu. Il émeut comme une protestation passionnée et comme un long cri de détresse. Il émeut aussi, est-il besoin de le dire, par tout ce que l'auteur y laisse deviner de sa propre peine.

Aussi se trouve-t-on gêné d'avoir à le considérer comme une œuvre littéraire. Non qu'à ce titre même, il n'appelle l'attention ; il a de l'ampleur — comme un grand corps disloqué et raidi — il apporte des figures vivantes et pleines de relief ; roman paysan, il témoigne d'un sens peu commun des âmes, des mœurs et de certaine langue paysannes. Mais on se demande si, moins résolument noir, il ne toucherait pas davantage ; on regrette qu'un drame aussi douloureux verse trop souvent dans le mélodrame, et précisément aux instants les plus graves du récit. Le baudelairianisme des dessins de Mme Hervieu ne m'a jamais semblé d'une qualité très pure ; du moins avait-on le sentiment que le dessin était son expression naturelle. Il en va ici tout autrement. On souffre de voir l'auteur recourir à des moyens dont elle n'a ni la familiarité, ni le contrôle. Elle insiste, elle s'acharne, elle accumule des images qui voudraient être éclatantes, mais qui, hélas !... L'accent sonne parfois si faux que l'on croirait (c'est le cas pour le prologue) à quelque parodie. Les meilleures pages ne sont pas les plus dramatiques, mais les plus délicates ou les plus pittoresques, soit qu'elles tracent une figure de vieille, ou content une idylle, une scène bucolique.

Reste que ce livre contient assez de souffrance véritable pour que, si douteuse qu'en soit l'expression, il nous atteigne.

MARCEL ARLAND.

***

PIEDS NUS, par *Hélène de Montagnac* (Éditions de la *Nouvelle Revue Française*).

Le thème éternel de l'inceste, des malentendus qui l'entourent, des désirs obscurs qui vibrent autour de lui, tout chargés de nostalgie, de détresse et de piment, Mme Hélène de Montagnac vient de le renouveler en le transportant dans un domaine poé-

tique exclusivement féminin. Et quand je dis l'inceste, c'est uniquement pour aller rechercher très loin dans les forêts de la littérature ces sources sombres ou fraîches d'où sortent tout ce que les hommes ont écrit depuis qu'il y a des thèmes... Cet inceste, où il entre aussi bien du Roméo et Juliette, est ici effleuré seulement, avec une grâce ravissante, un doigt de pastelliste. Il s'agit des ravages creusés dans un cœur moderne, parce qu'il est moderne, et cœur, parce qu'il est éternel comme le bois ou la rosée, par un amour, plutôt que par une situation,

Sur celle-ci, Mme de Montagnac ne nous livre que l'essentiel, cette clef nécessaire à tout lecteur non averti. Mais une fois les personnages mis en présence, ce n'est plus qu'une mélodie de sensations exquises qui se développent pour nous sur un clavier brodé de sonorités d'une délicatesse de pétales : « L'abandon de soi-même favorise l'imprévu... Combien m'ont fatigué ces lettres de passion, leurs phrases, simple travail de linotypie, et leurs mots interchangeables paradant avec les mêmes variantes du désir. Il m'arrive de souhaiter un amant Narcisse, chantant pour lui seul ses conquêtes sentimentales, aux paroles et aux gestes luxueusement assouvis par eux-mêmes, et qui m'eût fait oublier l'identité du geste d'amour... »

Ce roman, composé adroitement sur un tryptique, ne semble pas écrit, mais bien naissant à chaque page, sous nos yeux. Il s'accomplit dans le temps que nous en tournons les pages, si bien qu'on éprouve l'inquiétude intellectuelle de se demander s'il glissera aussi heureusement jusqu'à la fin, si les chapitres nécessaires au déroulement sont bien composés. Il y a, d'ailleurs, une notation des plus heureuses dans le courant de cette charmante cascade d'émotions et de touches, une petite phrase qui porte en elle tout le résumé de la manière de l'auteur : « Le protocole n'a rien à faire », écrit Mme de Montagnac. Ces quelques mots si denses, si pressés par leur sens, nous donnent exactement le « climat » du livre et dévoilent les secrets du ton.

Ce monde d'amour, Bruno, amoureux de la seconde femme de son père et jaloux de Carol, l'amant type tel que les temps futurs se le représenteront avec l'étiquette vingtième-siècle-après-guerre, ce monde d'amour est présenté avec une habileté qui eût pu être dangereuse, maniée par des mains moins légères. Il est vu d'abord par Bruno, qui se rend compte du choc, et qui

fonce dans la projection du désir comme une abeille dans un plumeau de pollen. Puis il est vu par Flora, la femme, dont les réactions nous apparaissent mieux que si le premier personnage nous déballait ses états d'âme. Enfin, lorsque l'étau de la fatalité se referme, (Flora meurt, dans une station suisse, des conséquences d'un sentiment brisé), c'est Bruno, qui avait fui le spectre et les fantômes, c'est Bruno qui est de nouveau chargé par l'auteur de revivre les péripéties du déchirement, de la guérison approchée et du dernier télégramme. Le voilà pieds nus, dans ce gouffre de solitude et de désespoir qu'est la vie de ceux qui sont nés pour vivre. Ces trois parties de la fresque d'amour sont toutes les trois composées à la première personne, et c'est bien, je crois, ce qui donne à l'ouvrage tout son charme, et cette étonnante diversité, cette miraculeuse franchise qui s'en dégagent. On ne frôle pas si souvent, d'une silhouette aussi fine, le cœur, pour que cette réussite ne soit pas signalée.

Il y a, de plus, tout le long de ce roman, une connaissance des choses du monde, des odeurs, des vents, une science des tissus, des fleurs, des nuances de saisons et de température, une dignité concise dans le dialogue, un plaisir de sentences, justes à tout moment, qui contribuent à l'enchantement. Et, tout compte fait, pour reprendre une formule du vieux Faguet, c'est ce dernier mot d'enchantement, au sens le plus mystérieux et le plus persuasif du terme, qui s'apparie le mieux à ce long cri d'amour aux mille sonorités et retentissements.

LEON-PAUL FARGUE.

***

FEUX, par *Marguerite Yourcenar* (Grasset).

Déjà, dans *La Nouvelle Eurydice*, le récit ne déroulait pas seulement le temps des événements mais aussi celui d'une sorte de sagesse puisée à même l'expérience sentimentale ; on sentait ainsi qu'au delà des épisodes, l'objet que l'auteur cherchait à saisir, était l'amour, la violence et la science de l'amour.

Cependant, alliées à des qualités vigoureuses, une timidité et une simplicité charmantes donnaient à *La Nouvelle Eurydice* une grande pureté de ligne.

Feux est le développement forcené de ces promesses. Le thème

n'est plus tout à fait l'amour mais la passion. L'expression aussi s'est enhardie, devenue souvent très belle, quelquefois luxueuse, je veux dire fatigante et de mauvais goût. Dans une des paraphrases les mieux venues du livre, Marie-Madeleine dit en parlant de Jésus : « J'ai senti frémir sur mon front ce doux rapace cloué à la porte du Temps. » On trouve aussi : « Un oiseau, un germe, un couteau, une clef pour ouvrir la boîte de conserves du cœur ? »

L'originalité du livre est cependant ailleurs que dans le style, tantôt plein des images d'un vrai poète, tantôt plus près du jeu de mots que de l'idée. Elle est dans la composition qui apparente le livre à ces recueils orientaux où les pensées alternent avec les paraboles.

Une préface invite le lecteur à découvrir un sens secret et concret aux formules abstraites et à la présence des légendes grecques et bibliques, affirmant qu'à goûter en elles le simple plaisir de leur narration, on demeure au seuil du temple.

On se convainc en effet facilement, d'après l'ordre des chapitres, que l'allure impersonnelle du livre cache mal une confession et que les aphorismes et les mythes racontent, à leur manière, le roman d'une passion.

On en voit d'abord la naissance et le moment heureux, tout en apprenant, à travers le symbole de Phèdre ou d'Achille, sa nature déguisée, extraordinaire, invertie peut-être, mais certainement éclatée, dévastatrice et souveraine. Puis, après le temps de la fureur et de la plénitude, c'est celui de l'abandon, de l'attente d'un retour et d'un recommencement, enfin celui de la mort.

On voit du coup les raisons d'être de la transposition mythique. Elle sauvegarde une aventure romanesque de la banalité ; elle fait la preuve de son intensité ; elle la grandit aux mesures des sentiments éternels. Aux feux d'une passion étrange, l'anecdotique s'est consumé ; il n'est resté que l'essentiel, de tous temps, pareil.

Le livre de Marguerite Yourcenar est inégal mais ce qui y est beau, brille d'un éclat dur et sauvage. Il n'est pas parfait, mais toujours abondant. Il témoigne d'une richesse un peu tapageuse mais d'un incontestable tempérament d'écrivain.

E. NOULET.

***

LA POÉSIE

« DRESSÉ, ACTIF, J'ATTENDS », par *Jean de Bosschère.*

En reprenant pour titre à ses derniers poèmes le cri qui terminait le poème « Escalader le Piège » des *Elans d'Ivresse*, Jean de Bosschère s'est interdit de conclure son drame en dehors de la solution inconnue que peut amener le recours à une exaspération toujours de plus en plus grande, aliment d'une inquiétude spirituelle traquée. Certes, à lire certaines confessions, dont « Marthe et l'Enragé » et « Satan l'Obscur », on s'explique comment Bosschère a pu se rejeter lui-même du monde, se vouer à n'être que sa propre proie, et comment il a pu en venir à cet état d'inadhérence pour être porté sur des plans où l'intuition opère librement. Mais ici le cri de l'inspiré plus que jamais cumule les solitudes. L'expression de l'angoisse domina les poèmes et les laissa dans un état d'inachèvement tragique. Jean de Bosschère offre bien encore le spectacle d'un écrivain qui ne s'est pas stabilisé pour n'avoir jamais cessé de s'aventurer. Il persévère sans amende honorable dans le propre de son expérience. Vocation d'isolement, appel inexorable à la solitude, rejet de la notion courante de la perfection dans l'œuvre, voilà trois de ses dogmes qu'il associe étroitement en une même rébellion. Aussi, tandis qu'on fait grief d'indiscipline à sa quête intellectuelle et qu'on ira jusqu'à taxer celle-ci de démoniaque, on n'a pas été sans lui adresser, sur le plan de l'art, le reproche d'imperfection. A mon sens, son vers excelle parce que, de cadence toujours difficile, il exige la relecture ; riche de consonances internes, il abrège, invertit, énerve et soudain précipite l'idée dans un étouffement trouble ; parfois extraordinairement sonore et accablant : « chacun méditera, temple sans accordailles avec la cendre ». Il lui arrive de forcer le poème à s'élever en une ode fougueuse. Lire de ce point de vue le poème liminaire : « il y a... c'est. » Une liaison dans tout le poème, qui résume celui-ci en un élan monolithe, ne constitue cependant point la forme ordinaire des poèmes de Jean de Bosschère. La manière qu'il affectionne

est de souligner d'une longue phrase marquée de faibles temps forts les objets du champ de sa vision poétique de la façon la plus analytique qu'il se puisse et d'entrer, de mot en mot, en surcharge physique. Cette manifestation se rattache à la vieille volonté qu'on lui sait d'être gothique, c'est-à-dire que prime le détail et l'expression sur le mouvement général et la composition.

Après le premier poème, qu'il faut citer à cause de son extraordinaire orage, il me souvient que le second est lié à une halte attentive de la vie de Jean de Bosschère où celui-ci, après avoir songé un instant se tourner vers le christianisme, se reprit plus farouchement que jamais en son autonomie et sa veille anxieuse. Il s'agit de résoudre nos problèmes d'espérance, seuls, sans recourir à la foi enseignée par l'orthodoxie. La certitude d'un « Détournement de la Croix » par une église conduit à l'idée qu'opérer son salut sera retrouver la croix en chacun et par chacun et, enfin, non plus toute la vérité, celle-ci ne pouvant être connue dans sa totalité qu'à la fin des temps.

« ... de la restitution que tu sais
seul, »
...
« Le geste crucifié, non plus bafoué par des apôtres,
sera rendu à son terme terminé, enfin stable :
la croix terminale, visage peint sur la dernière porte,
issue de l'implacable pélerinage dans la ronce des cieux ».

JEAN LE LOUET

***

LA CRITIQUE

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DE 1789 A NOS JOURS, par *Albert Thibaudet* (Stock).

Le premier inédit posthume d'Albert Thibaudet, cette *Histoire de la Littérature Française de 1789 à nos jours* vient prendre place parmi ses meilleurs ouvrages, parmi ceux aussi (et il faut s'en réjouir) qui le mettront le plus naturellement en contact avec la « jeunesse studieuse » et la jeunesse tout court. Il est admirable qu'abordant pour la première fois, le genre « manuel » Thibaudet ait gardé toute sa liberté d'allure, toute sa bonhomie,

le fruité de ses comparaisons et de ses métaphores, qu'il n'ait même pas craint d'aller jusqu'au calembour. Quel plaisir on a à trouver dans un manuel ce ton oral, ce perpétuel plaisir de la découverte, cette course amusée à la formule topique ou plaisante, à goûter ce Thibaudet vivant et bon vivant !

Certes, le livre porte la marque de l'inachèvement. Nul doute que Thibaudet, s'il avait vécu, eût complété ses paragraphes sur les romans de Stendhal par le paragraphe sur la *Chartreuse de Parme* qui fait défaut, comme dans les pages consacrées à Mérimée, fait défaut celui sur *Carmen*. Même remarque pour ce qui est de l'omission de la comtesse de Noailles et de Colette: Thibaudet n'a pas eu le loisir de tirer de son encrier le chapitre sur la littérature féminine contemporaine qu'il avait très certainement projeté.

Surtout, il ne faut pas commencer à lire le livre par la fin, comme il advient trop souvent avec les ouvrages qui vont « jusqu'à nos jours ». Le petit jeu des omissions dont René Lalou a eu tant à souffrir naguère ne saurait être de mise ici et je me demande si Léon Bopp et Jean Paulhan n'auraient pas été sages en supprimant les chapitres II, III, IV et V de la cinquième partie, dont l'essentiel se trouve au tome XVII de l'Encyclopédie Monzie. On voit bien que Thibaudet les a écrits en se forçant.

Mais si on commence par le commencement, c'est-à-dire par la préface, on ne pourra qu'être mis en goût par les pages, appelées à devenir classiques, sur la conception de l'histoire littéraire en France. Empruntant à Bossuet les sous-titres de l'*Histoire universelle*, Thibaudet distingue la division de la littérature par *Epoques*, à la façon de Brunetière, époques datées chacune par un avènement littéraire et coupées par les périodes de transition ; la *Suite de la Religion*, à la Nisard, montrant comment toute notre littérature aboutit au XVII[e] siècle classique et comment s'est conservée en France, en dépit de tous les assauts des l'hérésie, — romantisme ou symbolisme — la vérité classique ; enfin la division par *Empires*, chaque grand siècle représentant l'une de ces dominations. Thibaudet, lui, a adopté « l'ordre par générations », qui, à bien regarder, n'est qu'un morcellement de la division par *Empires*. Cette méthode nous vaut, en tête de chaque partie, un morceau d'ensemble sur chaque génération — générations de 1789, de 1820, de 1851, de 1885, de 1914 —

tel que Thibaudet seul pouvait l'écrire de prime-saut et qu'il faudra pour chacune récrire scientifiquement, avec toutes les études d'influences littéraires, scientifiques et aussi économiques que le sujet comporte.

Ce découpage, sans coïncider exactement avec le réel (mais l'histoire est toujours un raccourci, une coupe dans le concret, une vue de l'esprit), me paraît beaucoup plus proche de la réalité que le découpage par écoles littéraires. Il y a des mots de ralliement, des *ismes* commodes ; il n'y a pas, il n'y a jamais eu d'écoles littéraires.

Après les chapitres globaux sur les générations, ou plutôt avant, car ils sont la fleur de l'ouvrage, quelques chapitres monographiques : le Hugo, le Baudelaire, le Chateaubriand, le Balzac notamment. C'est là que se marque le mieux sans doute la « classe » de Thibaudet.

Quant à ses vues d'ensemble, j'avouerai que beaucoup me semblent discutables. D'autant plus discutables qu'elles s'offrent sous les couleurs de l'évidence. Pour n'en citer qu'une, celle qui a trait à l'influence de l'émigration et de l'étranger sur la formation du romantisme, il est bien difficile après les travaux de MM. Daniel Mornet et André Monglond de ne pas tenir compte de la préparation française du romantisme au long du XVIIIe siècle. A cet égard, excitant comme il l'est pour l'esprit, le manuel de Thibaudet demande à être manipulé avec quelque précaution.

Mais cette remarque faite, que d'avenues, que de perspectives nouvelles nous sont ouvertes par Thibaudet. Et par exemple ce chapitre discutable sur l'émigration, comme on lui sait gré de l'avoir écrit, d'avoir rappelé l'attention sur Charles de Villers ou sur Sénac de Meilhan, précurseurs, l'un de Gobineau, l'autre de nos cosmopolites, de Larbaud et de Morand.

Cette *Histoire* rompt un peu avec la critique de dialogue chère à Thibaudet, elle se présente comme un grand monologue intérieur, une conversation familière sur la littérature. Avec l'éloquence en moins, on pense parfois aux *Entretiens* de Lamartine. Coïncidence bourguignonne ! On a déjà dit que ce livre se lisait comme un roman. C'est exact. Mais surtout il nous restitue la voix et l'accent de Thibaudet l'inimitable.

BENJAMIN CRÉMIEUX.

***

CE VICE IMPUNI, LA LECTURE... ; DOMAINE ANGLAIS, par *Valery Larbaud* (Gallimard).

Au début de ce livre, Valery Larbaud rappelle le poème de Logan Pearsall Smith (traduit par Philippe Neel) qui se termine ainsi : « Mais soudain, je pensai à la Lecture, au fin et subtil bonheur de la Lecture. C'était assez, cette joie que les Ans ne peuvent émousser, ce vice raffiné et impuni, cette égoïste, sereine et durable ivresse. »

Pendant que je relisais les pages savoureuses où Valery Larbaud nous montre comment naît et se développe ce goût, ce vice, cette passion de la lecture ; pendant que je le suivais dans l'analyse du plaisir de l'enfant découvrant la littérature « moderne », du lecteur insatiable qui veut avoir « tout lu », du lecteur privilégié qui pénètre enfin dans ce monde des belles lettres où la différence entre anciens et modernes n'existe plus, je me demandais si lui, Valery Larbaud, se rend compte de la place qu'il occupe dans le monde des « lecteurs » français de notre temps ?

Pour tous ceux qui composent cette élite lettrée, le nom seul de Larbaud est une invitation au plaisir de lire. Lorsque ce nom figure au sommaire d'une revue, on voit les « lecteurs » qui le connaissent (et quel que soit leur âge) se réjouir par avance.

Pour entrer dans ce *Domaine anglais*, nous savons que nous pouvons avoir la plus entière confiance dans le lecteur-traducteur pénétrant et consciencieux qui nous a fait connaître Coventry Patmore, Samuel Butler, Thomas Hardy, William Ernest Henley, Joseph Conrad, Francis Thompson, Arnold Bennett, H. G. Wells, Edgar Allan Poe, Walt Whitman, William Faulkner, James Stephens, James Joyce...

A certains moments, nous ne pouvons nous empêcher de penser que les commentaires de notre guide sont au moins aussi intéressants que les œuvres qu'il nous présente.

En lisant *Domaine anglais* et les citations en français dont le livre est plein, je songeais à l'essai sur *Saint Jérôme, Patron des Traducteurs* que Valery Larbaud a publié dans la revue *Commerce* en 1929. Avec ce sourire qui lui appartient, Larbaud nous disait : « Le traducteur est méconnu ; il est assis à la dernière place ;

il ne vit pour ainsi dire que d'aumônes ; il accepte de remplir les plus infimes fonctions, les rôles les plus effacés ; « Servir » est sa devise, et il ne demande rien pour lui-même, mettant toute sa gloire à être fidèle aux maîtres qu'il s'est choisis, fidèle jusqu'à l'anéantissement de sa propre personnalité intellectuelle... Il nous faut donc respecter, et même honorer publiquement en la personne de l'habile et consciencieux traducteur, ces traces de perfections que nous adorons dans ce que nous concevons de plus élevé ; il nous faut donc louer, en même temps que son nom et que ses mérites, les puissances du monde intelligible par lui glorieusement, et modestement, manifestées dans le monde sensible... »

C'est en l'honneur de Valery Larbaud qu'on pourrait aujourd'hui reprendre le titre auquel il avait songé : *De l'éminente dignité des traducteurs dans la République des Lettres.*

C'est lui qui, à propos de saint Jérôme, nous parle du goût et du « don de la phrase bien faite, bien née (*généreuse*), tirée lentement et avec délicatesse des profondeurs de la pensée, et heureuse et rayonnante d'avoir été longuement caressée. »

C'est lui qui, dans la traduction des *Carnets* de Samuel Butler qu'il vient de publier, nous raconte comment il a su choisir le style de cette traduction : « J'aurais pu, — et cela m'avait tenté — supprimer systématiquement tout ce qui sentait l'anglicisme. Un traducteur du XVIIIe siècle l'aurait fait presque inconsciemment et aurait francisé Samuel Butler jusqu'à le rendre méconnaissable. J'ai cru devoir éviter cela. S'il y a un style français qui ressemble à celui de Samuel Butler, ce n'est ni chez Diderot ni chez Voltaire, ni chez Honoré de Balzac ni chez Anatole France, qu'on le rencontrera, mais chez Montaigne. Je me suis amusé à faire, pour moi-même, de quelques Notes des *Carnets* des pastiches des « Essais », avec des tournures micheleyquemesques, des « au demeurant » des « quant et quant », etc... L'illusion était complète. Sans doute le jeu était menacé d'uniformité et de monotonie, par suite du poli et de la frugalité verbale et syntaxique du style « moderne » de Samuel Butler ; mais on y retrouvait, tout naturellement produit, cet air de loisir, ce ton de conversation bien assise, ces précautions dans le progrès du discours, enfin tout cela qui, évitant la course et le geste, et toute brusquerie, nous attarde si confortablement dans nos lectures de Montaigne... »

Déjà, nous apprend Larbaud, saint Jérôme, patron des traducteurs avait écrit : « Il est malaisé pour qui suit à la trace les lignes d'un autre, de ne pas s'en écarter en quelque endroit, et difficile de faire en sorte que les choses qui sont bien dites en une autre langue, gardent la même beauté (ou la même grâce : *cumdem decorem*) dans la traduction... Il a traduit « par amour », c'est-à-dire parce qu'il s'est enthousiasmé pour certains ouvrages de ses précurseurs... Il a traduit pour être utile à des gens, pour faire plaisir à des amis... »

Et vraiment cette traduction des *Carnets* de Butler les « fait passer » dans notre langue avec une justesse et une véracité merveilleuses. Un minutieux résumé bio-bibliographique donnant — sans commentaire — en sept pages serrées la suite des événements de la vie de S. Butler nous prépare, mieux qu'une préface, à connaître l'homme dont nous allons lire les notes et pour qui Valery Larbaud prévoit — vers 1950 — « une consécration analogue à celle qu'il a reçue dans son Domaine linguistique natal entre 1908 et 1912 : l'avènement sans éclat, mais définitif, d'un nouveau Classique. »

Il semble que la prédiction de Larbaud soit en voie de se réaliser. Déjà Butler commence à être mieux connu en France. La *Revue philosophique* (septembre-octobre 1936) publie un article sur *les idées de Samuel Butler*. Le nombre de ceux qui feront connaissance avec ce représentant typique de certaines qualités anglaises va en augmentant.

Nous ne pouvons, dans ces notes, essayer de présenter le monde d'idées que mettent en mouvement tous les ouvrages de Butler. Un index soigneusement composé contribue à faciliter la visite, l'exploration, les retours dans les *Carnets... Erewhon, Nouveaux voyages en Erewhon, Ainsi va toute chair, La Vie et l'habitude.*

Carnets traduits par Valery Larbaud sont un beau voyage dans ce « domaine anglais » où nous conduit le plus intéressant des compagnons de voyage, un homme qui n'est pas dupe de « ces signes extérieurs de la culture qui sont si facilement empruntables que leur absence devrait suffire à nous recommander un livre » un homme qui sait que « la culture est fille du plaisir, et non pas du travail » — un ami.

AUGUSTE BRÉAL.

*
* *

HISTOIRE ET SOCIOLOGIE

UN BOURGEOIS FRANÇAIS AU XIXe SIÈCLE : BAROCHE, MINISTRE DE NAPOLÉON III, par *Jean Maurain* (Alcan).

Le trait fondamental du héros de cet ouvrage est la croyance à la classe bourgeoise, à la nécessité de sa prépondérance politique, à l'identité de cette prépondérance avec le salut de la société, en même temps qu'une disposition au libéralisme. D'où un mouvement apparemment éternel chez ce type d'homme : l'abandon des principes libéraux quand l'intérêt de sa classe lui paraît l'imposer. Ainsi Baroche devient partisan d'un régime quasi-dictatorial au lendemain des journées de juin 1848 et déclare, lors du vote de la loi sur la sûreté de l'État, que le souci de la conservation sociale prime chez lui les scrupules du juriste. Mouvement que nous vîmes en pleine lumière lors de l'affaire Dreyfus.

Une caractéristique de ce genre de libéraux, c'est, malgré les protestations de quelques-uns (dont Baroche n'est point), une hostilité foncière à la démocratie. Ce que le futur ministre de l'Empire réclamait avant 1848 n'était pas, comme on nous le montre fort bien, l'évolution vers la démocratie, mais un léger élargissement du système censitaire et la restitution à la bourgeoisie d'une hégémonie que Louis-Philippe avait pratiquement confisquée par une restauration indirecte du pouvoir personnel. Baroche n'eut même jamais que méfiance pour le suffrage universel, fût-il sous le directoire des classes possédantes, chose où tels de ses successeurs allaient mettre toutes leurs espérances.

Observons bien que, pour cette race d'hommes, le bien n'est pas le gouvernement d'un monarque, c'est le gouvernement de la bourgeoisie, dont le monarque est l'expression. Pour Baroche, nous dit M. Maurain, Napoléon III est le sauveur de la société bourgeoise. On pense au mot de M. Maurras : « La monarchie n'est ni universelle ni éternelle. L'éternel, l'universel, c'est le gouvernement des familles, l'hérédité. »

Une forme du libéralisme chez ce conservateur catholique est

sa sympathie pour la laïcité de l'État et la liberté de conscience. Eminemment attachante est l'histoire de son opposition à la bourgeoisie cléricale et ultramontaine, devant laquelle Napoléon III était contraint de céder de plus en plus pour le maintien de son trône, et qui, avec les progrès du socialisme, l'emportera définitivement parmi les possédants sous la Troisième République.

M. Maurain précise très heureusement le rôle politique de Baroche, « représentant de la bourgeoisie française dans les Conseils d'un souverain qui la connaissait mal et ne l'aimait pas, mais qui la protégeait et avait besoin d'elle ». Ce n'est là, chez l'auteur, qu'un exemple d'un sens historique dont le profane lui-même a l'impression qu'il est singulièrement juste et aigu.

JULIEN BENDA

***

LA RÉVOLUTION TRAHIE, par *Léon Trotsky* (Grasset).

Il est exceptionnel qu'un grand homme politique soit aussi un bon écrivain. Ces deux activités sont l'une et l'autre trop absorbantes pour être cumulées. L'échec de Trotsky l'a contraint à des loisirs qui lui ont permis de donner essor à ses dons de pamphlétaire et d'historien. Ceux-ci le classent au premier rang des prosateurs russes contemporains.

La Révolution trahie constitue en réalité une analyse critique de la situation actuelle de l'U. R. S. S. faite d'un triple point de vue : théorique, politique et tactique, puisque l'auteur se trouve être à la fois un marxiste, un ancien homme de gouvernement et un partisan.

Sur l'opposition fondamentale entre la révolution permanente et le socialisme dans un seul pays, Trotsky s'est longuement expliqué dans ses ouvrages précédents et il n'apporte ici rien de neuf. On peut résumer la question en disant qu'il est établi, sans contradiction possible, qu'il n'y avait pas un bolchevik, y compris Staline, pour croire avant 1924 à la possibilité d'existence d'une U. R. S. S. communiste au milieu d'un monde capitaliste ; et que l'expérience a prouvé qu'ils s'étaient tous trompés. Toute l'habileté dialectique de Trotsky pour tenter d'établir que le

régime stalinien n'est pas communiste ne renverse pas cette constatation de fait. Quant à savoir si les difficultés que l'U. R. S. S. rencontre dans son développement proviennent de son isolement ou de toute autre cause, c'est une question à laquelle ne répondront jamais que des conjectures.

Sur l'économie, la position de Trotsky est tout aussi théorique. Reprochant à Staline d'avoir pris l'idée des plans quinquennaux à l'opposition de gauche, il avalise leur principe et s'interdit de critiquer au delà des méthodes d'application. Mais le pamphlétaire reprend l'avantage quand il dénonce l'hypocrisie avec laquelle les dirigeants soviétiques ont baptisé conquêtes du socialisme les concessions faites aux tendances de stabilisation : le salaire à la pièce, l'interdiction de l'avortement, la restauration des grades et des décorations, etc. Un gouvernement quelconque peut-il se passer de ce genre d'hypocrisie ? Ces mesures ne sont-elles pas nécessairement provoquées par le travail d'équipement industriel que l'U. R. S. S. se doit de mener à bien sans l'aide du capitalisme étranger ? Trotsky élude ce genre de problèmes. S'il est payé pour savoir que le régime du communisme de guerre se justifiait par la nécessité, les besoins de la polémique lui interdisent de penser que le communisme de paix peut avoir, lui aussi, sa fatalité.

En politique extérieure, trotskysme et stalinisme sont autrement antinomiques. Pourtant, lorsque le premier prétend que les révolutions prolétariennes ont échoué dans le restant du monde par la faute de la IIIe Internationale et lorsque le second assure que la IIIe Internationale a adopté sa ligne de conduite actuelle parce que les insurrections ouvrières ont avorté, on voit à quel point la querelle peut être purement doctrinale. En présence du même événement, il est permis de conjecturer que les actes des deux régimes seraient souvent les mêmes, quitte à leur donner deux justifications idéologiques diamétralement opposées.

L'exil où se morfond l'un, le pouvoir qu'exerce l'autre, donnent au dialogue Trotsky-Staline le ton de l'éternelle querelle entre l'idéal et la réalité, la théorie et la pratique. C'est ce qui rend si écrasants en apparence et si peu convaincants en réalité la plupart des arguments employés de part et d'autre. Il est toujours trop facile de ridiculiser ce qui fut fait par comparaison avec l'image de ce que l'on aurait dû faire, comme de nier ce qui reste un projet au nom de ce qui existe réellement.

Où l'on voit les deux systèmes se rapprocher singulièrement, c'est lorsque Trotsky confesse qu'une contre-révolution capitaliste aurait à modifier toute l'armature du régime stalinien et qu'une révolution trotskyste se bornerait à renouveler le personnel dirigeant. On songe à ces querelles religieuses, à l'aube de la Réforme, quand les esprits les plus éminents comme les masses profondes du peuple se passionnèrent jusqu'à y sacrifier leur vie pour des différences d'interprétation de textes, si délicates qu'une vingtaine de spécialistes tout au plus sont encore à même de les discerner aujourd'hui.

DENIS MARION

***

MŒURS ET COUTUMES DES BANTOUS. LA VIE D'UNE TRIBU SUD-AFRICAINE. T. I, *Vie Sociale* ; T. II, *Vie mentale* ; avec 64 gravures, par *Henri A. Junod* (Payot).

Il est aussi difficile à l'imagination d'embrasser dans son ensemble la vie complexe d'une société qu'à l'intelligence de l'analyser, fût-ce sommairement. Il est trop à craindre qu'un aspect échappe, qu'une perspective reste inaperçue. Plus encore que celle des données, la multiplicité des points de vue désespère. Cependant on conçoit sans peine l'intérêt, inégalable peut-être, d'une description complète d'une société. C'est que l'homme de la psychologie est aussi simplifié que la nature de la chimie : avant l'exposé, on peut constater le même travail d'élimination, d'isolement et d'éclairage. Dans l'étude de l'homme plus qu'ailleurs, il faut savoir diviser pour régner. Mais si l'on a pris quelque connaissance, une fois pour toutes, des multiples interférences de la trame sociale, si l'on conserve dans l'esprit comme le schéma général de ses structures entrecroisées, on reste en possession d'un cadre qui permet de *situer* aussitôt chaque étude spéciale, chaque monographie, de donner son sens à chaque découverte particulière.

C'est assez dire l'intérêt unique *pour tout le monde* d'un ouvrage comme celui de M. Junod. Il a beau traiter d'une société africaine, il est pour toute société un fil d'Ariane d'autant plus utile qu'il ne faut pas en espérer de sitôt l'équivalent pour une civilisa-

tion infiniment plus complexe, comme la nôtre. Il est intéressant dans ces conditions de donner un aperçu de la méthode suivie par l'auteur pour se diriger dans une entreprise si inextricable : il paraît avoir eu dessein d'étudier l'organisation collective par aires concentriques ayant l'individu pour axe. Il suit par conséquent un ordre de socialisation croissante. Aussi commence-t-il par tracer tout au long l'histoire type de la vie d'un homme, puis d'une femme, envisagée d'un point de vue strictement individuel, mais compte tenu de toutes les cérémonies sociales qu'il leur faut traverser de la naissance à la mort. Dans cette première partie, la description des rites de puberté est particulièrement bien venue. On connaît leur importance : non seulement ils inaugurent la vie sexuelle de l'individu, mais ils *agrégent* celui-ci au corps social de façon définitive. Aussi comportent-ils toujours, en plus de la circoncision et des rites sexuels proprement dits, une série d'épreuves aboutissant à la révélation des secrets religieux, du destin pourrait-on dire, de la tribu [1]. L'importance de cet aspect est bien mis en lumière par la résistance des indigènes aux objurgations des missionnaires luttant contre ces rites de puberté où ils voyaient une initiative immorale à la vie sexuelle. On a pu détacher de ces rites leur contenu « immoral », les récitations obscènes par exemple, mais la circoncision est restée comme cérémonie d'incorporation à la tribu (Cf. t. I, p. 488).

On le voit : ce tracé de l'existence individuelle comporte déjà de nombreux éléments collectifs. La proportion se renversera peu à peu. M. Junod, en effet, passe ensuite à l'étude des institutions familiales, puis à celle de la vie de village, cette « famille élargie », du clan, de la tribu enfin, en insistant sur l'organisation de la souveraineté, de la cour, de la justice, de l'armée. Le second volume est consacré tout entier aux manifestations collectives de nature culturelle : agriculture et pêche, mais aussi modalités raffinées de la littérature et de l'activité de jeu, toujours si importante chez les « primitifs ». L'étude de la religion, de la magie, de

1. Les rites de puberté, pour une autre population africaine, viennent d'être décrits minutieusement, dans l'ouvrage de M. A. M. Vergiat, *Les Rites secrets des primitifs de l'Oubangüi* (Payot), livre sur lequel, à beaucoup de points de vue, on peut, on doit faire des réserves accentuées, mais qui comporte une documentation photographique d'un intérêt et d'une audace, à ma connaissance, uniques, et qui vient très heureusement compléter les précisions fournies par l'auteur d'après une expérience personnelle.

la mythologie tient naturellement une place prépondérante. Il ne saurait être question de passer en revue ces chapitres si riches. Il suffira de dire que M. Malinowski considère *Mœurs et coutumes des Bantous* comme le meilleur ouvrage d'ethnographie. Il faudrait préciser : d'ethnographie africaine, car on ne saurait si vite reléguer au second rang les monographies de Spencer et Gillen et les travaux de M. Malinowski lui-même.

M. Junod a passé sa vie presque entière chez les Bantous. C'est déjà dire toute la valeur de sa relation, qui est en outre intelligente, bienveillante, admirablement conduite. Elle est donc d'une qualité exceptionnelle. Ceci dit, je ne m'en crois que plus libre d'affirmer que les « conclusions pratiques » de caractère philanthropique ou autre, dont M. Junod a cru devoir faire suivre chacune de ses descriptions sont absolument déplacées dans un ouvrage de ce genre et doivent en être totalement bannies. M. Junod est assurément libre de juger chaque détail de la vie indigène au point de vue de la Religion Évangélique. Il peut, certes, préconiser les moyens qu'il lui plaît, pour essayer de rapprocher celle-là des principes de celle-ci. Mais on ne saurait trop l'engager à ne pas considérer, fût-ce dans des « conclusions pratiques » les hommes qu'il étudie comme des espoirs de conversion. Dans un travail scientifique, toute préoccupation de ce genre apporte avec elle une possibilité de soupçon, laisse supposer que l'attitude de l'observateur n'était pas celle de la pure observation. Or l'objectivité scientifique, comme la femme de César, ne doit même pas être soupçonnée. La probité de l'auteur n'est d'ailleurs pas en cause, surtout dans le cas présent. Seule sa faculté intime de compréhension et de sympathie, d'identification avec l'objet de son étude peut être révoquée en doute. C'est déjà plus qu'il n'est souhaitable.

ROGER CAILLOIS

⁂

LES ESSAIS

UN HOMME VEUT RESTER VIVANT, par *Henri Petit* (Éditions Montaigne).

Ce livre tient à la fois de l'essai et de l'autobiographie. C'est un essai sur la lutte inhumaine que livre un individu jeune à la so-

ciété pour lui arracher le droit de vivre en restant fidèle à sa propre vocation. C'est aussi une autobiographie, car trop de détails vécus en font la preuve. « Années d'apprentissage », oui ; mais l'auteur, s'il a appris les conditions réelles du jeu — de ce « jeu auquel tout le monde triche », ne s'est pas senti accru, bien au contraire ; il se sent informé, mais déchu. Eh quoi ! Pour arriver à se faire entendre il faut donc se plier de bonne grâce à toute mécanique sociale, il faut faire bien pis encore : se montrer servile avec ceux dont on a quelque chose à espérer ou à craindre, et impitoyable envers ceux dont on n'a aucun besoin. La réussite sociale d'un homme dépend de la promptitude avec laquelle il s'est aperçu de ces nécessités dans sa jeunesse et s'y est plié. A ce compte-là, les années qui vont de vingt à trente ans comptent double. Mais à cela s'oppose une fierté très légitime, celle de quelqu'un qui connaît sa valeur et ne veut pas se vendre, car il veut aider les autres et non pas se faire aider par eux. Mais il se trouve que cet individu-là est précisément le plus exigeant. Que demande le banal ambitieux ? Rien qu'une place ; et il ira de place en place jusqu'à la plus haute comme le singe de branche en branche. Mais l'autre demande qu'on l'entende ; et l'on aime mieux accorder une faveur qui n'engage à rien que prêter une attention qui peut être compromettante.

Il reste plus tard la possibilité d'entrer dans un des nombreux partis politiques qui prétendent gouverner le pays. Quel que soit ce parti, il peut être utile ; l'on peut même faire en France une carrière plus profitable dans un parti d'opposition que dans un parti de gouvernement. L'essentiel en tout cas est d'appartenir à un parti qui puisse vous réclamer pour sien.

L'homme dont nous parle Henri Petit a cru qu'il lui suffisait de montrer son mérite et son courage pour occuper dans la société une place digne de lui et utile aux autres. Il a dédaigné, bien qu'il en ait passé, de se servir des concours et des examens ; il a voulu garder intacte une foi que tout autour de lui niait. Ne disons pas que c'est l'éternelle lutte de l'individu contre la société... Il est bien certain que la France d'après guerre, loin de montrer un élan créateur, n'a songé qu'à jouir de l'argent sans avoir le moindre idéal. La France se présentait comme un pays veule et qui s'abandonne. La crise n'a fait que rendre aigu un conflit que nous sentions latent entre une jeunesse à qui l'on refuse tout et une

vieillesse habituée à posséder et à jouir. La société française dure telle quelle par un miracle d'inertie qui ne satisfait personne.

Le livre d'Henri Petit a ceci de précieux qu'il suggère beaucoup plus qu'il n'expose. Sous forme de journal d'un employé de Préfecture rédigé du 6 au 23 août 1934, il commence par une sorte d'inventaire et se termine par un examen de conscience.

Un enfant élevé en province, dans une famille ayant toutes les traditions de l'ancienne France sans aucun de ses préjugés, s'étonne, parvenu à l'adolescence, de voir les hommes si divisés. Le monde dans lequel il vivait était si un, était si pur ! La nostalgie de cette unité et de cette pureté le fait rêver d'une société où toutes les intelligences seraient fraternelles et où seraient abolies les haines de classes et de patries. Mais comme il appartient à une « génération sans aînés », ceux-ci ayant été tués, il ne peut se rendre compte du caractère utopique de son idéal. Il trouve pourtant des appuis dans Barrès, dans Rolland, dans Péguy et dans un culte émouvant de l'amitié. Et certes Péguy aurait retrouvé là son ardeur de vivre et de penser, son zèle apostolique pour la réunion des hommes et son inlassable désir d'être témoin et guide de son époque. Ce n'est pas la cathédrale de Chartres, c'est la basilique de Vèzelay qui ici aurait intercédé. On sent en lisant ce livre l'homme qui serait allé à la Croisade et qui dans notre monde est dépaysé. Les Croisades qui peuvent lui être proposées maintenant ne le touchent plus. Il interroge tour à tour les Grecs et le Christ et c'est l'occasion de méditations dont nous ne pouvons parler ici.

Péguy aurait aimé ce livre : il aurait trouvé en lui autre chose qu'un écho de son œuvre, une continuation originale et comme l'esprit même qui l'animait.

JEAN GRENIER

***

LETTRES CLASSIQUES

SAINT BASILE. — AUX JEUNES GENS SUR LA MANIÈRE DE TIRER PROFIT DES LETTRES HELLÉNIQUES, texte établi et traduit par l'abbé *F. Boulanger* (Les Belles-Lettres).

La paix de l'Église posa la question des rapports entre les Chrétiens et la culture antique. Pendant les persécutions, on

avait autre chose à faire que de se demander si un disciple de Jésus devait lire Platon. Ceux qui s'interrogeaient sur ce point, surtout dans le monde latin, répondaient négativement et rejetaient avec violence tout ce qui venait du paganisme et du démon. « Les enfants naissent avec l'idolâtrie pour sage-femme », disait Tertullien. Le maître chrétien s'efforçait de les détacher de leur passé et aucun fossé n'était trop profond pour les séparer des sirènes antiques.

Puis, les Chrétiens se mettent à vivre comme tout le monde dans un univers pacifié. L'optimisme des Pères grecs jette des ponts entre l'ancienne sagesse et la révélation. La lettre de Saint Basile illustre parfaitement cette tendance. Il estime bien qu'entre les vertus naturelles et les surnaturelles il n'y a pas de commune mesure ; mais les vertus naturelles ne sont pas méprisables et les anciens ont dit à propos d'elles mille choses excellentes. Saint Basile conseille de lire d'abord les textes païens parce qu'ils sont plus faciles à comprendre que les textes révélés : cela heurte toutes nos idées relativement au caractère populaire des livres saints.

Il faut rapprocher ce traité (et M. Boulanger ne manque pas de le faire) de la lettre écrite en janvier 363 par l'empereur Julien au grand prêtre Théodore. L'empereur s'exprime avec un piétisme analogue, fait dans le patrimoine classique un triage identique, accueille ce qui est moral, rejette ce qui ne l'est pas, donne pudiquement d'Homère une interprétation allégorique, défend aux prêtres païens de lire Archiloque et considère comme un bienfait des dieux que les livres d'Épicure et de Pyrrhon soient perdus. Le plus tolérant des deux est certainement l'évêque de Césarée. Il est vrai qu'il écrivait après 370 et sûr de la victoire.

MARIE DELCOURT.

***

LETTRES ÉTRANGÈRES

UNE TENTATIVE D'AUTOBIOGRAPHIE par *H. G. Wells* (Editions de la N. R. F.) ; AUTOBIOGRAPHY par *G. K. Chesterton.*

Les écrivains de valeur représentent moins souvent leur nation qu'ils ne la contredisent. Dans une Angleterre conservatrice et

méfiante à l'égard du rationalisme, un Wells et un Bernard Shaw représentent le contre-courant intellectuel (ce qui ne veut point dire qu'ils représentent une pensée vraie). Dans une Angleterre protestante et de religion nationale, un Chesterton représente la réaction catholique et universaliste. Comme la mode est aux autobiographies (voir Alain et Julien Benda), qui sont en train de remplacer les biographies romancées (en leur ressemblant fort), c'est par ce mode d'analyse intérieure que Wells et Chesterton nous renseignent sur ces résistances mentales qui ont nourri l'intelligence anglaise depuis la fin de l'ère victorienne.

Alors que, chez nous, Bourget et Barrès recherchent la révélation sentimentale et fuient la raison nue, Wells, dès le temps de la boutique paternelle, recherchait au contraire cette vérité dépouillée. Cela n'était pas commode. Il nous décrit une Angleterre étonnante, où les recherches scientifiques se heurtaient à un système pédagogique si parfaitement anti-rationnel que même le laboratoire dégageait un parfum d'église... Donc, M. Wells cherchait la vérité. Et il cherchait la vérité avec, comme il dit, « un cerveau très ordinaire ». Ce qui a été fait et pensé de bon par les maîtres de cette génération est dû en grande partie à leur modestie. Alain, Wells, Chesterton témoignent d'une volonté de modestie qui offre un des traits singuliers et féconds de cette pensée d'avant-guerre (nous nous sommes bien rattrapés depuis !)

Mais, en même temps, Wells était un imaginatif. S'il luttait tant contre la culture anglaise, c'est sans doute à cause de ce qu'elle propose de si feutré à l'imagination. Le grand Huxley lui enseigna enfin la vérité, celle qui est inévitable comme un coup de grisou ; mais Wells en fit aussitôt une féerie. Ce lapin devint un chapeau en passant par sa machine cérébrale, qui, somme toute, n'était pas si « ordinaire » que cela. Nous connaissons l'œuvre de Wells, si variée, si intelligente, si bien adaptée. Nous ne pouvons donc qu'approuver ses démarches intellectuelles. La fureur de Wells contre le christianisme (fureur un peu courte, mais pittoresque) n'a d'égale que sa fureur contre le marxisme, cet autre christianisme, ce christianisme d'usine. Si bien que Wells sera condamné à la fois par les chrétiens et par les révolutionnaires. Il est de taille à tenir le coup.

L'*Autobiographie* de Chesterton est un chef-d'œuvre. Toute la finesse et tout le génie de cet hommes (un génie qui consistait à faire passer la finesse pour de la vulgarité) éclatent dans ces pages riches nourries des plus subtils retournements d'esprit. Car Chesterton procède à la façon des clowns autour de la piste : par cabrioles, et le plus souvent sur les mains. Sa description d'une famille bourgeoise du milieu du XIX[e] siècle restera certainement comme une des pages les plus justes et les plus charmantes de la psychologie sociale. Chesterton a eu la chance, en son jeune âge, de s'occuper d'esthétique et d'histoire de l'art. Il a puisé dans ce travail une horreur de l'esthétisme qui lui a donné la clef de son génie. Ce génie lui commandait essentiellement, comme celui de Péguy, de nier le moderne pour sauver la liberté. On relève plus d'une ressemblance entre Péguy et Chesterton : même horreur des solutions modernes du bonheur humain, même esprit populaire, même amour d'un mythe médiéval. Seulement, Chesterton était gai, et Péguy, s'il n'était pas triste, n'était pas gai. Il y avait quelque chose de sombre dans sa nature, et peut-être dans la nation qui l'encadrait. Au fait, si Wells et Chesterton font le coup de feu contre leur propre tradition avec tant de bonne humeur, c'est peut-être que cette tradition les porte, comme ces matelas si parfaitement suspendus qu'ils se laissent oublier au moment où l'on profite de leur douceur.

RAMON FERNANDEZ.



ABSALOM, ABSALOM ! par *William Faulkner* (Random House, New York).

La guerre civile qui, de 1861 à 1865, déchira les États alors Désunis semble être redevenue, depuis quelques années, un thème aimé des romanciers américains. Après *So red the rose* de Stark Young (1934), *Long remember* de Mac Kinlay Kantor (1934) et *Gone with the wind* de Margaret Mitchell (1936), voici *Absalom, Absalom !* Il va sans dire que ce dernier ouvrage de Faulkner n'est point, comme celui de Stark Young, un récit pomponné, où gazouillent des dames en crinoline. Ce n'est pas non plus un roman

d'aventures à lire dans le métro comme les mille pages de Margaret Mitchell. C'est l'agonie d'une civilisation, symbolisée par la lente désintégration de la famille Sutpen et l'héritage effroyable d'orgueil et de misère qu'en doivent traîner les derniers descendants.

De tous les romans de Faulkner, *Absalom, Absalom !* sera sans doute celui qui rebutera le plus le lecteur moyen. Non qu'il soit plus obscur que les précédents, mais il demande une attention plus soutenue et il récompense moins de l'effort qu'il impose. J'entends par là qu'aucun morceau de bravoure n'en vient couper le long et soigneux déroulement ; nul passage scabreux pour réveiller celui qui sommeille en nos cœurs, à peine quatre ou cinq pages de dialogue, le reste n'est qu'analyse. Mais quelle richesse, quelle virtuosité dans une technique dépouillée de tous les artifices, ingénieux certes, mais faciles et un tant soit peu déshonnêtes, auxquels *The Sound and the fury*, par exemple, dut en partie son succès !

William Faulkner, qui répugne aux récits directs, se sert cette fois-ci d'un miroir à trois faces pour développer son récit : les trois interlocuteurs de Quentin Compson : miss Rosa Coldfield, Mr. Compson (père de Quentin) et Shrevelin McCannon, son camarade à l'université de Harvard. La première des conversations a lieu une après-midi de septembre, en 1909, la seconde, le soir du même jour, en attendant l'heure à laquelle Quentin doit aller chercher miss Rosa pour la conduire dans la maison délabrée qui était autrefois la demeure somptueuse de son beau-frère, Thomas Sutpen ; la troisième, en janvier 1910, dans la chambre que Quentin partage avec Shreve, à Harvard. C'est de beaucoup la plus importante, la plus intéressante aussi, car elle dévoile tous les mystères. Les confidences de Miss Rosa et du père de Quentin nous ont simplement présenté les personnages du drame et leurs actions à l'époque de la guerre civile. Nous savons ainsi que Thomas Sutpen, « le démon », après s'être installé aux environs de Jefferson (Mississipi), a épousé Ellen Coldfield, sœur de Rosa, dont il a eu deux enfants, Henry et Judith. Au début de la guerre, Judith s'est fiancée à Charles Bon, l'ami intime de Henry, et, quatre ans après, Henry tue Charles devant la grille du parc. Ellen, en mourant, a confié ses deux enfants à sa sœur, et la tante Rosa, en 1865, est venue habiter la maison maudite que hante une

négresse mystérieuse, Clytemnestre (bâtarde de Sutpen) et un squatter, Wash Jones, grand-père d'une jeune fille, Milly. Un an après, insultée par son beau-frère qu'elle aurait aimé épouser, Rosa retourne à Jefferson.

Janvier 1910 : Quentin, qui, peu de temps après son équipée nocturne avec miss Rosa, est entré à l'université de Harvard, vient de recevoir une lettre de son père lui apprenant la mort de la vieille demoiselle. Et cette lettre déclanche une recherche du temps perdu ou, plus exactement, une divination du temps perdu, car ce n'est pas Quentin qui raconte à Shreve la fin de l'aventure à laquelle il fut mêlé, le soir où miss Rosa l'emmena dans la maison en ruines, c'est Shreve qui s'efforce de la débrouiller. Technique du jeu de patience. Quentin en a étalé toutes les pièces et regarde son ami le reconstituer lentement. Pour Shreve, un Canadien, cette histoire méridionale est d'un puissant attrait. Peu à peu, le dessin se compose : on voit apparaître une créole de la Nouvelle-Orléans, maîtresse de Charles Bon dont elle a eu un fils, Charles-Étienne. On comprend que Charles Bon est le fils de Thomas Sutpen et d'une Haïtienne que Sutpen avait épousée avant son arrivée en Amérique et qu'il avait abandonnée, en 1831, quand il avait appris qu'elle avait du sang noir. Charles est donc le demi-frère de Judith. Ainsi s'explique le titre du roman, car il est dit au deuxième livre des Rois : « Après cela, Amnon, fils de David, conçut une passion violente pour la sœur d'Absalon, aussi fils de David, qui était très belle et qui s'appelait Thamar. » Et Henry tue son frère comme le fit Absalon, mais, cette fois, pour prévenir le crime et non pour le venger. Dans un autre coin du *puzzle*, nous voyons Wash Jones assassiner Sutpen le jour où sa petite fille accouche d'un enfant dont Sutpen est le père. Enfin, quand la dernière pièce est en place, la maison apparaît en flammes. Clytemnestre y a mis le feu pour empêcher la tante Rosa d'en faire sortir son neveu qui s'y cachait depuis quatre ans. C'est Henry, en effet, que Rosa avait découvert, le soir où trois mois auparavant, elle s'était fait accompagner par Quentin, Henry qu'elle avait autrefois promis de protéger et qu'elle ne pouvait abandonner dans cette demeure maudite où vivaient la vieille Clytemnestre et un nègre à demi idiot, Jim Bon, fils de Charles-Étienne, et dernier représentant de l'altière famille des Sutpen.

« — Veux-tu savoir ce que je pense de tout cela ? » dit Shreve à la fin de sa lente reconstitution.

« — Non, dit Quentin.

« — Eh bien, je vais te le dire. Je pense qu'un jour viendra où les Jim Bon auront conquis tout l'hémisphère occidental. Evidemment, nous ne serons plus là, évidemment aussi, à mesure qu'ils se répandront vers les pôles, ils blanchiront, comme font les lapins et les oiseaux. Comme ça, on les remarquera moins sur la neige. Mais, ça sera toujours Jim Bon. Ainsi, dans quelques centaines d'années, moi qui te regarde, je serai sorti également des flancs des rois africains. Maintenant, il y a encore une chose que je voudrais que tu me dises, une seule : Pourquoi est-ce que tu hais tellement le Sud ?

— Je ne le hais pas », se hâta de répondre Quentin, très vite, immédiatement ; « Je ne le hais pas, » dit-il. *Je ne le hais pas* pensait-il, haletant dans l'air froid, dans les ténèbres d'acier de la Nouvelle-Angleterre ; *Non, Non ! Je ne le hais pas ! Je ne le haís pas !* »

C'est ainsi que s'achève cette histoire atroce dont les horreurs font songer aux Atrides et qui touche au problème le plus angoissant qu'un peuple ait jamais eu à résoudre. Plus qu'un roman, William Faulkner en a tiré un grand poème barbare où, à travers le réseau serré d'une psychologie minutieuse et l'enchevêtrement de périodes aux incidentes toutes proustiennes et lourdes de poésie, s'élèvent, comme d'un creuset magique, des parfums de glycine et de terre calcinée, le scintillement des lucioles et les échos lointains de fanfares guerrières.

MAURICE EDGAR COINDREAU

***

DAVID HERBERT LAWRENCE ET LES RÉCENTES IDÉOLOGIES ALLEMANDES, par *Ernest Seillère* (Boivin).

Dans son étude M. E. Seillère s'efforce de retrouver les sources communes au romancier anglais et aux principaux théoriciens nazis. Ici même, au sujet de la traduction de *La verge d'Aaron*, on a relevé l'extraordinaire concordance qui existe entre les thèses

de *Mein Kampf*, ou celles de H. Esser et F. Fried et certaines vues de Lawrence.

Naturellement M. Seillère poursuit sa croisade antiromantique, et « anti-rousseauiste ». Il note en passant l'influence profonde de George Sand sur Lawrence qui ne dissimulait pas son admiration pour *Villemer*, *les Maîtres Sonneurs*, etc.

On lira surtout avec intérêt les pages consacrées à Ludwig Klages, un des demi-dieux de l'Allemagne hitlérienne en qui le romancier saluait un de ses maîtres, et auquel il emprunta ses principaux thèmes : haine de la raison, de la volonté consciente, abandon à l'instinct vital, à « l'éros cosmique », horreur de la société édifiée sur le respect de la loi, de la famille, etc.

Hélas, cédant à son penchant naturel M. Seillère en vient à méconnaître Lawrence et accorde beaucoup trop d'importance aux systèmes et aux idées dans l'œuvre de cet « homme aux nerfs malades » qui reflète essentiellement des états passagers. Lawrence n'en est pas à une contradiction près et il est presque amusant de voir son commentateur accorder un tel sérieux à ses affirmations scientifiques ou philosophiques.

Il y a pire. M. Seillère semble esquisser une sorte « d'utilisation » de l'œuvre de Lawrence pour la défense des thèses conservatrices sur l'état, l'armée, le mariage, la religion. Par esprit de système, par des affirmations hasardeuses, des vues incomplètes, il en arrive à une véritable déformation de la pensée du romancier.

Cette annexion inattendue de Lawrence au traditionalisme et au catholicisme, au nom de sa seule et incontestable hostilité à la science, à la démocratie et au socialisme, est un signe des temps. C'est sans doute suivant la même inflexion de pensée qu'on revendique la tradition d'Isabelle la Catholique, pour livrer l'Espagne aux légions mauresques !

Pour conclure citons cette boutade d'un écrivain anglais : « Hitler s'est donné pour tâche de ramener l'Europe à la civilisation de l'homme des cavernes ; plus décidé D. H. Lawrence eut volontiers refait de nous des gorilles. Ils avaient fatalement un bout de chemin à faire ensemble. » Cette plaisanterie est moins risquée que la découverte « d'arrière-plans de la tradition valable » dans l'œuvre de Lawrence.

JACQUES DEBÛ-BRIDEL

***

L'ALLEMAGNE NOUVELLE, par *Henri Lichtenberger* (Flammarion).

Il faut avouer que depuis trois ans nous avons perdu contact avec l'Allemagne. Sur tous les terrains, et en particulier sur celui des idées. La politique du national-socialisme, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, nous a mis dans un état de choc. Les voix qui nous viennent de là-bas par la radio provoquent régulièrement la stupeur. Les informations destinées à nous prévenir ne nous trouvent que trop prévenus. On dirait que le monde allemand est devenu l'autre monde, une sorte de fatalité qu'il faut accepter ou rejeter en bloc, sans pénétration possible. En même temps que l'antipathie on voit s'éveiller des sympathies. Mais sympathie et antipathie ne sont que des réflexes. Nos condamnations, nos approbations ne peuvent à la longue tenir lieu de la connaissance qui devrait les inspirer et qui est manifestement insuffisante. Retrouverons-nous assez de liberté d'esprit pour entreprendre la conquête méthodique de cette connaissance de l'Allemagne ? Des savants qui ont l'habitude de l'objectivité, comme M. Henri Lichtenberger, M. Edmond Vermeil, s'y emploient. L'ouvrage que M. Lichtenberger vient de publier sur *l'Allemagne nouvelle* nous fait faire un grand pas. C'est le troisième du même auteur en trente ans. Une première fois il avait dressé le bilan de l'Allemagne de Guillaume II. Il y a dix ans, il faisait le tableau de la République de Weimar. Aujourd'hui, faisant à nouveau le point, il étudie sous l'aspect politique, économique, social et psychologique l'Allemagne hitlérienne. Pour la première fois est tentée une synthèse des forces qui se conjuguent et aboutissent à une refonte formidable. Présentées isolément, dans des informations au jour le jour, ces forces ne prenaient pas à nos yeux leur véritable sens. Elles n'ont de sens que par leur ensemble. Et pour saisir cet ensemble il fallait, comme M. Henri Lichtenberger, connaître l'Allemagne de Luther, de Gœthe, de Wagner, de Nietzsche, aussi bien que celle de Hitler. Il fallait connaître, non seulement les idéologies, mais aussi les réalités, avoir été comme l'auteur en relations à la fois avec des intellectuels, des personnalités poli-

tiques et des chefs d'industrie. Tout se tient dans ce phénomène complexe du national-socialisme. Les effets immédiats y ont des causes lointaines ; les innovations en apparence les plus hardies ne font souvent que satisfaire des aspirations anciennes. L'importance des réformes tient à ce qu'elles ont un double caractère de réaction et de révolution, à ce qu'un choix est fait entre les forces qui viennent du passé, du fond du germanisme, et à ce qu'il est donné à ces forces « éternelles » un point d'application inconnu jusqu'alors. Un esprit public triomphe, dont il ne suffit pas de dire qu'il est la négation absolue de la démocratie, du rationalisme, de l'universalisme. Cela va plus loin que la politique et la philosophie. Le mécanisme psychologique, moral, qui se dresse en face de nous, et dont le jeu reste obscur, même à nos conservateurs qui sont dupes d'analogies, prend tout l'homme, pour le refaire par le dedans. M. Henri Lichtenberger a mis le doigt sur les ressorts. Son chapitre sur le « spartanisme » découvre l'essentiel. L'idée de race ne fait plus sourire lorsque l'on songe qu'il s'agit moins d'une race à conserver pure que d'un nouveau type d'homme, d'homme allemand, à pétrir, à façonner en vue de fins précises, héroïsme et conquête. Cet homme allemand, qui continue à se chercher, depuis des siècles, et à se vouloir exclusivement allemand, opère dans la tradition de son peuple une sélection instinctive. D'une part il continue d'accepter le déterminisme dans la mesure où celui-ci fait de l'individu le produit d'un sol, d'un milieu, d'un passé historique. D'autre part il répudie ce déterminisme dans la mesure où il avait pris figure de marxisme, de matérialisme historique. Il y a rupture avec l'Allemagne wilhelminienne où le réalisme de Bismarck et celui de la Sozial-Demokratie se rejoignaient dans l'idée de force et de bien-être. La force apparaît maintenant dans le refus du bien-être. Ce n'est pas l'idéalisme schillérien qui renaît. Le refus n'est que provisoire. La force est dans le consentement à différer la prise de possession du réel. Elle est dans un renversement d'attitude vis-à-vis du réel. La réalité ne doit plus conditionner l'homme. C'est l'homme qui invente les réalités. Elles existent du fait qu'il les pense. Elles deviennent ce qu'il veut qu'elles soient. La fiction est maîtresse. Il est, ailleurs, des fictions demeurées puissantes : raison, humanité, liberté. Mais elles ont perdu l'offensive. La fiction allemande attaque, détruit, engendre. La défaite ? Qu'on la nie, et elle

n'existe plus. La privation, la non-joie ? On en fait une joie. La force ? Il suffit de la penser pour qu'elle soit. Penser — c'est trop dire, ou trop peu. Le mythe tient lieu de pensée, un mythe en création continue est à son tour créateur. Comme le fait justement remarquer M. Lichtenberger, ce n'est plus l'économique qui commande la politique ; c'est la politique qui prime. Une politique qui mobilise depuis la procréation jusqu'à la mort toutes les énergies de l'individu au profit de la communauté. La transformation de cette communauté n'est si profonde que parce qu'elle totalise des transformations individuelles et que celles-ci touchent le dedans de l'être.

Reste à se demander où conduit cette évolution. M. Henri Lichtenberger ne s'interdit pas les jugements de valeur, et il les porte avec autant de fermeté que de modération.

FÉLIX BERTAUX

***

DIE UNBEKANNTE GRŒSSE, par *Hermann Broch* (Fischer, Berlin).

Le personnage principal de *La quantité inconnue* est un jeune mathématicien qui reçoit au cours du récit son diplôme de doctorat. D'une puissante stature, mais timide et gauche, il ne vit que pour la science, ne comprend que la beauté des chiffres, ne conçoit d'autre religion que celle de la clarté logique. M. Broch, qui a eu longtemps la passion des études mathématiques, peint avec une rare pénétration ce monde étrange et fermé de la raison abstraite, pareil à celui où a choisi sa demeure le fatidique M. Teste. Plus ce monde semble éloigné de la réalité humaine, et plus nous y reconnaissons à l'état pur et condensé à l'extrême tout ce qui, sous diverses formes mixtes, constitue l'ossature même de la civilisation moderne. Richard Hieck, le mathématicien, chérit d'un amour si exclusif la connaissance pure que c'est bien le monde irréel des signes algébriques qui se présente à lui comme la seule réalité, tandis que la vie, elle, n'est à ses yeux qu'un néant agressif, contre lequel il ne lui reste qu'à se défendre à l'aide de disciplines ascétiques. Lorsqu'il s'y heurte quand même, il a la

sensation aiguë de ne pouvoir concilier la vie du corps avec celle de l'esprit et il éprouve quelque chose qui ressemble au désir de se voir trancher la tête, afin que ces deux modes d'existence ne risquent plus jamais de se confondre.

Ils se confondent pourtant dans la vie réelle. L'effort intellectuel ne peut arracher entièrement Richard Hieck à la maison où il habite, à la vie de sa famille. Cette famille se compose d'une mère encore jeune et qui ne supporte pas sans quelque révolte son veuvage, d'une sœur qui se prépare à entrer au couvent et dont la vie spirituelle n'est pas sans présenter certaines analogies avec celle du mathématicien, un jeune frère, enfin, Otto, adolescent frêle, sensuel et inquiet, entièrement dominé par des images de plaisir, de vie agréable et facile. Afin d'arriver à cette vie, il imagine une intrigue à la fois puérile et basse qui a pour but de soutirer à sa mère une partie de ses pauvres économies. Quand le plan a échoué, par ce qui lui semble être la trahison d'un camarade, il perd tout repos, trouve l'existence quotidienne insupportable et finit par se suicider dans une crise de désespoir. De cette mort, le frère aîné reçoit un choc qui lui sera salutaire. Il est devenu amoureux entre temps d'une jeune étudiante, mais cet amour même lui apparaît comme quelque chose de lointain et d'irréel. Son vieux professeur, mourant d'une maladie de cœur, a beau lui avouer qu'il se sent frappé par où il a péché et l'avertir qu'il existe d'autres moyens de connaissance que ceux auxquels tous deux ont voué leur vie, Richard ne se sent définitivement ébranlé que devant le cadavre d'Otto. La présence de la mort, seule, lui fait saisir, comme en un éclair, la réalité concrète de la vie. Il reviendra à ses chiffres, mais sauvé de leur obsession. Il redeviendra un, il revêtira à nouveau sa nature d'homme. Au delà des basses régions du raisonnement et de l'instinct, il atteindra à un niveau plus élevé d'humanité où toutes les facultés de l'âme se pénètrent réciproquement et se réunissent en un tout indivisible.

Ce bref roman, on le lit presque comme une parabole sur un des thèmes fondamentaux de notre temps. La clarté de ses lignes, la simplicité relative de ses données initiales en font une parfaite introduction à la lecture d'un livre beaucoup plus important du même auteur, d'une complexité et d'une richesse tout autres, celui-là, *Les somnambules* (*Die Schlafwandler*), en trois volumes. Il existe de cette trilogie une belle traduction anglaise, mais

elle est encore entièrement inconnue en France. Je profite d
cette occasion pour dire que j'y vois l'œuvre la plus important
qui ait paru sous forme de roman, en Europe, depuis la mor
de Proust et la publication d'*Ulysse*.

WLADIMIR WEIDL

***

LES ARTS

RUBENS

De même que l'exposition de l'aquarelle n'était que le préluc
d'une manifestation digne de ce titre, de même l'actuelle réunio
à l'Orangerie, de quelques toiles de Rubens ne constitue qu'u
avant-propos à la grandiose exposition que mérite ce peint
splendide. Cette collection idéale des toiles les plus belles c
grand Flamand devrait comprendre en premier lieu le combat d
Amazones, les filles de Leucippe et le portrait du peintre av
Isabelle Brandt, de Munich. A tous ces chefs-d'œuvre de la vei
baroque, il faudrait opposer Cymon et Iphigénie de Vienne, H
lène Fourment à la pelisse, Thomas d'Arundel et sa femme, et
Paysage à l'arc-en-ciel de Munich. Ce paysage établi sur la vertica
et l'horizontale, et d'une ordonnance déjà Poussinesque, pourra
faire pendant à Rubens et sa femme dans le jardin, qui est égal
ment organisé sur le rythme de l'angle droit. On le voit, c'
Munich qui se doit de faire l'exposition didactique que souha
le public actuel, de plus en plus désireux d'être, non seuleme
renseigné, mais enseigné. Accrocher d'un côté les œuvres les pl
tumultueuses, tourbillonnantes, vertigineuses du Maître,
l'autre celles qui s'équilibrent classiquement et où les frisso
nantes musculatures, enfin reposées, ne transforment plus
membres en flammes tordues, mais en paisibles colonnes. Ai
le public — et même les artistes — pourraient se faire une id
exacte de la variété de Rubens, ici truculent, là réservé et p
comme un primitif, et l'on ne verrait plus des peintres sour
dédaigneusement et crier à la vulgarité et à l'épaisseur devant
précurseur qui a atteint, dès le XVII[e] siècle, aux plus tendres, a
plus exquises fluidités impressionnistes.

Hier encore, sous l'influence des discours d'un Vlaminck et de la technique d'un Derain ou d'un Segonzac, la peinture physique, celle qui semble naître d'un simple effort musculaire, était en honneur (au point que tout ce qui paraissait préparé, étayé de résolutions spirituelles était tenu pour suspect et inférieur). Il est curieux de constater qu'une humeur bien différente s'est manifestée ces derniers temps. Le goût, vertu des faibles, a fait son apparition, et Rubens, dieu de la peinture physique, n'a plus recueilli dans les ateliers que quelques mentions honorables. Il manque certes de mystère, il n'établit ses sortilèges qu'en pleine lumière ; jamais la pénombre terrible de Rembrandt, ou les inquiétantes brumes du Vinci ne submergent ses compositions. (Les ombres qui s'étendent sur son *Fils prodigue*, ne sont dues qu'au noircissement des *terres*). Ses féeries ne sont pas le produit d'une lueur égarée sur un visage et sur le coin d'un meuble ou d'un rocher émergeant de la nuit, mais celui d'un phénomène naturel, quelquefois perceptible au vulgaire, comme l'arc-en-ciel (dont il a fait un usage constant), d'autres fois plus subtil et caché aux sens grossiers, comme ces *passages* aériens qui relient les uns aux autres les corps, les terrains, les feuillages et les ciels et réduisent à quelques grands pans de lumière et de demi-teintes la multitude des figures et des accessoires. *Peintre de l'évidence*, il ne simule pas laborieusement les *effets* : il lui suffit de copier ceux qu'il voit, ou plutôt d'en projeter les reflets agrandis sur la torrentielle germination de ses figures. A ce point de vue, l'esquisse du *Martyre de Saint-Liéven*, et surtout celle du *Martyre de sainte Ursule* atteignent à un degré d'irréalité que l'impressionnisme n'a pas égalé.

Le plus extraordinaire, dans ces compositions où les formes flottantes s'enchevêtrent en torsades onctueuses, c'est la précision du dessin. Le pinceau inlassable ponctue, cisèle, orne de mille détails les larges plans lumineux qui, de loin, semblent balayés d'une brosse ivre de liberté. A distance, ce n'est qu'une musique de tons gris, roses et bleus ; de près, cela devient précis et nombreux comme un travail d'orfèvre.

C'est devant les esquisses de Rubens, où cette double technique est plus frappante encore que dans les grandes toiles, que Delacroix a certainement trouvé sa fameuse formule : « Ebaucher avec un balai, finir avec une aiguille. » En d'autres termes, introduire le plus de détails *dessinés* dans les plus larges plans.

Les peintres s'épuisent à résoudre ce problème crucial de la fameuse diversité dans l'unité. Ils commencent à savoir que le secret consiste d'abord à rassembler les figures à l'aide de tracés régulateurs, créant, par la répétition incessante de certaines directions, un rythme dont l'œil devient le prisonnier. Un rythme sans évidence laisse les lumières et les ombres errer à l'aventure, et l'on voit les formes s'empâter, comme dans *la bataille d'Arbelles* de Breughel de Velours, dont les groupes ressemblent à des grappes écrasées. *La Kermesse*, à côté, par le jeu de ces volutes qui naissent l'une de l'autre, paraît pleine et luisante comme une belle grappe dont tous les grains seraient intacts. Mais le tableau le plus prodigieux de cette exposition (sur laquelle il faudrait écrire dix pages), c'est *la Bacchanale* de Berlin qui, nettoyée à souhait, laisse transparaître toutes les magies de la technique la plus riche que jamais peintre ait employée [1]. Des corps, le plus arbitrairement du monde pressés les uns contre les autres (pour éviter tout vide inexpressif) uniformément posés sur les diagonales du rectangle d'or, et qui, cependant, paraissent agir librement et avec naturel ; des contrastes aussi puissants que ceux de Caravage et cependant dépouillés de la répugnante opacité Caravagienne, enfin un réalisme poussé aux dernières limites et qui atteint à la grandeur des gothiques.

En quittant cette merveille, si l'on est encore sensible aux dons étonnants de Jordaens, on ne peut s'empêcher de trouver tous les personnages de *l'Abondance* bien appliqués à construire leur pyramide ; la distinction d'un Van Dyck semble sèche et mièvre, et ses fonds des décors ; tout s'éteint, surtout les grandes compositions exécutées dans l'atelier de Rubens, et il n'y a guère que Siberechts qui nous arrête encore, à force d'ingénuité, comme le fera plus tard, au Louvre, le douanier Rousseau, quand nos enfants quitteront Cézanne et Renoir enfin dignement représentés.

ANDRÉ LHOTE

1. On y retrouve avec émotion la tête de nègre empruntée à l'étude de Bruxelles, qui devrait être accrochée tout près.

Livres à consulter : *Rubens*, par Gustave Vanzype (Plon) ; *Rubens et son temps*, par Germain Bazin, Paul Colin (Sedrowski) ; *Rubens et la galerie des Médicis* (Tel) ; *Rubens*, par Henri Verne (Flammarion).

***

ESPAGNE 1934-1936 *(Exposition André Masson à la Galerie Simon).*

Une tête de taureau au cou de laquelle plonge (non loin d'une banderille aux papillotes légères comme des flammes, et proche l'œil furieux sous le chaton des cornes sertissant un crâne) la verticalité péremptoire d'une épée, l'on peut croire qu'en marquant d'un si tragique signe inaugural le carton de ses invitations, André Masson a voulu condenser, comme en des armoiries, tout ce que l'Espagne fut pour lui de brûlant durant ces deux dernières années et tout ce qu'elle souffre aujourd'hui sous le glaive des soudards qui ne parviennent que très malaisément à l'estoquer.

Mascarades d'insectes ; cris enrhumés de coqs ; terres d'un rouge sanguin où le feu couve, et s'exalte parfois jusqu'à d'effectifs incendies ; Don Quichottes pourfendant d'incertaines créatures — miasmes ou concrétions bouffonnes — puis veillant lance au poing, maigres comme la longue écharde qui ne cesse de se dresser au centre de leur cœur ; corps humains déchiquetés par des légionnaires romains ; délire cosmique illuminant les nuits autour du monastère de Montserrat ; spectres d'ânes errant sous les murs d'Avila ; curés que de louches pensées poursuivent, changées en pinces de homards ; hystérie des cadavres qui prétendent opposer par la force un veto à ce qui n'est que le flux naturel de la vie, — tout ce monde fourmillant, blessé, vorace, désirant, entrechoqué se résume dans la beauté à la fois tournoyante et sereine des souveraines « tauromachies ».

Un peintre aussi épris de la nature qu'André Masson — j'entends : l'aimant assez pour la scruter, la regarder par l'intérieur, en mettre à nu les ressorts avec la même ardeur patiente que s'il s'agissait d'opérer quelque transmutation alchimique — était spécialement doué pour aborder ce thème déjà presque mythique en soi qu'est la tauromachie.

Gravitation hostile de l'homme et de la bête, meurtre en même temps que fusion, géométrie dont les théorèmes n'admettent que des preuves actives par le fer et le sang, coïncidence d'une suave arabesque avec un bloc obscur de frénésie, la corrida, fête sacri-

ficielle et art majeur, illustre bien le duel de l'artiste contre le monde extérieur quand, arrachant sa propre peau et se tenant debout devant l'œuvre à créer en position d'écorché, il tente de dompter la nature en la prenant aux plis palpitants de cette cape et, nouveau Damoclès, essaye d'abolir la mort en se faisant une arme scintillante de la menace qui pesait depuis toujours sur lui.

Par le truchement des courses de taureaux, André Masson nous mène au point crucial de l'art : guerre inexpiable du créateur avec son œuvre, du créateur avec lui-même et du sujet avec l'objet, dichotomie féconde, joute sanglante dans laquelle l'individu entier est engagé, ultime chance pour l'homme — s'il consent à y risquer jusqu'à ses os — de donner corps à un *sacré*.

MICHEL LEIRIS

***

REVUE DES LIVRES

LA TERRE EST EN SÈVE, par *A. Druelle* (Ed. du Sagittaire).

La terre est en sève, mais c'est sous quelque pluie tiède de mars où les labours fument comme une lessive. Il y a une lumière neuve dans l'air humide et la journée détrempée prend la lourdeur un peu veule des premières chaleurs. Elle est pleine d'une odeur de paille mouillée, de cour de ferme, de fossé envahi par la vase et de haie rougie où s'ouvrent les feuilles d'aubépine. On se sent perdu au milieu des terres ; et comme on cède vite aux facilités les plus médiocres, derrière la porte d'une grange ou le buisson d'une pâture. La campagne : si peu de choix et une telle obsession charnelle. La chair parle en gros ton, dans un style de kermesse, que le débridé sauve mal de la vulgarité. Cela fait une espèce de fête triste ; et puis on retrouve en un moment tout l'ennui. Comment ne pas songer à cette existence qu'on a, et à tant d'êtres sans bonheur ? Obsession aussi des histoires proches, qui dans ce vide prennent toute leur importance humaine : ce gamin qui vient de mourir, cette petite jeune fille qui riait, qui vivait et qu'on enterre, cet homme dont le bien se vend à l'encan, ceux que la pauvreté, la maladie, la honte réduisent à rien. Du fond d'une campagne, où l'on est moins pris par la vie, comment ne pas songer davantage à elle, par delà bassesse et noblesse ?

Ce recueil est assez marquant pour désintimider ceux qui le pensent. Il arrive à l'auteur de prendre la démarche d'Apollinaire. Au départ, souvent, son expression rappelle un instant celle de Jammes, ou même de Guérin, de Laforgue. Mais il a ses traits à lui, où retrouver le fin

visage, peuple et poignant, d'une muse rustique. Il a son timbre à lui, sa façon un peu accusée d'interpréter les gestes confus et les douteuses paroles de la nature. S'il perd pied dans le chemin boueux ou l'herbe trempée, il sait pourtant passer au-dessus des choses, dans une dérive à demi hagarde, fraternelle encore. Il échappera mieux un jour à cette terre normande, à cette vie telle quelle Il transcrira plus nerveusement son propre chiffre puisqu'il sait, d'une manière directe et quelquefois saisissante, donner le goût de « la vraie vie humaine », et qu'il désire tellement « croire en Dieu sans y penser ».

HENRI POURRAT

***

JOURS DE JOIE, par *Jacques Christophe* (Plon).

On aimera dans le nouveau livre de Mme Jacques Christophe la fraîcheur, la discrétion, la légèreté de touche que l'on goûtait déjà dans *Rayons Violets* et *le Diable et son Train*. C'est ce qu'il y a de plus frais dans la littérature féminine. Des images, des silhouettes, des sentiments qui semblent autant d'allusions à un monde angélique. Une voix douce, un peu triste. Un chant fragile, mais sans fêlure, et qui trouve, dans sa fragilité même, son charme le plus sûr.

MARCEL ARLAND

***

CONNAISSANCE DU PRINTEMPS, par *Olivier Meurice* (Journal des Poètes).

C'est un livre qui dépasse son titre, car il s'agit très exactement d'un poème des Saisons, mais le printemps y domine, comme cela se doit. Et « le printemps s'élève, fluide, mais bientôt il n'y a plus de tiges et les parfums continuent seuls l'ascension... Le printemps s'est arrêté vers le milieu du ciel, météore indécis au terme de sa course ». Ainsi s'achève la Marche de la Graine, une des meilleures pages du livre, où les pages vraiment réussies ne manquent point. L'on y perçoit, à travers de simples descriptions de la nature, un sentiment qui va jusqu'à une ferveur digne de nous dépayser au milieu des choses qui devraient pourtant nous être familières. Ferveur de jeune chemineau qui connaît bien et par contact physique la valeur des saisons, de l'herbe, de l'écorce, de la pluie, de la terre. « Terre au goût d'outil aigre et de rouille. Terre divinement familière aux animaux, mais qui n'a point d'âme. Terre cousue de vieilles racines, triturée à fleur de peau par des enfants qui ignorent sa profondeur. »

MÉLOT DU DY

***

L'ACTIVITÉ PRIMITIVE DU MOI, par *Jean Nogué* (Alcan).

« Des gestes comme ceux de l'étreinte, dont la complexité serait inépuisable s'il fallait l'analyser suivant les dimensions ordinaires de l'espace dans une représentation visuelle, se révèlent à la conscience comme procédant d'une attitude d'ensemble dont le thème paraît plus simple que celui de ces dimensions prises en particulier. » Tel est, d'un bout à l'autre, le langage du philosophe...

Pourtant, par son analyse du mouvement, il a sa place dans la meilleure tradition philosophique française : et l'on en retiendra, sans aucun doute, l'élaboration de la notion *d'appui*, indispensable complément à l'élan de Bergson.

A. M. PETITJEAN

***

SOME POEMS OF MALLARMÉ, par *Roger Fry et Charles Mauron* (Londres, 1936).

Deux bons, deux vieux amis, l'un anglo-français et l'autre franco-anglais, de Mallarmé, pour qui l'anglais était tout ensemble un objet de séduction (dans Poe, dans sa langue profonde) et de répulsion (dans ses « leçons d'anglais ») l'ont lu, discuté, traduit, interprété, commenté, adoré ; ont été même jusqu'à présenter chacun une Introduction à sa Méthode. Le présent livre, parfaitement honnête, est le résultat de vingt ans d'assiduité mallarméenne.

On voit l'humeur. Il ne s'agit pas ici de la splendeur que mériterait toujours la révélation de la splendeur, mais du plus sérieux intérêt, où la patience, pour une part, supplée à la profondeur, et parfois la confiance à la compréhension.

Mallarmé méritait mieux que cette version. C'était, pourtant, une occasion unique de mettre tout en œuvre pour assurer la validité de la Traduction en général : où il ne s'agit pas seulement de rendre dans une langue étrangère le sens, l'imagerie, et les sonorités, mais d'abord et surtout, en bonne poésie, *l'effet de surprise* produit sur le national lui-même sans spéculer sur l'étrangeté, *pour le traducteur*, de la langue originelle. Il me semble que, placé devant un tel problème, j'aurais tâché de comprendre comment Mallarmé concevait les rapports du français et de l'anglais, en puisant à sa version des poèmes de Poe, et surtout à son « histoire des proverbes » anglais. J'aurais eu également recours à la technique poétique non pas du tout des *metaphysical poets*, — Mallarmé n'en est pas un, et il ne s'agit nullement, en son cas, d'esprit, de wit, de gongorisme ou de concetti — mais de Gerard Manley Hopkins ; du même âge mental que lui, et dont les tentatives sur l'anglais, également à base de syntaxe et d'étymologie, présentent plus d'une analogie avec celles de notre poète.

A. M. PETITJEAN

***

CÉZANNE ET ZOLA, par *John Rewald* (Sedrowski).

On admire dans l'étude de M. Rewald la fraîcheur d'une érudition qui a su s'alimenter par contact direct non seulement à la correspondance inédite du maître, mais encore à des enquêtes vivantes patiemment menées à travers le vieil Aix.

Personne n'ignore d'ailleurs comment la publication de l'*Œuvre* porta le coup mortel à une amitié d'enfance, déjà ébranlée par la divergence des tempéraments. Sans doute Zola était-il de bonne foi en représentant Cézanne, sous les traits de Claude Lantier, comme un génie avorté. Quel pouvait être alors son degré de clairvoyance artistique ? Comme il ressort nettement des recherches de M. Rewald, quand au début de sa carrière Zola menait campagne en faveur de l'impressionnisme naissant, c'est Cézanne qui, avec sa forte personnalité, était à la fois son initiateur et son inspirateur. Plus tard, Zola, par l'effet de sa propre expérience, sera amené à faire de plus en plus du succès public la mesure de la valeur intrinsèque des œuvres. Mais ce que M. Rewald réussit également à mettre, avec beaucoup de tact, en lumière, c'est, avant la rupture, l'importance de l'appui matériel et surtout moral que Zola apporta à Cézanne.

ARMAND LUNEL

***

HISTOIRE DE L'ART CONTEMPORAIN, par *R. Huyghe* (Alcan)

M. René Huyghe a dirigé les travaux de cette *Histoire* indispensable à tout *honnête homme* ; il s'est fort bien entouré et n'a rien négligé pour que les écoles auxquelles il adhère avec le moins d'enthousiasme soient commentées par les plus célèbres spécialistes. Cette volumineuse encyclopédie, très abondamment et judicieusement illustrée, commence aux précurseurs : Cézanne, Renoir, Seurat, et se termine comme il sied, au surréalisme, après avoir étudié, des *Nabis* aux *Fauves*, toutes les formules hier discutées, aujourd'hui absorbées et digérées par le vorace appétit de nouveauté des hommes.

ANDRÉ LHOTE

***

LA PEINTURE FRANÇAISE AU XIXe SIÈCLE (Hypérion).

C'est à Cézanne que s'arrête cette autre encyclopédie par l'image : 96 planches, dont 15 en couleurs, d'un tirage fort soigné, et sur beau papier. La présentation est magnifique. Ce monument offre malheureusement déjà des parties ruinées : à côté des reproductions d'Ingres, Delacroix, Daumier, Corot, Renoir, Cézanne, on en trouve avec in-

quiétude une vingtaine consacrées à Bastien-Lepage, Delaroche, Forain, Gérôme, Henner, Regnault, Roll et Meissonier ! Le texte de M. Rocheblave confond innocemment ces valeurs inégales. Ce n'est pas la bonne volonté qui manque ici, mais le sens de la qualité picturale. On nous promet, chez le même éditeur, un prochain Gréco, qui sera suivi d'un Van Gogh. — Je souhaite que ce soit à dessein que ces deux noms se trouvent rapprochés pour une suite didactique, qui pourrait aboutir à Rouault et à Maria Blanchard.

A. L.

***

ENCYCLOPÉDIE PHOTOGRAPHIQUE DE L'ART (éditions Tel).

Voici un autre monument d'érudition, dirigé par Ozenfant, que le goût de la précision pousse à condenser en quelques pages ses substantiels commentaires. André Vigneau, auteur des innombrables photographies qui illustrent cet ouvrage considérable, a su découvrir dans les vitrines du Louvre des merveilles ensevelies jusque-là dans les ténèbres ; il a su également trouver pour chacune d'elles un éclairage providentiel. Je n'ai eu cette impression de redécouvrir les Musées que devant cette autre Encyclopédie : l'*Art de la Mésopotamie*, présentée lyriquement par M. Christian Zervos, où l'art sumérien, à travers les méandres de ses sceaux agrandis, nous tient un langage d'une troublante actualité.

A. L.

***

LES FRESQUES DE POMPÉI ; LES EAUX-FORTES DE REMBRANDT (Alpina).

Le chapitre encyclopédique sera clos avec la collection Alpina, qui comprend jusqu'ici une dizaine de fascicules aussi nécessaires les uns que les autres. M. Charles Coppier, spécialiste en la matière, nous présente les eaux-fortes d'Albert Dürer et de Rembrandt (la nuit et le jour, l'enveloppe et la délimitation) ; M. Amédée Maiuri les plus belles, les plus troublantes fresques de Pompéï, qui ne perdent à la reproduction rien de leur grâce ni de leur inestimable matière. En d'autres fascicules, M. Jean Roubier, inventoriant ces mondes prodigieux que sont les cathédrales de Reims et de Rouen, a su placer fort opportunément les détails familiers à côté des ensembles épanouis dans une soyeuse lumière.

A. L.

***

REVUE DES REVUES

LE POÈTE ET SES MOYENS D'EXISTENCE

De Paul Valéry, dans le *Figaro* (5 Déc.) :

« Dans un État *tout à fait organisé* — c'est-à-dire, qui eût décrété, qui imposât et rétablît à chaque instant l'égalité économique, — comment subsisterait donc un homme de qui les talents et la passion de l'esprit ne pussent s'appliquer qu'à la production d'ouvrages entièrement inutiles à la vie ?... Et quand la société elle-même, consentant à quelque imperfection de son mécanisme, voudrait ne pas exterminer une industrie vaine et transcendante, comment pourrait-elle distinguer, afin de le soutenir pendant de premières années d'obscurité et de silence, un homme qui se doit de demeurer imperceptible aussi longtemps qu'il le faut pour mûrir, et qui dépense les jours, sans compter, en recherches, en repentirs et en reprises ? Qui jugera de l'avenir d'un inconnu et de son œuvre, qui lui est encore caché à lui-même ?

Davantage : une production purement inutile, qui ne satisfait à aucun des besoins universels de toute vie, échappe à toute estimation sociale, émanée de la collectivité entière et valable pour elle toute. Ni la Loi, ni l'intervention de quelque organe administratif ne peut l'évaluer : une machine économique précise ne peut admettre dans le régime de ses échanges que des produits commensurables entre eux : elle exclut tout objet qui n'ait que la valeur qu'on veut : *caillou*, pour l'un ; *diamant*, pour l'autre.

Enfin, comme cet ouvrage inutile est arbitraire dans sa nature et dans sa génération, et que son essence même est d'*avoir pu ne pas être*, ce caractère accidentel s'imprime en retour sur le destin de son producteur. Puisqu'il ne répond ni ne participe à aucune nécessité réelle, il n'a point de place dans le cycle d'opérations réelles de la vie organisée. Il peut ne pas être : donc, il ne peut pas être.

Il résulte de ces remarques assez évidentes que tout ce qui fut créé de plus admirable n'a pu l'être que grâce à l'inexactitude, et même à l'injustice, si ce n'est à l'iniquité, des systèmes sociaux des diverses époques.

L'histoire des Lettres est donc aussi l'histoire des moyens d'existence de ceux qui ont pratiqué l'art d'écrire « à travers les âges ». On y trouve toutes les solutions possibles du problème de vivre en dépit de l'esprit qu'on a : la flatterie, la louange des grands, des riches ou du peuple ; la mendicité ; l'escroquerie ; le vol à main armée, avec escalade, effraction, meurtre et tous les qualificatifs du Code ; l'exploitation des femmes ; l'extorsion de fonds sous menaces ; l'exercice de professions quelconques, auxquelles on dérobe le temps de songer et d'écrire. Vient enfin le commerce de ce qu'on écrit, qui est (littéralement parlant) de tous ces systèmes le pire. Il est inutile de parler des écrivains fortunés, puisqu'ils ne sont tels (par définition) que grâce à quelque inégalité de l'ordre économique. »

***

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES (Tome V).

Il est permis de penser que les *Recherches Philosophiques* présenteront pour l'historien de la pensée une importance au moins comparable à celle des premiers tomes de la *Revue de Métaphysique et de Morale*. Le Ve volume (1935-1936) qui vient de paraître est à certains égards le plus significatif. On y trouve en effet tout un ensemble de contributions sur le problème du Temps, dont certaines présentent le plus vif intérêt. Je ne prétends pas qu'elles soient toutes absolument convergentes. Mais des tendances identiques s'y affirment à tout le moins ; nous assistons à la jonction extrêmement féconde de courants dont les uns prolongent la philosophie bergsonienne, dont les autres procèdent de la phénoménologie allemande, de Scheler et de Heidegger plutôt que de Husserl lui-même, me semble-t-il. Une dizaine de ces études demanderaient à être analysées séparément. Je me bornerai à signaler ici celles de M. Minkowski, de M. Groethuysen et du Docteur Pichon. « Un gros progrès de notre pensée philosophique, écrit ce dernier (*Temps et Idiome*) sera... réalisé le jour où nous nous rendrons nettement compte qu'enfermés dans les observatoires personnels humains que le langage fait humainement communiquer et n'y disposant que de l'outil mental humain nous ne pouvons éliminer complètement d'aucune de nos conceptions la subjectivité. » Certes — mais l'analyse d'un Minkowski (*le Temps vécu*) et d'un Groethuysen (*les Aspects du Temps*) pénètre plus avant encore et nous conduit à discerner au sein de la subjectivité elle-même en tant que telle une organisation à la fois dynamique et structurale. Des travaux comme ceux-là nous permettent d'entrevoir ce que pourrait être une morphologie du vital dans l'ordre psychologique. C'est ainsi que le Dr Minkowski s'applique à dégager les diverses modalités que peut affecter le fait de vivre la marche du temps, et il sera conduit de la sorte à préciser les colorations affectives diverses que ces modalités présentent. Par là s'ouvrent à la méditation les voies les plus neuves. Je me bornerai à signaler le parti qu'une philosophie de la musique serait susceptible de tirer d'analyses semblables. C'est sur la base d'une phénoménologie du temps, j'en suis convaincu, que pourrait se constituer une théorie de l'affectivité pure, faute de laquelle l'émotion musicale considérée en elle-même devra toujours être regardée comme une donnée impénétrable à la pensée et en quelque façon scandaleuse. Ceci n'est d'ailleurs qu'un exemple particulier. Ce qui importe avant tout, c'est qu'après s'être fourvoyée si longtemps la pensée philosophique s'engage dans des chemins neufs et peut s'enrichir des apports que lui fourniront des expériences humaines généralement dédaignées ou, ce qui revient au même, témérairement survolées.

GABRIEL MARCEL

***

MEMENTO

LES AMIS DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE (1) : textes et lettres de Ch. L. Philippe.
LES CAHIERS BLANCS (1) : textes de Jean de Bosschère, Geo Norge, Marcel Lecomte, Paul Desmeth.
CAHIERS G. L. M. (Nov.) : *F. G. Lorca*, par Louis Parrot; *La magie de l'amour*, par H. Grégoire.
COMBAT (5 Déc. Bruxelles) : *Avec Gide en U. R. S. S.*, par Jacques Huisman.
COMMUNE (Déc.) : Le Romancero de la guerre civile d'Espagne.
LE DIVAN (Novembre) : *Eugène Marsan*, par Henri Martineau.
ESPRIT (Déc.) : *Premiers éléments d'une méthode réaliste*, par Marcel Moré et M. de Corte : *Le Visiteur*, poème par Jean Tardieu.
EURYDICE (Sept.-Oct.) : *Trois poèmes*, de Charles Maurras.
HIPPOCRATE (Nov.) : *Gorki*, par A. Remizov.
LES HUMBLES (Nov.) : textes et documents sur le Procès de Moscou.
REVUE DE BELLES-LETTRES (Neuchâtel) : *Lettres* de Rouault *Kafka*, par A. A. Quartier.
REVUE BLEUE (5 Déc.) : *Mythes scientifiques et Besoin de Drame*, par Raymond Schwab.
UNION POUR LA VÉRITÉ (Oct.-Nov.) : *Le commerce devant la misère d'abondance*, par Pierre Hamp.
VISAGES DU MONDE (Déc.) : *Les Cévennes*, par André Chamson, Jean Prévost, Raoul Stéphan.
YGGDRASIL (25 Nov.) : *Paul Claudel*, par J. Madaule, Darius Milhaud, Paule Régnier ; *Valère Bernard*, par Eugène Montfort.

***

Peut-être Robert Brasillach et Thierry Maulnier forcent-ils un peu leur génie quand ils appellent la France : capitale de l'abjection, cloaque de l'Europe et autres injures. Mais COMBAT juge par ailleurs avec un juste et rude bon sens la Presse et les mœurs d'aujourd'hui. Thierry Maulnier, Jean Loisy, Georges Blond lui ont donné d'excellents pamphlets ; Charles Mauban, de fines réflexions sur la condition de la poésie ; et René Vincent un *Marcel Pagnol ennemi public*, qui est sage et réconfortant.

***

CORRESPONDANCE

Le Docteur Pierre Mauriac nous écrit :

Dans la N. R. F. du 1er novembre 1936, M. Julien Benda a écrit : « Un de ses plus fidèles mandataires (de la bourgeoisie), M. le Docteur Mauriac, doyen de la Faculté de Médecine de Bordeaux, s'écriait récemment qu'il était scandaleux que l'instruction fût aujourd'hui gratuite. On ne saurait mieux signifier que l'instruction doit être le monopole de ceux qui ont le moyen de la payer. Au vrai, la bourgeoisie estime que l'élite est quelque chose d'inchangeable, de fatal, d'indépendant de la volonté de l'individu, comme une espèce zoologique. »

Voici le texte auquel fait allusion M. Benda, et qui fut recueilli au cours d'une enquête :

« Il y a trop d'étudiants en médecine, trop d'étudiants en droit, etc. Pourquoi? Parbleu, parce qu'il y a trop de bacheliers. Pourquoi ? Parce que tous les parents mettent garçons et filles au lycée et au collège. Pourquoi ? Parce qu'on leur a crié aux oreilles que l'instruction est le souverain bien ; bien plus, on a décrété qu'elle serait gratuite. On serait bien bête de n'en pas profiter. Seulement, quand le troupeau des bacheliers ainsi alléché arrive à la porte des facultés, des écoles, on s'effare : ils sont trop nombreux, dressons des barrières, soyons sévères, fermons les portes. » Quelle lâcheté ! Que faire? « Supprimer la gratuité des lycées, remettre à sa place, qui est une des premières, le métier, le travail de la terre. *Comme si un bon ouvrier ne dépassait pas de cent coudées un médiocre médecin !* »

Le lecteur jugera si cette conception de l'élite correspond à celle que me prête M. Benda.

Le grand scandale de la gratuité des lycées est de ne pas faire payer ceux qui le peuvent ; en la supprimant, et en amplifiant le système des bourses, comme je l'ai écrit ailleurs, on permettrait à chacun de courir sa chance sur le plan intellectuel.

Avant que ne parût l'article de M. J. Benda, et comme pour lui répondre par anticipation, je donnais à la *Presse Médicale* de Paris une chronique où, parlant des devoirs professoraux, j'écrivais :

« Bergers vigilants, améliorons notre troupeau ; exigeons la sélection, *non par la classe ou le rang social,* mais par l'intelligence et aussi par le cœur. »

PIERRE MAURIAC

L'AIR DU MOIS

STENDHAL S'ENVOLE

Je rêve peu, mais alors « comme un livre » (au sens : parler comme un livre). J'ai rêvé ceci : Stendhal était amoureux d'une fermière. Je voyais la ferme et les acteurs de cette intrigue d'un point de vue élevé, cavalier, divin. La ferme normande genre décor de Lamiel, étroite comme une porcherie. La fermière habitait la porcherie. Autour, fumier en tas, pavés inégaux, ruisseaux de purin. Beyle, comme sur le portrait de Grenoble : favoris, grosse figure, pensait : Pour cette intrigue, il me faut un nouveau pseudonyme, et passer pour colporteur : voyons... pas Bombet, pas Stendhal ; je serai *Monsieur Lerouge*.

Autour de la porcherie, des farauds de village, jaunâtres, matois, les prétendants de la fermière. Alors Beyle : « Je n'ai qu'une supériorité : je vole. Il faut voler et leur faire peur. » Là-dessus, Stendhal s'envole, sans ailes, avec sa redingote, *à force de moteur, de volonté.* Il vrombit et ressemble à un *gros bourdon* à favoris. Terreur des prétendants. Ils hésitent. Beyle pense : « *S'ils s'attardent, je n'aurai plus la force de voler.* » Quelques instants de lutte pénible. Enfin ils fuient, Monsieur Lerouge, toujours bourdonnant, entre dans la porcherie. On entend que la fermière l'accueille, l'accepte, qu'il obtient *le contraire du fiasco* habituel. La fermière sort, radieuse, seule. Elle signifie le contentement, l'épanouissement. Elle met un pied sur un billot de bois et soulève sa jupe. Je vois une jambe parfaite dans un bas brodé de la fleur puissante et plate qui est peinte sur les assiettes de faïence de Rouen.

ANDRÉ FRAIGNEAU

DICTÉE

Nous sommes là, hissés sur les échafaudages, bien appliqués à peindre. Ce sont de fines glaciales étoiles, de fastueuses croix

de Malte, de lointains poignants poissons occis sous l'eau, le flanc viré à plat dans la vase. Et puis des emblèmes : l'arche de Noé, la grappe de Chanaan, le serpent d'airain, les fourchettes d'or et le gril ; l'ephod, le feu, les tables, la loi ; le coutelas d'Abraham, la mâchoire d'âne de Samson, le char de flammes d'Elie, le fumier de Job, le poisson de Jonas, le lierre d'Elisée, la forge de Tub-Alcaïn, la harpe et le chalumeau de Jabal, le sceau de Salomon, le zodiaque d'Eratosthène, le sablier d'Agriffinde, les basiliques d'Ephèse, de Smyrne, Pergame, Thyatirve, Sardes, Philadelphie, Laodicée. Bref tout ce qu'on peut mettre. Et s'il y a encore de la place on recommence (une seconde fois l'Arche de Noé, etc.). Tous les carrés entre les poutres du chœur doivent être ainsi remplis par des emblèmes, et nous nous appliquons, attentifs aux maquettes. Les maquettes, à vrai dire — c'est étrange, mais c'est toujours ainsi dans la vie — nous les faisons après. Ce qui nous inspire, c'est le sentiment que nous avons de notre mérite, la tête ainsi renversée. Van Berchem mord ses draps la nuit tant la réussite le bouleverse. Antonietti est un virtuose du calme. On cause peu à table. Eux voient leurs tons qui luttent. Moi, c'est des courbes de lettres que je vois toute la journée (la façon de réaliser d'un seul coup un *o* ou bien un *s*, et c'est aussi périlleux qu'une acrobatie du ciel).

Tout ça : les poutres, le pavé, le plafond, est battant neuf et joliment carré. Il n'y a jamais eu de voûte, même avant la Réforme. Ce petit temple — c'est bien osé ces ors et ces argents et ces emblèmes que nous commettons au plafond — ressemblera à un oratoire des Templiers de cour d'Amour un peu hermétique dans Nostradamus.

Du dehors, par les ogives encore vides — les vitraux sont à concevoir — pénètre le vent poétique des feuilles. Les osiers sont bien tendres. Et puis c'est surtout l'immense fracas de toutes les cloches des hautes grandes vaches mouillées qui impressionne d'âcreté agreste si fort le bulbe. Il faut les entendre dans leur panique qui est leur gloire, quand elles montent et courent les unes sur les autres dans un fantastique écrasement, et que se tresse le miel furieux d'une symphonie inconnue à quiconque a l'âme vulgaire. C'est ça les vaches, et nous sommes bien tremblants d'essayer de réaliser quelque chose, nous autres avec nos emblèmes, alors qu'une de ces vaches, si elle s'exaspère et monte, arrive aussi haut qu'une de ces petites ogives.

La porte laissée ouverte — pourquoi nous enfermer — permet

à ceux qui en ont la curiosité de contempler l'état des travaux. Il vient peu de monde. Mais quelquefois l'échelle frémit. Ce sont les enfants de l'hôtel où nous allons prendre ces apéritifs de peintres après le travail. Ils viennent donc — montent — souples et silencieux, vêtus comme des princes. Tout le monde est blond dans le pays — à cause du celticisme. Le cadet a l'air de l'aîné à cause d'une voix muée. Cependant il a l'air d'une fille. L'aîné qui a une voix de soprano prend sa revanche en traînant de lourds golfs. Ils sont venus et regardent. Arrive un troisième. Celui-ci est cuit par l'air et il est noir et il porte un béret troué à coup de pierre dans les batailles. Je lui demande s'il est berger. Il dit que oui.

— Mais tu es Français ?

Il dit que oui, mais que c'est lointain : du temps des réfugiés de l'Edit de Nantes. Moi je pensais qu'il était tout actuel et du Jura, car la France n'est qu'à trois kilomètres. Cependant c'est vrai — je réfléchis — il n'y a pas que les patriciens et les riches qui ont ces ascendances racées. Les bergers se souviennent.

Je lui dis ça et combien j'aime ceux qui savent ces longs cris ancestraux répercutés de ceux qui mènent les bêtes, et aussi ceux qui repèrent, sans avoir appris — instruits seuls par les astres — les justes perforations de l'aulos sur une écorce d'osier longtemps tapotée qui lâche son bois. Tout ça c'est de l'Anthologie. Je centonise. Il sent un très grand intérêt à son métier, me raconte différentes choses. Comme je le questionne sur le paroxysme des vaches en temps de pluie, il me détaille leurs coups de folie : me dit qu'il en a vu bondir puis appliquer leurs pattes de devant comme pour monter — et presque y réussir — sur le toit bleu sombre luisant d'une automobile de haut tourisme en panne d'essence près des osiers.

Ensuite qu'est-ce qu'on fait ? On visite le clocher plein de craquements sourds que fait l'horloge dans le bois gras.

Et puis ? Et puis on revient. On apparaît sur la tribune de l'orgue — qui lui aussi est commandé et arrive par petite vitesse.

— Ah, les voilà ?

— Qui ?

Comme une traînée de poudre, notre intérêt aux bergers s'est communiqué, et les voici tous qui sont là dans la nef : huit têtes, bien blondes, de ce blond-vert pas frisé — bien rèche — qui est partout en Suisse, et disant :

— Nous sommes tous les bergers.

Pourquoi ne ramasse-t-on pas ces noix qui craquent sous nos

pieds dans la solitude ? C'est bien doux octobre, à la limite de novembre. Même par le froid. Oui, le froid exalte.

CHARLES-ALBERT CINGRIA

RÊVE SUR LA PRESSE

J'ai fait un rêve : la presse, au lieu d'être ce qu'elle est, était ce qu'elle devrait être. Au lieu de servir au public les erreurs qu'il aime, elle lui disait la vérité ; au lieu de flatter son simplisme, elle lui montrait la complexité des questions, souvent leur insolubilité ; au lieu de lui obéir, elle lui tenait tête. Mon rêve a peu duré.

Je me suis demandé d'abord où l'on trouverait cette armée d'hommes — car, enfin, il faut un article chaque matin et dans des centaines de journaux — qui seraient sensibles au vrai et propres à le découvrir. Je me rappelais Capus, auquel je représentais un jour combien l'article de tête publié par le *Figaro* du matin était nul, et qui me répondait : « Mon ami, avec votre système, les journaux paraîtraient environ tous les trois mois. »

Surtout je songeai que, si les journaux s'avisaient de faire la leçon à leur public, celui-ci les boycotterait derechef. Il y a quelque temps, une feuille antisémitique annonça qu'elle abandonnait cette passion ; les désabonnements s'abattirent par centaines et elle dut reprendre le collier. Le public a aujourd'hui le sentiment profond de sa puissance et les journaux seront ses valets ou ne seront pas. Les valets peuvent d'ailleurs être très arrogants sur les marches du palais de leurs maîtres, et se dévorer entre eux.

JULIEN BENDA

LE DEVOIR DU CLERC

M. Ramon Fernandez s'élève contre le clerc qui ne descend dans la rue que pour attiser le fanatisme des masses, au lieu de les éduquer. Il a raison.

Mais il y a un autre problème. Il y a le clerc qui ne descend pas dans la rue, qui reste dans sa cellule, uniquement possédé d'œuvre désintéressée : de science, de poésie, de philosophie.

Cependant, sur la place publique se dressent deux partis de

violence qui en viennent à un tel point que l'un doit fatalement écraser l'autre et faire la loi demain dans la ville.

Je dis que le clerc doit prendre alors parti. Pour celui qui, s'il menace la liberté, la menace du moins à fin de donner du pain à tous et non pas au profit des satrapes de l'argent ; pour celui qui, s'il doit tuer, tuera les oppresseurs et non les opprimés.

Le clerc doit prendre parti pour ces violents, puisqu'il n'a le choix qu'entre leur triomphe ou celui des autres. Il leur donnera sa signature. Peut-être sa vie. Il garde le droit de les juger. Il garde son esprit.

JULIEN BENDA

TRISTESSE D'ÉLEUTHÈRE

« Toutes ces guerres (des petits contre les grands) finissent tôt ou tard par l'asservissement du peuple, parce que les puissants ont l'argent, et que l'argent est maître de tout dans un État » (Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article « Égalité »).

UNE IDÉE DE LAW

C'est dans les *Œuvres* de Law qu'on trouve cette remarque hardie :

« La victoire appartient toujours à celui qui a le dernier écu. On entretient en France une armée qui coûte 100 millions par an ; c'est 2 milliards pour vingt ans. Nous n'avons pas plus de cinq ans de guerre chaque vingt ans, et cette guerre, en outre, nous met en arrière de 1 milliard au moins. Voilà donc 3 milliards qu'il nous en coûte pour guerroyer cinq ans. Quel en est le résultat ? car le succès définitif est incertain. Avec bien du bonheur, on peut espérer de détruire 150.000 ennemis par le feu, le fer, l'eau, la faim, les fatigues, les maladies. Ainsi, la destruction directe ou indirecte d'un soldat allemand nous coûte 20.000 livres, sans compter la perte sur notre population, qui n'est réparée qu'au bout de vingt-cinq ans. Au lieu de cet attirail dispendieux, incommode et dangereux, d'une armée permanente, ne vaudrait-il pas mieux en épargner les frais et acheter l'armée ennemie, lorsque l'occasion s'en présenterait. Un Anglais estimait un homme 480 livres sterling. C'est la plus

forte évaluation, et ils ne sont pas tous aussi chers, comme on sait ; mais enfin, il y aurait encore moitié à gagner en finance et tout en population, car, pour son argent, on aurait un homme nouveau, au lieu que, dans le système actuel, on perd celui qu'on avait, sans profiter de celui qu'on a détruit si dispendieusement. »

Compatriote de Law, M. Rickett songeait sans doute à une opération fort analogue lorsqu'il tenta d'acheter le sol que le Duce se préparait à conquérir : c'était là proprement « couper l'herbe sous les pieds » à la guerre. Mais le geste du capitaliste, qui eût été la plus belle farce de l'Histoire, a soulevé d'universelles protestations.

L'échec de Law et l'échec de Rickett ne comportent pas de morale : je veux le croire pour la morale. Mais ils permettent d'entrevoir l'une des raisons de notre anarchie économique.

Le capitalisme ne serait peut-être pas un trop mauvais système si ses entreprises n'étaient constamment traversées par celles d'une passion contraire, qui est l'honneur. Car il est clair que l'honneur seul — ou du moins ce qu'il nous en reste, et ce n'est qu'une caricature — retient les gouvernants de suivre jusqu'au bout, et sans scrupules, la logique du capitalisme. Or, ce système étant de ceux qui ne se peuvent soutenir que si rien d'arbitraire ou d'humain ne vient déranger les calculs, l'on voit qu'en vérité, ce qui nous ruine, c'est bien l'honneur — le budget de l'honneur — et non pas je ne sais quels scandales...

DENIS DE ROUGEMONT.

DESTIN ET ACTUALITÉ

Quand on pense qu'on use le peu de loisir qu'on a à lire des journaux et des revues (dont la meilleure ne vaut pas une minute de peine [1]), on est effrayé. Il est inconcevable qu'on passe son temps à lire des niaiseries qui sont censées vous apprendre ce qu'il y a de nouveau, ce que les autres *pensent* et *font* de nouveau. Il y a pourtant des journaux et des revues qui sont fort bien faits. C'est le genre qui est faux : l'ACTUALITÉ.

Écrivez-moi ce que vous voudrez, disait un directeur de journal, pourvu que vous le rattachiez à l'actualité ! Et il ne

1. Excepté bien entendu la *N. R. F.*

pouvait faire autrement que d'exiger cela — sans quoi il n'eût pas été journaliste.

Combien vaut-il mieux lire quelque chose de substantiel et qui demeure, comme un bon roman policier.

On pouvait croire que ce genre avait donné ses chefs-d'œuvre avec Sherlock Holmes et un degré plus bas Arsène Lupin. (Je ne parle pas des idioties signées Edgar Wallace). Mais Simenon ! Comment ne pas être confondu d'admiration devant les romans de cet homme, le seul qui ait vraiment fait du roman policier autre chose qu'un théâtre de marionnettes. On ouvre un livre de Simenon, et pendant 200 pages sur 250, on entre dans une atmosphère lourde, suffocante comme celle d'un bain turc. On patauge dans la boue de la banlieue et l'on s'enfonce dans le brouillard des canaux flamands. On pénètre dans un milieu opaque de province ou de campagne où les gens sont muets. On ne comprend rien à l'affaire dont il s'agit, le policier encore moins que les autres. Mais il a la patience d'attendre, et de la nuit sortent avec une lenteur désespérante des gestes liés les uns aux autres qui se précisent en amitié, en complicité, en irrémédiable enchaînement. Personne ne l'a voulu, et tout se trouve subitement dévoilé. Les Parques filent leur cocon, absurde et beau comme l'est toute fatalité. Nous ne saisissons qu'un bout de la trame.

Ce très lent développement des fils embrouillés des histoires humaines, joint à la foncière absurdité des circonstances, fait penser à l'art de Conrad. C'est un art si grand que l'on se dit d'abord : il n'y en a pas du tout, c'est l'exacte reproduction de la réalité. Mais nous savons très bien que c'est le comble de l'art. Et aussi que ce sont les romans dits psychologiques (plus ou moins couronnés de prix littéraires) qui sont les vrais romans-feuilletons, et que ce sont les romans dits policiers comme ceux de Simenon qui sont les vrais romans psychologiques. Et encore que ce qui nous est le plus actuel c'est notre destin.

JEAN GRENIER

CÉSAR

Marcel Pagnol donne directement à l'écran la fin de sa trilogie marseillaise. Aurait-il pu faire représenter *César* sur la scène comme il l'a fait pour *Marius* et *Fanny* ? Difficilement. Le succès même des films tirés de ces deux pièces a fait que,

pour tout le public, Marius, c'est Fresnay, Panisse, c'est Charpin et César, c'est Raimu. *César* ne peut obtenir de triomphe qu'au prix de cette distribution-là. Or, lancés au cinéma grâce à Pagnol, ces trois acteurs y gagnent maintenant des cachets fantastiques. Les arracher au studio pour les réunir sur la scène coûterait 20.000 francs de plateau chaque soir. Pas un théâtre parisien ne peut tenter cette aventure. Voilà l'une des raisons pour lesquelles *César* est un film avant d'être une pièce.

Cinq ans d'expérience n'ont pas changé les théories de Marcel Pagnol sur la réalisation d'un film. Il persiste à croire qu'un bon dialogue de théâtre ne doit subir aucune retouche pour l'écran. Pourtant, les conventions ne sont plus les mêmes et nous supportons mal au cinéma d'entendre une femme simple comme Fanny s'écrier, par exemple : « Tous les matins, devant mon miroir, je cherchais sur ma figure les marques du temps », alors que cette réplique passe peut-être la rampe. Tous les personnages souffrent de n'avoir qu'un seul moyen d'expression, la parole. Nous sommes habitués à ce que les protagonistes d'une intrigue filmée réagissent bien plus par des actes que par des phrases. Dans un véritable film, Césariot ne tiendrait pas à sa mère de longs discours chargés de reproches : il bouclerait sa valise.

Pagnol reste toujours partisan du décor authentique et des scènes de *César* ont été réellement prises dans un immeuble qui donne sur le Vieux Port de Marseille. Cette volonté de réalisme (qu'un von Stroheim eut aussi pour les *Rapaces*) provoque parfois d'heureux effets. Quand Panisse ordonne à Fanny de fermer la fenêtre, le spectateur a la vision du monde entier qui pénètre dans la chambre du mourant. On se rend compte à ce moment que l'habituelle tricherie des studios, où les pièces n'ont jamais que deux ou trois murs et pas de plafond, ne va pas sans inconvénients. Mais le parti pris de Pagnol entraîne une photographie plate et un son détestable : enfermée dans des murs rapprochés, la voix humaine a un écho que l'amplification décèle. Les acteurs passent du chuchotement aux vociférations sans nuance intermédiaire.

Il reste à parler du sujet lui-même. A cet égard, *César* est loin de valoir *Marius* et *Fanny*. Le talent de Pagnol réside tout entier dans l'amour qu'il porte à ses personnages et qui leur confère une existence indépendante. Marius, Fanny, César et les comparses sont restés vivants : ils ont des scènes aussi bien venues que par le passé. Mais l'auteur n'a pas réussi

à s'intéresser à son protagoniste, au petit-fils de César. Ce rôle de gamin égoïste, cafard et gaffeur est raté d'un bout à l'autre et glace toutes les scènes auxquelles il prend part. Enfin, le thème de la trilogie, l'amour de Marius et de Fanny qui subsiste aussi puissant que jamais après vingt ans de séparation est bien faiblement traité. Le spectateur ne s'en rend guère compte : Aucune scène n'évoque ces longues années, les personnages sont restés physiquement identiques à eux-mêmes, la mémoire enchaîne sur les dernières répliques de *Fanny* et l'on n'imagine pas que les sentiments des acteurs aient pu s'altérer depuis. A la réflexion, l'artifice apparaît et la dernière scène entre ces quadragénaires amoureux se révèle d'une sentimentalité suspecte.

Le véritable mérite de *César* tient dans l'interprétation. Raimu et Fresnay sont au-dessus de tout éloge. Aucun acteur au monde ne peut leur être préféré. Et l'on pardonnera beaucoup de choses à Orane Demazis à cause d'un admirable gros plan, où l'on voit son menton trembler et se contracter un peu, juste avant les larmes.

DENIS MARION

EXPOSITION GAUGUIN

André Lhote, dans l'excellent livre qu'il vient de publier (*Parlons Peinture*), écrit de Gauguin : « Un des mérites du maître de Pont-Aven est d'avoir soulevé un problème qui sommeillait depuis longtemps et auquel les essais des modernes ont donné un sens très excitant : Est-il possible d'atteindre l'humain à travers le décoratif ? » Il faut avouer que la quarantaine de toiles exposées à la galerie de *Beaux-Arts* n'apportent pas à cette question une réponse satisfaisante. Plutôt, elles montrent le danger que court un peintre à partir du décoratif pour atteindre l'humain. L'œuvre même de Matisse qui me semble d'une tout autre qualité, n'est pas non plus sans trahir ce danger. Chez un Breughel, que cite André Lhote à l'appui de sa thèse, chez un Piero della Francesca, aujourd'hui chez un Rouault, ce n'est pas l'humain qui sort du décoratif; il l'exige, il y trouve sa suprême intensité.

On est frappé, devant les quarante toiles de Gauguin, par leur manque d'atmosphère, par leur caractère d'exercice, par la distance qui sépare leur contenu réel de leurs intentions. On se dit que telle toile serait belle si Van Gogh l'avait tentée,

et telle autre, Cézanne. Ce n'est pas que la personnalité de Gauguin s'efface ; mais elle apparaît presque sans rapport avec sa légende. Déjà trop littéraire en elle-même, et d'une sentimentalité assez douteuse, l'œuvre de Gauguin est écrasée par cette légende de peintre-maudit. Qu'on l'en débarrasse : il reste une œuvre curieuse, pleine d'efforts et de recherche, démesurément ambitieuse par rapport à ses moyens (plus modestes, les aquarelles de Gauguin sont presque toutes charmantes), souvent jolie, parfois rare, jamais grande, jamais vraiment puissante. Gauguin n'est pas Rimbaud ; ce serait plutôt, s'il faut le rapprocher d'un écrivain, un Pierre Loti plus fragile et plus didactique.

MARCEL ARLAND

EXPOSITION LUCIEN COUTAUD

Il y avait près de deux ans que Lucien Coutaud n'avait fait une exposition d'ensemble ; ce sont les gouaches, les peintures, les tapisseries réalisées durant ces deux années que nous avons pu voir à la Galerie Jeanne Bucher.

Le monde qu'a découvert ce jeune peintre est enchanteur. J'ai assisté à sa naissance. Je n'en suis pas peu fier. J'ai vu un Lucien Coutaud adolescent, tenant en mains ses pinceaux comme un sextant ou un compas, faire route vers ce pays où il devait heureusement aborder. Il y est désormais installé, et chacune de ses expositions nous révèle de nouveaux paysages, de nouveaux êtres. Comme dans les régions chaudes et humides, la végétation y est d'une abondance, d'une richesse de formes et de couleurs sans limites, sous un ciel bleu, éternellement bleu.

L'architecture — car il arrive à Lucien Coutaud de découvrir une ville au bord de la mer, à la lisière d'une forêt-vierge — combine la pierre et le feuillage. A en juger par certaines scènes de la rue, les mœurs y sont à la fois extrêmement douces et cruelles, chastes et sensuelles ; mais ce qui frappe surtout le spectateur c'est une sensation de silence, comme lorsqu'on regarde des poissons derrière une vitre. C'est un univers silencieux où l'on imagine que les êtres ont d'autres moyens que la parole pour se comprendre, où le vent lui-même doit passer sans bruit sur ces larges feuilles en formes de conques. C'est ici, il me semble, que les réminiscences d'enfance viennent se fondre, nourrir l'imagination du peintre, donner à ces paysages le caractère prodigieusement réel auquel ils atteignent parfois.

Car cette peinture est, au fond, magnifiquement méditerranéenne. Et, de même que les écrivains et les peintres du Nord tirent souvent la marge de mystère où reposent leurs œuvres du clair-obscur, de la lente invasion de l'ombre, Lucien Coutaud se rattache à Cézanne, à Picasso, et à la grande tradition de la plastique méditerranéenne par l'uniforme éclat de la lumière, qui remplit si parfaitement la surface de ses toiles que rien ni personne ne peut lui échapper. Ce filet blanc tombe des quatre points de l'horizon et nul ne saurait glisser à travers ses mailles. C'est pourquoi aussi, malgré le pittoresque des costumes, qui rappellent souvent la *comedia del arte*, les couleurs vives et claires, la résonance aiguë des beaux rouges aux éclats de sang frais et de pourpoint, la luxuriance tropicale des végétaux, la nonchalance des êtres qui peuplent les toiles de Lucien Coutaud, je ne sais quelle attente de drame se dégage de cette contemplation. Ou plutôt si : c'est la même impression que l'on ressent en regardant une « nature morte » de Picasso, — tranche de pastèque au bord d'une fenêtre ensoleillée — ou un village provençal ou espagnol sous la grande lumière de midi, par une journée d'été. C'est cet instant de blancheur et de grand silence que Lucien Coutaud ramène à tout coup dans ses toiles ; et c'est ce moment, enfin, où le temps suspendu n'est plus qu'éternité et silence, qui est la part la plus importante peut-être de l'œuvre de Lucien Coutaud.

MARC BERNARD

LES PROPOS DE M. POLYPHÈME DURAND

PROBLÈME DES APPARTEMENTS

— Monsieur, me dit M. Polyphème Durand, par cet hiver je songe aux animaux qui se montrent plus sages que nous, si, loin de s'élancer, comme nous faisons, au-devant des rhumes, ils se tiennent, autant qu'ils le peuvent et s'ils en ont une, en leur tanière. Songez que, tandis que nous courons par la ville, sans que nous y soyons toujours obligés, et qu'un air froid et pointu nous guette à tous les carrefours pour nous assassiner, nous ferions mieux de penser que notre logis n'existe que pour que nous l'occupions et que c'est manquer au vocabulaire que de nous attarder dans les rues, quand le dernier des écoliers saurait nous rappeler que *manoir*, et *maison*, par *mansionem*, sont arrière petits-neveux de *manere*, qui veut dire *demeurer*. Et

qu'est-ce que demeurer ? Vous l'entendrez sur l'heure en un alexandrin : DEMEURER :

S'arrêter, se tenir, rester en quelque endroit.

C'est un vers de Littré : ce n'est pas le seul, au reste, que nous connaissions, et il nous souvient aussi de ces douze syllabes qui chantent dans son fameux dictionnaire sur le propos du godiveau :

Sorte de pâté chaud composé d'andouillettes...

Mais où habitez-vous, Monsieur, et où habitent nos amis ? Les fenêtres de leur maison sont-elles tout ouvertes sur la place publique, ou bien s'isolent-ils en une manière de tour, dont chaque parcelle, loin d'être formée de pierre ou de terre cuite, a été dérobée à la gueule étonnée d'un éléphant, de telle façon que pour rêver à leur propre coutume, il leur suffit de redire le vers et demi de Sainte-Beuve : « ...et Vigny ,plus secret, Comme en sa tour d'ivoire, avant midi, rentrait » ; ou si l'ivoire ne vous enchante point, demeurent-ils comme la bien-aimée de Gautier : « Dans une tour de porcelaine fine, Au fleuve Jaune, où sont les cormorans », ou bien encore en une autre tour et moins lointaine, à Monthléry, avec mille-et-un oiseaux, c'est à savoir deux fois cinq-cents corbeaux, plus un hibou, qu'on m'a dit des plus beaux, et que mit Despréaux en distiques célèbres : « Mille oiseaux effrayants, mille corbeaux funèbres De ces murs désertés habitent les ténèbres. Là, depuis trente hivers, un hibou retiré, Trouvait contre le jour un refuge assuré ? »

Aimez-vous mieux des murailles qui laissent passer la lumière sans que pourtant elles soient transparentes ? A nous Lemierre et son vers délicat : « L'allégorie habite un palais diaphane. »

Voulez-vous quelque autre palais où rêve une mystérieuse princesse, et lointaine, parmi des rimes où l'on a peur de sourire ? « Telle en son bizarre joli... » — En son bizarre joli ? — Je cite et continue : «... De Française un peu Moabite, Mélissinde de Tripoli Dans un grand palais rose habite. »

Mais ne penserons-nous à Baudelaire dans sa yourte ? Et vous savez qu' « il avisa, Théophile Gautier nous en fait confidence, non pas en deçà, mais au-delà du romantisme, une terre inexplorée, une sorte de Kamtchatka hérissé et farouche, et c'est à la pointe la plus extrême qu'il se bâtit, comme dit Sainte-Beuve qui l'appréciait, un kiosque, ou plutôt une yourte d'une

architecture bizarre. » Voulez-vous établir votre logis en un autre songe ? « Aujourd'hui, disait Barrès, j'habite un rêve fait d'élégance morale et de clairvoyance... » Marsan aimait à le redire à Martineau... Je ne vous donnerai pas l'adresse du mendiant du pont de Crassus. Vous l'avez notée. — Mais...

— *Il habite le coin du néant, au-dessous*
Du dernier échelon de la souffrance humaine...

— Comment saurai-je ainsi, Monsieur, le retrouver ? — En lisant avec soin la *Légende des Siècles*. On peut également se loger en Hugo. — Que dites-vous ? — Je pense aux vers d'Auguste Vacquerie : quand il nous vint de sa province, pour lui Paris, c'était Hugo :

C'est lui que je venais habiter à vrai dire,
Et mon rêve eût été de louer en garni
*Une scène au cinquième étage d'*Hernani.

Où ne peut-on rêver qu'on logerait sa vie ? — « Habitez, par l'essor d'un grand et beau génie, Les hautes régions de la philosophie... » — Ah ! Monsieur, je vois bien que vous vous moquez de moi, comme Henriette faisait de sa sœur Armande. — Mais vous-même, où habitez-vous ?

— *J'habite, sur un fleuve, une barque sans voile*
Ni rame, où je distille une vaine liqueur.
N'ayant, pour me guider, besoin d'aucune étoile,
J'ai cueilli la polaire et l'ai mise en mon cœur.
Mais cette onde où je vis ma nuit et ma journée
M'emporte avec ma barque aux gouffres de la mer,
Et je vois s'étonner déjà ma destinée
Qui soudain trouve au fleuve un goût deux fois amer.
Est-ce déjà l'abîme, et déjà la marée
Se mêle-t-elle au fleuve où coulent nos destins ?
Et tandis que se lève une lune dorée,
Je revois ma jeunesse et ses flambeaux éteints.

TRISTAN DERÈME

JARDIN D'HIVER

Les rameaux gris perle du chimonanthe précoce sont déjà garnis de petites fleurs dont les pétales se referment comme des griffes sur un cœur de velours grenat et prennent en se fanant

un ton de platine. Les Anglais donnent à cet arbuste le joli nom de *winter sweet*, car il répand son odeur douce dans l'air humide et froid, mais chez nous aucune appellation populaire n'exprime son charme unique. Lorsqu'on voit après Noël ses longues tiges se couvrir de boutons prêts à éclater, on se prend à rêver d'un jardin tout entier consacré à janvier et qui, loin du ciel méditerranéen, donnerait alors sa beauté.

Ce coin de terre conquis sur la grisaille hivernale, il faut le protéger de l'excès des intempéries. Au couchant, des noisetiers, en rangée compacte, tamisent pour lui les grands vents d'ouest et, dès les premiers jours de l'année, suspendent à leurs branchettes les pendeloques jaunes de leurs chatons. A leur pied, les perce-neige d'Elwes, à fleur plus hâtive et plus grande que celle de l'espèce commune, dressent au-dessus des feuilles mortes leurs grelots bordés de vert pâle ; un peu en avant, sur l'allée herbeuse, l'aconit d'hiver étend une nappe dorée.

Comme clôture, au midi, une haie d'ifs taillés maintient l'ombre en toutes saisons autour des touffes d'ellébore dont les fleurs, roses de Noël blanches ou délavées de rose, surgissent en plein janvier parmi d'épaisses feuilles palmées et luisantes, d'un vert sombre. Quelques pieds d'ellébores hybrides prendront leur suite, à la fin du mois, avec leurs bouquets rouge vineux. En face, sur l'autre bord de l'allée, les daphnés bois-joli arrondissent leurs buissons roses.

Une murette de pierre sèche ferme les deux autres côtés et soutient les jasmins d'hiver dont les tiges, minces comme des brins de jonc, ont une couleur si terne qu'elles semblent à peine vivantes, mais elles portent des renflements blanchâtres qui éclatent entre deux gelées et transforment alors tout le buisson en merveilleuse cascade dorée. Le chèvrefeuille d'hiver souffrirait de ce voisinage, avec ses fleurs crèmes un peu trop modestes, si des choisyas n'interposaient les masses vernies de leur feuillage.

L'angle du mur forme un coin abrité pour le précieux iris stylosa d'Algérie dont les fleurs bleu lavande ont un délicat tissu d'orchidée ; presque sans interruption, de novembre à mars, elles se dégagent des feuilles en lanière de la plante. Une autre espèce parfumée, l'iris réticulé, écarte, parfois dès Noël, deux lames minces et pointues pour laisser passer sa fleur violet foncé et jaune vif.

Au centre et le long des allées, des arbustes, les hamamelis, se couvrent, dès les premières semaines de l'année, de leur floraison rouge ou dorée. Autour d'eux, dans l'herbe un peu

ternie par le gel, le crocus imperati entr'ouvre aux heures de soleil une coupe à centre violet pourpré ; trois semaines avant les crocus jaunes, il égaie les pelouses hivernales. Plus caché parmi ses larges feuilles rondes qui envahissent un coin inculte, le tussilage odorant porte, sur de courtes hampes charnues, des thyrses blancs puis purpurins, à odeur d'héliotrope.

Quelques rosiers sarmenteux font ramper sur un talus leurs rameaux hérissés de menues pousses vert pâle qui s'allongent un peu chaque jour malgré la gelée ; ils méritent une place au jardin d'hiver car tandis que les fleurs de janvier disparaissent avant que l'épine noire n'ait blanchi dans la campagne, c'est eux qui portent dans leurs petits bourgeons pointus la vraie promesse de la saison des iris et des lilas.

JACQUES DELAMAIN.

SIGNES DE JANVIER

Lorsque le soleil se lève, s'il paraît très grand, comme fait la lune lorsqu'elle sort du bord des montagnes, — un grand palet rouge qu'on tirerait de la forge, surtout s'il est d'un cramoisi terne, sentant moins le feu dans sa force de lumière qu'un rougeoiement charbonnant et déjà mort, — ou s'il demeure pâle, barré de raies écarlates et entouré d'anneaux obscurs, c'est signe certain de neige en tempête.

Signe de neige, aussi, et qui tombera avant le soir, quand au lever du soleil le ciel à l'opposé se bariole de longues traînées couleur de sang.

Les journées trop transparentes la présagent, celles qui laissent voir, comme au bord du monde, des chaînes, des pics, qu'on ne voyait pas d'ordinaire. Les éclairs en sont suivis presque toujours.

Les nuages blancs qui s'amassent, qui s'épaississent, l'amènent, particulièrement quand l'air se radoucit. Si l'on sent en sortant de la maison que l'air est moins froid au visage, si la route paraît moins sèche, les bois de pins sur les côtes d'un bleu plus sombre, plus proche, on peut s'attendre à ce que les flocons tombent bientôt.

Les hiboux crient plus fort, la nuit, revolant au-dessus des taillis et des chemins déserts. Au matin, les oiseaux se rassemblent en bandes. Ils tournent longtemps en croassant sous la nue bourrue, se répondant, se rappelant. L'homme qui part, les mains aux poches, une cognée accrochée à l'épaule,

crie à la femme qui jette le grain aux poules : « C'est elle, cette fois ; ils l'auront assez appelée ! » Les domaines semblent se tapir petitement sur une campagne terne où se hérisse à peine, par longs quartiers, dans l'éloignement, le brouillis des arbres. La nue est toute d'une cendre chagrine ; partout de la même grisaille, sauf sur l'horizon, là où on la voit par la tranche, et où son gris plus épais se renfle comme un bourrelet de plomb.

Les chats font leurs griffes, comme on dit, les plantant dans le pied de la table, s'arquant là, bondissant, poursuivant le peloton autour du tabouret, embrouillant sa laine à cent tours, cent voltes, se roulant sur le dos pour le reprendre entre leurs quatre pattes et le griffer, l'ébourrer à plaisir.

Une lune blêmissante dans une trouée de lueur vaguement verdâtre parmi la nuée, signe de neige encore. Comme dans un ciel sans nuages les étoiles qui paraissent brouillées et nébuleuses.

La neige peut venir du Sud ou de l'Ouest avec le temps doux, après une période de froid ; ou au rebours, après des jours doux, venir par le Nord, avec les froidures. En janvier 1929, j'ai vu la neige et l'hiver déferler ainsi d'un coup, un dimanche soir. C'était du bout d'une sente, sur une côte de sapins. Un crépuscule gelé, rose et gris, s'établissait dans le ciel. Mais une sorte de mur, montant, mouvant, glissant, s'était soudain levé au Nord, en épaisseur grise. Cela s'amenait, poussé vite, rampant sur la contrée. Déjà, des bancs, détachés en avant, glissaient contre les flancs de la grande vallée, des bancs déchirés dont on voyait défiler les cimes. La masse suivait, bouchant tout. Elle arrivait par-dessus les collines, comme un souffle, comme un froid, comme une odeur, en fumées ténues, là-haut, par larges vols. Ce ciel encore mêlé dans son bleu et rose d'éclairages d'or pâle, fut noyé en un moment. Une invasion de gris dans la bise, apportant l'hiver pour des semaines. Puis se mit à poudroyer cette poussière de frimas, cette bruine en cristaux, que les gens appellent la petite neige.

C'était vraiment arrivé en un quart d'heure, comme une chose vivante marchant sur le pays, comme un de ces météores à qui l'on avait bien été forcé, autrefois, de donner un nom de personne.

JEAN PAULHAN

LE GÉRANT : JEAN PAULHAN.
SAINT-AMAND. IMP. R. BUSSIÈRE.